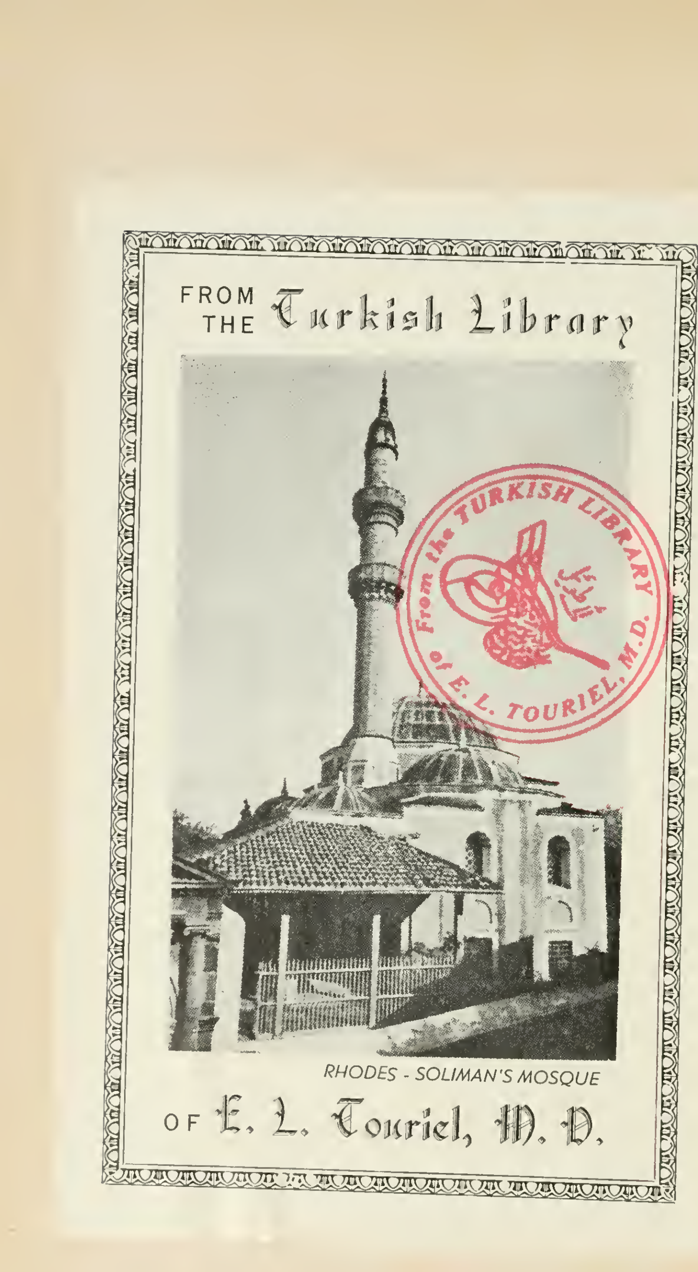




HISTOIRE

DE

L'ISLAMISME

ET DE

L'EMPIRE OTTOMAN

PAR

L. de la Garde de Dieu.



BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(Société anonyme)
Oscar Schepens, Directeur
Rue Treurenberg, 16

—

1892

AVANT-PROPOS.

A l'heure où la politique panislamique d'Abd ul-Hamid II, sultan de Turquie, menace l'Europe entière d'un danger nouveau, il nous paraît opportun d'étudier la conduite des Turcs à l'égard des peuples chrétiens au cours de l'histoire.

Depuis des siècles, le colosse ottoman a vécu sous le joug, mais voici que *l'homme malade,*

tantôt encore à l'agonie, se remue et commence à relever la tête.

Héritiers de la politique astucieuse des Byzantins, les Turcs exploitent l'Europe avec une mauvaise foi évidente dans toutes les conventions diplomatiques et financières. Naguère encore, ils ont soutiré des sommes considérables non seulement pour payer les prodigalités du sérail et faire face aux nécessités budgétaires, mais surtout pour préparer la guerre contre les nations chrétiennes.

Effrayées et peut-être jalouses des agrandissements de la Russie, les puissances européennes n'ont pas voulu que le trône du sultan s'effondrât sous le choc des armées du czar. Seule, l'influence de l'Europe empêche de s'écrouler cet édifice vermoulu, resté debout par un prodige d'équilibre.

La Porte sait que ses assises sont minées; elle sait que, le jour où les princes d'Occident tomberont d'accord sur la question d'Orient, les Turcs seront anéantis ou refoulés en Asie. Mais le temps

de ce cataclysme et les circonstances qui pourront le précipiter sont encore inconnus. En attendant que fait la Porte? Elle viole les stipulations du traité de Berlin pour le règlement des frontières de la Grèce et du Monténégro, elle réclame la modification des clauses à son avantage, elle néglige d'exécuter les réformes promises et provoque ainsi de fréquents soulèvements en Crète et des agitations chez les dociles Arméniens.

Dans les provinces, pour les causes que nous aurons à étudier, les terres les plus fertiles restent incultes, et même plusieurs riches contrées sont entre les mains des brigands.

Peu importe à la Turquie d'avoir été placée, par décision du Congrès de Berlin, sous la tutelle de l'Europe : elle n'en agit pas moins à sa guise et se passe du conseil des puissances pour céder l'île de Chypre et improviser un souverain bulgare.

Si les clauses des traités donnent à l'étranger le droit de s'immiscer dans les affaires de la

Turquie et d'arrêter son despotisme, elles n'ont pu empêcher Abd ul-Hamid de poursuivre sa politique religieuse et d'armer tout l'Islam.

Nous allons assister aux phases du grand mouvement panislamique

L'Auteur.

15 août 1892.

CHAPITRE Ier.

Mahomet, fondateur de l'islamisme.

Mahomet naquit à La Mecque, le 10 novembre 570.

Il appartenait à la tribu des Koraïchites, la plus illustre des tribus arabes : cette tribu descendait en ligne droite d'Ismaël et conservait, depuis cinq générations, la souveraineté de La Mecque et la surveillance de la *sainte Kaaba*.

La Kaaba est un temple que les Arabes ont toujours tenu en grande vénération. C'est un

édifice carré, construit, suivant la tradition, par Abraham sur l'emplacement d'un ancien autel érigé par Seth et Adam. A l'appui de cette assertion, on y montre deux pierres fameuses : l'une garde l'empreinte profonde du pied d'Abraham; l'autre, de couleur noire, serait une pierre précieuse tombée du ciel dans le paradis terrestre. Cette pierre noire est scellée dans le mur à l'un des angles de la Kaaba. Tout près du temple s'élève le tombeau d'Ismaël. Un peu plus loin se voit le puits de Zemzem que l'ange découvrit à Agar.

Par respect pour tant de souvenirs, les Arabes, de temps immémorial, allaient en pèlerinage à La Mecque et à la Kaaba; ils baisaient avec grande dévotion la pierre noire et buvaient l'eau du puits de Zemzem : c'était un remède efficace à tous les maux de l'âme et un moyen sûr d'obtenir la rémission de ses péchés. Il n'en fallait pas plus pour donner à la possession de la ville et de son temple une importance très considérable.

Les Koraïchites étaient païens et avaient cou-

tume d'immoler leurs filles aux idoles dont ils avaient orné la Kaaba.

Mahomet avait perdu son père à l'âge de deux mois et sa mère à six ans. Son oncle paternel, Abou-Thaleb, se chargea de son éducation.

Abou-Thaleb, en sa qualité de chef des Koraïchites, jouissait d'une grande autorité à La Mecque. Dans un voyage de commerce qu'il fit en Syrie, il emmena avec lui son neveu, alors âgé de douze ans.

A Bostra, ils demandèrent l'hospitalité dans un monastère : Félix, moine nestorien surnommé Boheira, les accueilla avec cordialité et se lia d'amitié avec eux. Il prédit au jeune Mahomet un très brillant avenir.

A l'âge de vingt-cinq ans, Mahomet entra au service d'une riche marchande, nommée Kadidja, déjà veuve de deux maris.

Au retour d'un second voyage en Syrie, il épousa Kadidja malgré ses quarante ans et devint un des personnages les plus importants de sa tribu.

Déjà l'ambition avait éveillé en lui l'idée de fonder un empire religieux et politique. Pour mener ses vues à bonne fin et pour s'insinuer plus facilement dans les esprits, il affecta longtemps une vie austère et retirée. Plusieurs années de suite, il s'enferma durant le Ramadan (1) dans les cavernes du mont Héra, à une lieue de La Mecque. Quand il atteignit sa quarantième année, il se retira six mois consécutifs dans sa retraite favorite et se livra à de profondes méditations. De temps en temps, il mandait sa femme, ses enfants et ses domestiques et leur parlait en termes obscurs de visions et d'apparitions extraordinaires.

« Dans la nuit du 23 au 24 du mois de Ramadan, raconta-t-il à sa femme, je m'entendis appeler par mon nom; une lumière céleste éclaira la contrée et je vis l'ange Gabriel descendre du ciel et m'apporter le Coran (2). La splendeur de

(1) De l'arabe *Ramida*, le mois chaud, le neuvième de l'année musulmane.

(2) Livre qui contient la loi de Mahomet.

l'esprit céleste était si éclatante que je le suppliai de ne plus m'apparaître désormais que sous une forme humaine. Gabriel le promit. »

Puis, sur l'ordre de l'ange, Mahomet, qui n'avait jamais appris à lire, ouvrit le Coran et le lut couramment. Alors, l'ange le salua comme *prophète de Dieu* et remonta au ciel en emportant le livre, après avoir assuré qu'il le lui rapporterait chapitre par chapitre, selon que les circonstances l'exigeraient.

Nous verrons comment Mahomet profitera de cette apparition pour autoriser et consacrer au nom de Dieu son ambition et sa luxure.

Kadidja, ravie d'être la femme d'un prophète, jura par celui qui tient son âme entre ses mains qu'elle croit à la mission de Mahomet, et elle court en informer son cousin Warrakah. Ce juif renégat, devenu chrétien, puis idolâtre, déclare à son tour, sous serment, que Mahomet est le prophète annoncé par Moïse.

Mahomet ne cesse d'affirmer aux membres de sa famille que Gabriel converse avec lui dans ses

apparitions fréquentes. Bientôt son cousin Ali, âgé de dix ans, Saïd, un de ses esclaves, et Abou-Bekr, homme très considéré, le reconnurent aussi comme prophète. L'exemple d'Abou-Bekr entraîna un bon nombre de prosélytes.

Cependant, après trois ans, le chiffre des *croyants* ne s'élevait guère qu'à quarante.

En vain Mahomet essaya-t-il de gagner tous les membres de sa famille par l'appât des festins; seuls, Hamza, un de ses oncles, et le fameux Omar, qui devint le second Khalife, se rallièrent à son parti.

*
* *

Fort de l'autorité de Hamza, le nouveau prophète se mit à prêcher publiquement l'*islam*. Le mot *islam* signifie proprement *abandon* et résignation complète entre les mains de Dieu; mais, d'après l'interprétation de Mahomet, il signifiait la soumission aveugle et absolue à tous les ordres et caprices du nouveau prophète.

La division ne tarda pas à se mettre dans la

tribu des Koraïchites; les opposants, plus nombreux, eurent recours à la violence.

Ne se sentant pas de force à résister, Mahomet promit à ses fidèles (Moslem) — trente-trois hommes, dix-huit femmes et quelques enfants — de se retirer en Abyssinie. A l'arrivée des émigrants, le prince chrétien leur fit demander ce qu'ils pensaient de Jésus-Christ; ils répondirent par certains versets du Coran qui en parlaient en termes très respectueux Satisfait de leur réponse, le prince refusa de les livrer à leurs ennemis.

Malgré l'animosité des habitants de La Mecque, le nombre de prosélytes croissait chaque jour, particulièrement parmi les pèlerins étrangers.

La conversion de six juifs, jouissant d'une grande autorité à Médine (1), décida une foule d'adeptes à embrasser le Coran. Ce fait fut le point de départ de la puissance temporelle de Mahomet : il décidait du sort de l'Arabie et allait

(1) Alors Yatreb.

ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire du monde.

Jusqu'alors l'ange Gabriel, seul, avait instruit Mahomet et l'avait créé prophète. En 621, douzième année de sa mission, Mahomet ose s'exalter au-dessus de tous les prophètes. Dans une vision nocturne, racontent le Coran, la *Sonna*(1) et les écrivains arabes, Mahomet franchit l'étendue des cieux, s'éleva au-dessus des anges et s'entretint face à face avec Dieu lui-même.

Écoutons le récit de ce voyage.

Une nuit que Mahomet dormait entre deux collines, l'ange Gabriel lui ouvrit le cœur, en extirpa la goutte noire, principe du péché originel, le lava et puis le remplit de foi et de science. Il réveilla le prophète et lui annonça que le Très-Haut le mandait pour s'entretenir avec lui.

En même temps, il lui présenta, bridée et sellée, la jument Al-Borak, monture ordinaire des prophètes. Al-Borak, que depuis longtemps

(1) Tradition orale des musulmans.

personne n'avait montée, fut très difficile et capricieuse ; mais Mahomet lui ayant promis une superbe étable dans le paradis, elle devint docile et le transporta en un clin d'œil à la porte du temple de Jérusalem. Là, une multitude de patriarches et de prophètes accueillirent Mahomet avec grand respect, lui souhaitèrent heureux voyage et se recommandèrent à ses prières.

Une échelle de lumière montait directement de la terre au premier ciel : l'ange Gabriel et lui franchirent en quelques instants cette distance, qui demanderait cinq siècles de marche ordinaire.

Les auteurs arabes prétendent que la jument resta sur terre, attachée à un rocher, mais Savary (1) la fait galoper le long de l'échelle avec Mahomet en croupe.

Devant l'ange Gabriel et Mahomet, le favori de Dieu, les portes du premier ciel s'ouvrirent sans délai. Un vénérable vieillard, Adam, le père du genre humain, vint à la rencontre du prophète, avec de singulières marques de soumission.

(1) *Le Coran avec la vie de Mahomet,* t. Ier, p. 50.

Les illustres voyageurs passèrent d'un ciel à l'autre. Mahomet en a décrit toutes les magnificences et a soigneusement indiqué le rang que chacun des patriarches et des prophètes y occupe. Il affirme avoir vu aussi Issa ou Jésus, mais sans préciser dans quel ciel. Il y avait là une multitude d'anges sous des formes diverses. Un d'eux avait la forme d'un coq blanc comme neige : sa tête touchait au second ciel. « C'est le principal ange des coqs, qui chaque matin s'unit à Dieu pour chanter un hymne et dont le chant est si éclatant que tous les coqs du ciel et de la terre l'entendent et le répètent. Seuls les hommes et les fées ne l'entendent pas. »

Dans le troisième ciel, Mahomet vit un ange de si haute taille que l'espace entre ses yeux égalait 70,000 journées de marche (1).

(1) Des savants anglais font remarquer que l'espace entre les yeux d'un homme par rapport à sa hauteur totale est comme 1 à 72 ; donc la taille de cet ange est d'environ 140,000 ans, soit quatre fois la hauteur des sept cieux : par conséquent, il n'a pu tenir dans aucun ciel.

Dans le septième ciel, il s'entretint avec Abraham et admira l'arbre Sédra, sur les rameaux duquel des milliers d'anges, transformés en oiseaux charmants, chantaient des airs suaves.

Au delà du septième ciel, Mahomet seul pouvait pénétrer. Il monta sur l'arbre merveilleux et s'élança à travers des espaces incommensurables et un vaste océan de lumière vers le trône de Dieu. En s'approchant, il lut ces mots écrits sur les degrés du trône : « *La Allah, illa Allah, va Mohamed rasoul Allah!* (1) » Le Très-Haut fit avancer Mahomet, lui posa, en signe de faveur, une main sur la poitrine, l'autre sur l'épaule et s'entretint longuement et familièrement avec lui. Dieu lui révéla un grand nombre de mystères, lui enseigna toute la loi et lui accorda d'insignes privilèges, comme celui d'être la plus parfaite des créatures, de devenir le rédempteur de tous les croyants, de connaître toutes les langues et d'avoir un droit exclusif sur les dépouilles de ses

(1) « Dieu est Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu ! »

ennemis vaincus à la guerre. Il lui ordonna de prescrire cinquante prières par jour à ses disciples; mais, sur les observations de Mahomet, il les réduisit à cinq.

L'entretien fini, Mahomet redescendit au septième ciel, où il retrouva l'ange : ils rentrèrent ensemble à Jérusalem, et la jument le transporta en un moment à La Mecque. Ce voyage n'avait pas duré une heure!

*
* *

Lorsque Mahomet exposa le lendemain devant le peuple rassemblé au temple le récit de sa vision, il fut hué et sifflé. Non contents de le traiter d'imposteur, les Koraïchites le déclarèrent fou et menteur. Seul Abou-Bekr (1), dont Mahomet avait épousé la fille, affirma sous serment que le récit de son gendre était vrai. En

(1) Son vrai nom était Abdel-Kaaba. Ce fut après que Mahomet eut épousé sa fille qu'il lui donna ce nom, qui signifie père de la pucelle. Aïcha fut la seule femme qu'il épousa vierge; toutes les autres étaient veuves ou répudiées.

reconnaissance, Mahomet lui donna le nom de *témoin fidèle.*

A Médine, rivale de La Mecque, le bruit de son voyage fit une profonde impression et le nombre de ses partisans augmenta considérablement. Chaque maison en comptait deux ou trois. On lui députa soixante-quinze notables de la ville pour lui jurer fidélité et obéissance; dans une entrevue nocturne sur une colline voisine de La Mecque, ils conclurent une alliance offensive et défensive. Mahomet choisit, parmi eux, douze hommes de marque, à qui il conféra le titre d'Apôtres.

Les Koraïchites, alarmés, résolurent de se défaire du prophète; mais celui-ci se réfugia à Yatreb, où il fut reçu en triomphateur. Dès lors, cette ville s'appela Médinat-al-Nabi (1).

Sa fuite eut lieu le vendredi 16 juillet 622, et cette date ouvre l'ère musulmane, connue sous le nom d'hégire. Mahomet entrait alors dans sa cinquante-quatrième année, qui était la quatorzième de sa mission.

(1) Ville du prophète.

A Médine, Mahomet fit bâtir une mosquée pour la prière, une maison pour lui et ses femmes. Après la mort de Kadidja, le nombre de ses femmes était monté à plus de quinze, dont une chrétienne du nom de Marie (1), sans compter les concubines et les esclaves.

Il venait de consommer son mariage avec Aïcha, fille d'Abou-Bekr, âgée seulement de neuf ans, quand il tomba amoureux de la femme de Saïd, son fils adoptif. Saïd congédia son épouse par excès de complaisance et Mahomet l'épousa avec une solennité extraordinaire.

Pour faire taire tous les murmures, le prophète obtint du ciel un nouveau chapitre pour le Coran : Dieu lui reprochait d'avoir caché par respect humain une passion qui venait d'en haut et lui accordait le privilège d'épouser toute femme qui se donnait à lui. En même temps, défense était faite à tout musulman d'entrer dans la maison du prophète sans permission, de parler

(1) *Hist. univ. des Anglais*, t. Ier, p. 35, S. q. q.

avec ses femmes autrement qu'à travers un voile et de ne jamais épouser une fille avec laquelle il aurait eu un commerce.

Une fois soutenu par la force, Mahomet commença une guerre à outrance contre sa patrie et sa tribu; d'abord il surprit et détroussa les caravanes des Koraïchites. A la tête de trois cent treize hommes, il attaqua en personne et pilla une caravane, le 14 mars 626. Le Coran célèbre le coup de main de Bèdre comme une victoire incomparable remportée par le secours de l'ange Gabriel et d'un millier d'anges. Le vainqueur fit jeter les cadavres dans un puits et coupa la tête à deux prisonniers qui avaient traité ses révélations de contes : c'est ainsi qu'il réfutait ses adversaires.

Une autre fois, il fit assassiner le poète Caab, de Médine, qui l'avait maltraité dans ses vers.

Mahomet assiégea la tribu des Koraïchites dans sa forteresse : la place se rendit à discrétion avec la promesse d'embrasser l'islamisme et d'observer tous les préceptes du Coran, en échange de la vie. Ils furent descendus dix à dix dans des fosses

profondes, puis le bourreau leur trancha la tête sous les yeux mêmes du vainqueur

Le ciel envoie à point un chapitre du Coran pour justifier chaque nouvelle atrocité.

Quiconque ne croit pas à sa parole est un *ghiaour*, ou infidèle ; or, il est d'ordre supérieur de tuer tout homme qui ne confesse pas que « Dieu seul est Dieu, et Mahomet son prophète ».

Avant que le prophète n'eût une armée à sa solde, son langage est modeste et pacifique. Il se fait dire par Dieu « de ne pas disputer avec les juifs et les chrétiens qu'en termes modérés, de confondre les impies, de croire à la Bible et aux Écritures, que son Dieu et le leur ne font qu'un, qu'eux sont *musulmans.* Nous avons fait descendre le Coran du ciel. Ceux qui ont reçu la loi écrite croient en lui. Des signes frappants le caractérisent : ils sont gravés dans le cœur des sages. Les méchants seuls nient l'évidence et ne croient que sur l'autorité des miracles. Réponds leur : Les miracles sont dans la main de Dieu, je ne suis chargé que de la

prédication. Ils diront que le Coran est de ton invention ; dis-leur d'invoquer l'aide de leurs idoles pour obtenir dix chapitres semblables à ceux du Coran, et si leur prière n'est pas exaucée qu'ils reconnaissent que le Coran est descendu du ciel par la permission de Dieu (1). » Pareil subterfuge le dispensait de faire des miracles pour prouver sa mission !

Cependant, plus tard, il chercha un appui dans son prétendu voyage nocturne, dans le coup de main de Bèdre et le miracle de la lune fendue en deux. Voici comment les musulmans présentent le fait :

« Mahomet fut sommé de prouver sa mission en couvrant le ciel de ténèbres et en faisant descendre la lune en plein jour sur la Kaaba. Pendant que le soleil est au plus haut point de sa course et qu'aucun nuage n'obscurcit ses rayons, le prophète commande aux ténèbres : elles voilent la face des cieux. Il commande à

(1) Savary, *Le Coran*, chap. II.

la lune : elle paraît au firmament et, quittant sa route, elle vient se reposer sur le faîte de la Kaaba. Sept fois elle en fait le tour, puis va se reposer sur les montagnes d'Abou-Cabaïs, où elle adresse à Mahomet un discours de louange. Elle entre ensuite dans la manche droite de son manteau et en sort par la manche gauche, et, reprenant son essor dans les airs, elle se partage en deux. Une moitié vole vers l'Orient, l'autre vers l'Occident. Elles se réunissent dans les cieux et l'astre continue d'éclairer la terre. »

Pour attester ce prodige, le chapitre LIV du Coran, intitulé *la Lune*, descend du ciel.

*
* *

Le 23 mars 625, Mahomet perdit une bataille contre les habitants de La Mecque. Cet échec donna à quelques-uns de ses partisans des doutes sur sa mission. D'autres lui reprochèrent la mort de parents et d'amis. Aussitôt un long chapitre du Coran vint attribuer les revers aux péchés de

plusieurs. Aux autres, il dit que Dieu a immuablement réglé la dernière heure des hommes et que les musulmans tombés avaient accompli leur destinée.

Cette perverse doctrine du fatalisme a énormément contribué depuis à provoquer le fanatisme de la guerre et du carnage. Mahomet ose même attribuer à Dieu les mauvaises comme les bonnes actions des hommes.

La même année, il défendit l'usage du vin à ses sectaires en vue de prévenir les dissensions : « c'est une abomination inventée par Satan », dit-il (1).

En 628, il part à la tête de quatorze cents hommes pour surprendre La Mecque; mais les Koraïchites, prévenus, l'arrêtent. Il leur assure qu'il vient en pèlerin. Une trève de dix ans est négociée. Mahomet fait signer par Ali : « *Mahomet, apôtre de Dieu.* » Le délégué de La Mecque déclare qu'il ne lui reconnaît pas ce titre et qu'il ne veut

(1) *Le Coran*, chap. V.

admettre que son nom et celui de son père. Mahomet cède et dit à son gendre de supprimer les mots « *apôtre de Dieu* » ; celui-ci jure qu'il ne commettra jamais pareille profanation. Alors Mahomet efface le titre de sa main et écrit à la place « *fils d'Abdallah* ». Par mégarde, il oubliait qu'il ne savait ni lire, ni écrire, comme toujours il l'avait prétendu quand on lui imputait les chapitres du Coran!

Mahomet souffrait du mal caduc : pour le dissimuler, il avait inventé deux fables bien propres à rendre les juifs odieux.

Dans la première, il raconte qu'étant entré chez le père d'une juive, dont le frère avait été tué, cette femme lui servit une épaule de mouton empoisonnée. Un de ses officiers tomba mort après en avoir mangé; lui, il rejeta le morceau qu'il avait à la bouche, mais depuis lors il resta valétudinaire.

Interrogée sur le motif de son action, la juive lui avait répondu : « J'ai voulu m'assurer si tu es un vrai prophète et si tu saurais te préserver du

poison, afin, dans le cas contraire, de délivrer mon pays d'un imposteur et d'un tyran. »

L'autre histoire prétend que certaines filles juives l'avaient ensorcelé et lié avec une corde invisible à onze nœuds. Pour rompre ce charme, il fit descendre du ciel les deux derniers chapitres du Coran, comprenant tout juste onze versets. A mesure qu'il les récitait, un nœud se déliait et à la fin il fut libre.

Après avoir subjugué les Arabes et anéanti la nation juive, Mahomet envoya à Chrosoès, roi de Perse, à Héraclius, empereur de Constantinople, à Najaski Ashama, roi d'Abyssinie, et à d'autres souverains des lettres scellées d'un large sceau avec la devise : « *Mahomet, apôtre de Dieu,* » dans lesquelles il engagea vivement les princes à embrasser l'islamisme.

En 629, Mahomet entreprit le pèlerinage à La Mecque. Il remplit dévotement toutes les prescriptions de la loi : il fit sept fois le tour de la Kaaba, baisa sept fois la pierre noire, but de l'eau du puits de Zemzem, enterra les rognures

de ses ongles, courut sept fois entre les collines de Safa et de Merva et offrit un sacrifice de chameaux.

Sa dévotion hypocrite lui gagna de nouveaux adhérents.

L'année suivante, ce n'est plus en pèlerin qu'il retourna à La Mecque, mais à la tête de dix mille hommes, sous prétexte qu'on avait violé la trêve. Il y entre en vainqueur et s'empare de la ville. Tout le peuple lui jure fidélité, comme au souverain spirituel et temporel. Il se rend ensuite à la Kaaba et accomplit ses dévotions; puis, pénétrant dans le temple, il détruit toutes les idoles sans épargner les images d'Abraham et d'Ismaël que les païens adorent; pour purifier le temple, il se tourne de tous les côtés en répétant à haute voix : « Allah akbar! (1) »

Maître de La Mecque, le rendez-vous de toutes les tribus arabes, Mahomet avait en mains un moyen sûr de briser toutes les résistances : il

(1) Dieu est grand.

publia un règlement qui interdisait le pèlerinage à quiconque ne professait pas le Coran.

En 632, il se prépara à un pèlerinage solennel. Le 22 février, il partit accompagné de toute sa maison et suivi de cent quatorze mille croyants accourus de tous les coins de l'Arabie. Mahomet parut là plutôt comme *iman* ou pontife suprême que comme souverain. C'est alors qu'il décréta la réforme du calendrier arabe et le rétablissement de l'année lunaire.

Toute sa religion consiste à reconnaître que Dieu seul est Dieu et Mahomet son prophète, à se laver les mains et le corps dans certaines occasions, à prier cinq fois le jour la face tournée vers La Mecque, à jeûner le mois de Ramadan et à faire le pèlerinage de La Mecque au moins une fois dans sa vie. La circoncision n'est pas un précepte formel, mais un usage établi par Ismaël.

Deux mois après son retour à Médine, Mahomet fut pris de violents maux de tête et quinze jours après, le 8 juin 632, il expira dans une terrible agonie. Il était âgé de soixante et un ans.

La diffusion du christianisme met le démon en rage. Les hérésies et les schismes ne lui suffisent pas : hérétiques et schismatiques confessent encore Jésus-Christ. Il lui faut une religion ouvertement antichrétienne, et pour cela le concours de l'homme est nécessaire : l'ambition et la lubricité de Mahomet se prêtent à ses desseins; il en fera son instrument et l'érigera en prophète.

Satan, qui a osé transporter Notre Seigneur sur une haute montagne et lui promettre tous les royaumes de la terre s'il veut l'adorer, peut aussi faire exécuter le voyage nocturne à Mahomet, puis se transformer en ange de lumière et révéler ses dogmes infernaux.

Copiant le christianisme, Mahomet choisit douze hommes, qui doivent avoir la même autorité que les Apôtres, et il leur promet le paradis s'ils meurent pour sa cause. Il se réserve pour lui et ses successeurs les fonctions de Pontife.

Son paradis est formé de jardins de délices où coulent des fleuves de lait, de miel et du vin le plus agréable et où croissent les fruits les plus

magnifiques. En se levant de table, les bienheureux peuvent recommencer un nouveau festin avec un appétit toujours égal. Pour compagnes, chacun a quatre-vingt-dix *houris* aux grands yeux noirs, belles comme des rubis, fraîches comme la rosée du matin, qui sont épouses sans cesser d'être filles.

Mahomet approuve la polygamie et le divorce; il rabaisse la femme au-dessous de ce qu'elle était dans la Grèce et la Rome païenne. Pour lui, elle n'est plus la compagne unique et inséparable que l'homme a reçue de Dieu : c'est un instrument temporaire de brutales voluptés. Il l'asservit à la luxure de quelques riches, comme il assujétit les peuples au glaive de quelques ambitieux. Pour garder ses troupeaux de femmes, il fait mutiler des troupeaux d'hommes et les condamne à un célibat ignominieux.

Le Coran est une rapsodie fastidieuse en prose rimée, très décousue, où se trouvent pêle-mêle des histoires plus ou moins altérées de l'ancien et du nouveau testament avec des fables et des contes insipides.

Tous ceux qui ne croient pas à sa parole sont des infidèles; il leur fait une guerre implacable. Le glaive est la clef du paradis musulman. Une nuit passée sous les armes et dans le camp mérite plus que toutes les œuvres de piété!

La prière ordonnée cinq fois le jour qui ne fait que répéter : « Dieu est grand, Dieu est bon, Dieu est tout-puissant, etc. », c'est une prière d'esclave : elle ne donne pas à Dieu le nom de *Père*. Les démons aussi croient en Dieu.

L'aumône qu'il recommande est un tribut qu'il prélève pour lui-même.

Le jeûne du Ramadan consiste à s'abstenir de nourriture et à dormir pendant le jour, mais il permet de passer la nuit à faire bonne chère, dans les plaisirs et les orgies.

Mahomet se vante de ramener le christianisme à la perfection primitive d'Abraham, de Noé et d'Adam : au contraire, il le dégrade, il altère tout ce qu'il lui emprunte et le singe au lieu de l'imiter.

La mort du prophète causa un grand tumulte

à Médine. Le peuple, qui le croyait immortel, prétendit qu'il avait été élevé au ciel.

Omar se déclara pour ce sentiment et menaça de couper la tête à quiconque soutiendrait le contraire. Mais le cadavre commençait à entrer en putréfaction. Abou-Bekr trancha la difficulté en assurant que Mahomet avait rempli sa mission et qu'il était sujet à la mort comme les autres hommes. Alors surgit une nouvelle dispute : les uns voulaient enterrer Mahomet à Médine, les autres à La Mecque ou à Jérusalem. Abou-Bekr mit encore un terme à cette contestation en affirmant qu'il avait ouï dire à son maître qu'un prophète devait être enterré au lieu même de sa mort. Le corps fut aussitôt déposé dans une fosse creusée sous le lit du défunt.

CHAPITRE II.

Les premiers khalifes. — Développement de l'islamisme.

Mahomet ne laissa qu'une fille, Fatime, donnée en mariage à son cousin Ali. Tous ses fils étaient morts.

Cette privation de postérité mâle avait exposé Mahomet à bien des railleries; pour s'en consoler, il avait ajouté au Coran le chapitre CVIII. Après sa mort, ce fut la source de grandes difficultés à propos de l'élection de son successeur.

Dès le commencement de la réforme religieuse et politique, le prophète avait nommé khalife son gendre Ali et avait ordonné de lui rendre respect et obéissance. Malheureusement, Ali avait encouru le ressentiment d'Aïcha, épouse favorite de Mahomet, en l'accusant d'adultère avec un jeune officier.

Celle-ci employa toutes les intrigues pour écarter Ali de la succession. Elle réussit.

Deux prétendants se trouvèrent alors en présence : Omar et Abou-Bekr, son père. La contestation fut longue et animée. Omar y mit fin en proclamant lui-même Abou-Bekr khalife et en lui prêtant serment de fidélité. Ali se plaignit du mode d'élection ; Abou-Bekr s'excusa sur la nécessité des circonstances et, pour donner du poids à sa parole, il envoya investir sa maison, avec ordre de l'y brûler, lui et ses amis, s'il ne faisait acte de soumission.

Le premier soin du khalife fut de rassembler en un volume les chapitres épars du Coran : le livre était écrit sur des omoplates de brebis, sur

des pierres blanches, des feuilles de palmier ou des morceaux de cuir et d'étoffe; une partie même n'existait que dans la mémoire des personnes qui prétendaient l'avoir recueillie de la bouche de Mahomet. Saïd recueillit tous ces fragments et, sans indication de dates, ni de circonstances, il plaça les plus longs au commencement du livre et les plus courts à la fin.

Cependant, plusieurs imposteurs s'étaient levés en Arabie et avaient pris le titre de *prophète;* en tête venaient Alawsad et Moséilamah. Quelques jours avant sa mort, Mahomet avait fait assassiner le premier; le second n'en devint que plus redoutable.

Abou-Bekr envoya contre lui une armée de quarante mille hommes, sous le commandement de Khalid. Après un combat acharné, Moséilamah fut défait et périt sur le champ de bataille avec dix mille des siens.

Encouragé par d'autres succès encore, Khalid fit la conquête de l'Irac, ou ancienne Babylonie :

ce fut le commencement de la ruine de l'empire des Perses

Dès 629, du vivant et par ordre de Mahomet, s'était allumée la guerre entre Grecs et musulmans, guerre qui allait durer jusqu'à la ruine de l'empire et la prise de Constantinople.

Ce que quatre émirs du prophète n'avaient pu obtenir par la force s'accomplit grâce à une circonstance fortuite : un eunuque du palais ayant outragé les Arabes au service de l'empereur, ceux-ci abandonnèrent la cause des Grecs et aidèrent leurs compatriotes à envahir l'empire.

Tandis qu'Héraclius, retiré à Emèse, se livre aux plaisirs, Abou-Bekr conquit la Syrie (633) et se rendit maître de tout le territoire de Gaza. A cette nouvelle, Héraclius se dispose à retourner à Constantinople.

Sur ces entrefaites, Abou-Bekr meurt et Omar le remplace.

Le nouveau khalife continua les invasions. Héraclius se mit en campagne pour combattre les sarrasins. La chance ne le servit guère.

Quelques officiers violèrent la femme de leur hôte et même tranchèrent la tête à son enfant dont les cris les gênaient. La pauvre mère court présenter la tête de son fils au général et demande justice : on ne l'écoute point. Alors le mari s'abouche avec le chef des sarrasins et prend avec lui des mesures pour se venger de l'armée grecque. Dans cette campagne, Héraclius perdit plus de cent mille hommes tués ou faits prisonniers.

Les sarrasins poursuivent leurs succès. En 636, Jérusalem tombe entre leurs mains, après un siège de deux ans. Omar fit son entrée triomphale dans la ville et cherche aussitôt l'emplacement du temple de Salomon, où il ordonne d'élever une mosquée. La prise de Jérusalem est suivie de la soumission de Césarée, de Sébaste, de Naplouse, l'antique Sichem, et de toute la Palestine. Alep se soumet également, Antioche, trahie, ouvre ses portes (638) et la Syrie tout entière tombe au pouvoir des sarrasins. Tour à tour, la Mésopotamie, l'Égypte passèrent sous la domination musulmane.

Au mois de décembre 644, Omar est poignardé par un esclave persan dans la mosquée de Médine. Othman lui succède.

Othman achève la conquête de la Perse : ce grand empire finit en 651 par l'assassinat d'Izdegerd III, son dernier roi.

Pendant que les sarrasins ravagent l'Orient, Héraclius fait la guerre au Pape, et c'est au milieu de ces tristes événements qu'une nouvelle hérésie, enfantée par les patriarches et soutenue par la puissance impériale, déchire le sein de l'Église d'Orient.

Dans le principe, le khalifat fut électif; les trois premiers successeurs de Mahomet furent élus plus ou moins librement.

Sous Othman, homme dissipateur et cruel, les habitants de Médine se soulèvent.

L'Égypte lui envoie des députés pour se plaindre du gouverneur, son frère Abdallah, et pour demander son remplacement. Il mande à Abdallah de faire pendre le nouveau gouverneur et tous les députés; mais ses lettres sont inter-

ceptées et ouvertes. Les députés se joignent aux habitants de Médine, assiègent la ville et égorgent le khalife dans son palais.

Les insurgés mettent à sa place Ali, gendre de Mahomet. Aïechah, une des veuves du prophète, se met à la tête d'un autre parti qu'Ali écrase dans une bataille sanglante. Moawiah, gouverneur de Syrie, accourt au secours des vaincus avec une armée de cent vingt mille hommes, et en trois mois livre à Ali quatre-vingt-dix combats. Dans la dernière lutte, vingt-cinq mille hommes de l'armée d'Ali et quarante mille de celle de Moawiah périssent. La victoire n'est pas décidée.

Au lever de l'aurore, Moawiah fait attacher quatre exemplaires du Coran au bout de quatre piques et s'écrie : « Que ce livre décide entre vous et moi! »

Deux arbitres sont choisis pour trancher la question, d'après les préceptes du Coran.

Les troupes d'Ali nomment Abou-Moussa, homme probe et simple; Moawiah choisit le

rusé Amrou. Celui-ci persuade à Abou-Moussa que le meilleur moyen de rétablir la paix est de déposer les deux khalifes. Ils montent à la tribune et le crédule Abou-Moussa, le premier, prononce la déposition d'Ali. Amrou la confirme et, du même coup, proclame Moawiah seul et légitime khalife.

Pour mettre fin à la querelle, trois croyants prennent la résolution d'assassiner le même jour Ali, Moawiah et Amrou. Ali fut frappé dans la mosquée de Koufah (661). Hassan, son fils aîné, fut reconnu pour khalife dans l'Arabie et l'Irac.

Prince doux et sans ambition, Hassan consentit à céder le pouvoir à Moawiah, moyennant un dédommagement considérable en terres et en argent. Le contrat signé, tous deux entrèrent à Koufah. Hassan, devant le peuple assemblé, abdiqua le khalifat en faveur de Moawiah. Mais Moawiah, se levant, dit à la foule : « Je suis convenu avec Hassan de certaines conditions pour rétablir la paix ; maintenant, qu'elles

n'ont plus de raison d'être, je les révoque en vertu de mon pouvoir. »

Hassan, hors d'état de se faire rendre justice, se retira à Médine et y mourut empoisonné en 669.

Moawiah établit le siège de son empire à Damas. Il rendit le khalifat héréditaire et devint le chef de la dynastie des Ommiades (1). Il prit son fils Yésid pour collègue et pour successeur. Yésid aimait la débauche. Ses vices jetèrent le trouble dans l'Arabie. Médine s'insurgea. Il l'enleva de force, la livra au pillage et passa les habitants au fil de l'épée ou les réduisit en esclavage. Tant de barbarie, loin d'intimider les Arabes, les mit en fureur. La Mecque se déclara pour les mécontents. Yésid vint l'assiéger et brûla en partie la Kaaba. Il mourut heureusement avant la fin du siège (683).

Son fils Moawiah II, qui lui succéda, était d'un caractère juste et modéré. Après quarante-

(1) Du nom de son trisaïeul Ommiah.

cinq jours de règne, il convoqua une assemblée et s'exprima en ces termes :

« Moawiah, mon aïeul, a dépouillé du khalifat Ali, gendre de Mahomet, et mon père Yésid a ratifié sa conduite par le meurtre de Hassan, fils d'Ali. Je ne veux pas me charger d'une autorité illégitime, dont j'aurai à rendre compte à Dieu. Choisissez-vous donc un autre khalife. »

Moawiah II mourait empoisonné quelques jours après. Un docteur de la loi musulmane, soupçonné de lui avoir conseillé cette abdication, fut enterré vif par ses parents.

Les habitants de Médine et de La Mecque proclamèrent khalife Abdallah, qui n'appartenait pas à la famille des Ommiades. Celui-ci s'empara de l'Arabie, de l'Irac, de l'Égypte et de la Syrie. Mais les Ommiades créèrent khalife un homme de leur race, nommé Merwan. Il fut bientôt maître de Damas et de l'Égypte.

*
* *

Cependant, les habitants de Koufah, se repro-

chant la mort de Hassan, s'arment pour déposer les deux khalifes et rendre l'empire à la famille de Mahomet. Ils prennent Soliman pour chef et s'avancent en Mésopotamie; mais Obéidallah, leur ancien gouverneur, que Merwan leur oppose, les taille en pièces et tue leur général.

Merwan avait juré de ne garder le pouvoir que jusqu'à la majorité de Khalid, fils et frère des deux derniers khalifes. Au mépris de son serment, il désigne son fils, Abd el-Mélek, pour successeur.

La veuve de Yésid, mère de Khalid, que Merwan a épousée, se charge elle-même de la vengeance. Pendant que son mari dort, elle lui pose un oreiller sur le visage et l'étouffe; puis, feignant un grand désespoir, elle le dit victime d'un coup d'apoplexie (685). Son fils hérita du pouvoir.

Comme La Mecque était entre les mains d'Abdallah, le nouveau khalife entreprit d'en éloigner les pèlerins pour les attirer à Damas. Ses efforts échouèrent. Il tenta ensuite, mais en vain, de diriger la piété des « fidèles » vers la grande

mosquée de Jérusalem. La Mecque conserva toute sa vogue.

Sous Abd el-Mélek (685-705), fils de Merwan, Moctar, qui leva l'étendard de la révolte contre les deux khalifes, se posa en prophète, se fit reconnaître à Koufah et fut vaincu, en 686, par Abdallah; mais celui-ci n'en devint que plus redoutable. Pour pouvoir combattre plus librement son adversaire, Abd el-Mélek conclut avec Justinien II un traité de paix en vertu duquel il s'engageait à lui payer un tribut annuel de cinquante mille pièces d'or. Ensuite, il marcha à l'ennemi, prit La Mecque après un assaut dans lequel Abdallah trouva la mort et réunit ainsi de nouveau tous les mahométans sous l'autorité d'un seul et même souverain.

Sous Valid Ier, son fils (705-716), qui protégea les sciences et les arts et favorisa particulièrement l'architecture, l'empire des khalifes atteignit l'apogée de sa grandeur. C'est pendant son règne que les Arabes conquirent en 707 le Turkhestan, en 710 la Galatie et en 711 l'Espagne.

Son frère et successeur Soliman (715-717), prince fainéant et dissolu, fit assiéger Constantinople.

Déjà les grands royaumes de l'Orient et de l'Afrique, déchirés par les hérésies et le schisme, avaient passé sous le joug de l'Islam : pour eux s'ouvrit cette longue période de servitude où, après douze siècles, nous les voyons encore plongés.

L'Espagne, à son tour, va souffrir, pendant huit siècles, la domination des khalifes. Le glaive des sarrasins, qui a abattu la puissance des Perses et humilié l'orgueil des empereurs de Constantinople, se lève sur la tête altière des Goths.

*
* *

Au début du VIII[e] siècle, Vitiza occupait le trône d'Espagne. Son règne fut marqué par une corruption extrême chez les grands et même dans le clergé.

Son fils Rodrigue hérita du pouvoir. Prince

perdu de mœurs, il viola Florinde, fille du comte Julien, gouverneur de l'Andalousie et de la Mauritanie. Pour aider à sa vengeance, le comte appela les sarrasins et les Maures dans la péninsule. L'envahisseur eut la partie belle. Amollis par un long repos et par la débauche, les Goths avaient oublié l'art de la guerre : ils lâchèrent pied au premier choc. Le roi Rodrigue disparut dans la mêlée, sans que personne pût savoir ce qu'il était devenu. Cordoue et plusieurs autres villes tombèrent entre les mains de l'ennemi.

En 712, Moussa passa d'Afrique en Espagne à la tête de vingt mille hommes. Il marcha sur Tolède, dont il mit à mort les principaux habitants. Séville fut emportée d'assaut. Mérida se rendit après une résistance opiniâtre. Le Portugal et la Galice durent se soumettre. En quinze mois, l'Espagne entière appartenait aux khalifes. Ainsi croula, après trois siècles d'existence, le puissant royaume des Visigoths.

Un danger terrible menaçait l'Europe : maîtres de l'Asie, de l'Égypte, de l'Afrique et de l'Espa-

gne, les sarrasins s'apprêtaient à envahir les Gaules.

En 719, Zama franchit les Pyrénées et s'empare de Narbonne, dont il passe les habitants au fil de l'épée. Il les remplace par une colonie de sarrasins à qui il donne les terres gratis, puis il soumet le reste de la Septimanie, aujourd'hui le Languedoc.

L'année suivante, il assiège Toulouse, mais il est défait par Eudes, duc d'Aquitaine, et périt dans la bataille.

Ambiza, son successeur, revint quatre ans plus tard avec une nouvelle armée. Il s'empara de Nîmes, de Carcassonne et d'autres places importantes, mais il fut aussi repoussé par Eudes.

Afin de se garantir contre les invasions des musulmans, Eudes conclut un traité avec le khalife et donna sa fille en mariage au général Munuza.

Peu de temps après, Abdérame, nouveau lieutenant du khalife en Espagne, accusa Munuza de conspiration et le traqua dans les montagnes.

Il se fit apporter la tête du général et envoya sa femme au sérail du khalife de Bagdad.

C'était le prélude de la plus redoutable des invasions.

En 732, Abdérame passe les Pyrénées avec une armée innombrable et s'avance le long du Rhône et de la Saône jusqu'à l'Yonne; il entre en Aquitaine et se rend maître de Bordeaux. Rien ne résiste aux sarrasins : ils saccagent les villes, pillent et brûlent les églises et répandent partout des flots de sang.

Charles Martel et Eudes, alors en guerre, font la paix pour s'unir contre l'ennemi commun. L'armée des Francs rencontre les sarrasins entre Tours et Poitiers. Après un combat long et acharné, Abdérame succomba avec trois cent soixante-quinze mille infidèles.

Alphonse Ier, le Catholique, roi d'Espagne, profitant de la défaite des sarrasins en France, reprit en hâte plusieurs villes, tua les musulmans qu'il y trouva et en emmena les chrétiens en Asturie.

CHAPITRE III.

Luttes et dissensions.

Ce fut Omar II, successeur de Soliman, qui perdit, en 718, une flotte immense devant Constantinople et déchargea sa colère sur les chrétiens de ses États. Dans la suite, il envoya un exposé de l'islamisme à l'empereur de Constantinople et le pressa d'embrasser une religion si sainte et si raisonnable.

Prince simple et modéré, il supprima les malé-

dictions fulminées contre Ali et ses descendants depuis le règne de Moawiah. Ses parents, peu satisfaits, de peur qu'il ne restituât le pouvoir à la postérité d'Ali, lui donnèrent un poison lent, à l'effet duquel il succomba en février 720.

Son frère Yésid hérita du khalifat. Il se mit aussitôt à persécuter les chrétiens et à détruire leurs images. Indolent et adonné aux plaisirs, il dissipa les trésors de l'État pour satisfaire ses passions. La perte d'une de ses femmes l'affecta si vivement qu'il mourut de désespoir.

Son frère Hecham prit le pouvoir avec promesse de le passer à son fils Valid. Il le garda dix-neuf ans. C'est sous son règne qu'Abdérame fut défait par Charles Martel.

Séid, arrière-petit-fils d'Ali, lui disputa le trône. Les habitants de Koufah prirent d'abord son parti, puis l'abandonnèrent. Il fut tué avec les quatorze hommes qui lui étaient restés fidèles, et son cadavre fut suspendu à un gibet aux portes de Damas (740).

En 741, Hecham fit massacrer une multitude

de prisonniers chrétiens qui refusaient d'embrasser le Coran. Deux ans après, il mourut, laissant le trône à son neveu Valid.

Mais Yésid, fils de Séid, s'intitula légitime khalife. Le sort des armes tourna aussi contre lui et il subit le même châtiment que son père.

Valid II, surnommé al-Fassik, c'est-à-dire l'impudique, mérita ce nom pour sa lubricité. Foulant aux pieds toutes les lois de la nature et de la pudeur, il commit un viol en public, épousa plusieurs des femmes de son père et alla jusqu'à déshonorer sa propre fille. Il avait coutume de remplir de lait et de vin des cuves dans lesquelles il se baignait pendant que ses musiciens lui jouaient les airs les plus licencieux. Il fut massacré par les troupes de Yésid, son cousin germain, qui lui succéda (744).

Celui-ci fit mettre en prison Hakem et Othman, fils de son prédécesseur. Son règne ne dura que six mois, mais fut très orageux. Les habitants d'Emèse s'armèrent pour venger la mort de Valid II. Merwan, gouverneur de l'Arménie, se

mit aussi en campagne dans le même dessein. Yésid parvint à le ramener au devoir en lui confiant en plus la Mésopotamie et une autre province.

Cependant, Merwan refusa de reconnaître son successeur et frère Ibrahim (744), et, sous prétexte de défendre les droits des deux fils de Valid, alors prisonniers à Damas, il reprit les armes.

Après avoir, lui et ses troupes, prêté serment au fils de Valid, il s'avança contre Damas à la tête de quatre-vingt mille hommes. Ibrahim lui en opposa cent vingt mille, commandés par son cousin Soliman. Vaincu dans une bataille sanglante, Soliman rentra dans la capitale, pilla le trésor et, après avoir ôté la vie aux deux fils de Valid, s'enfuit avec Ibrahim. Merwan s'empara de Damas sans coup férir et se fit proclamer khalife. De retour à Haran, en Mésopotamie, il y établit le siège de son empire. Ibrahim abdiqua et, avec Soliman et tous les autres Ommiades, reconnut librement Merwan.

Le nouveau khalife fut obligé d'aller combattre les habitants d'Emèse en révolte. A son approche, la ville feint de se soumettre et ouvre ses portes. A peine est-il entré avec une faible partie de ses troupes, qu'on l'assaille de toutes parts. Merwan échappe par hasard et bientôt s'empare de la place. Il en rase les murailles et fait mettre en croix les six cents principaux rebelles.

Damas et plusieurs autres villes de la Palestine furent à leur tour réduites à l'obéissance. Deux prétendants au khalifat, Soliman puis Abdallah, fils d'Omar II, furent aisément défaits et réduits l'un à fuir, l'autre à une infâme prison.

Cependant, les Ommiades s'étaient aliéné une foule de musulmans par leurs vices et leurs cruautés. Depuis quelques années, les faveurs sont toutes pour les Abbassides, descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, — faction puissante par le nombre, les richesses et sa réputation de piété.

Une insurrection formidable éclate non seulement contre Merwan, mais contre toute la famille des Ommiades : elle s'étend jusqu'aux extrémités

de la Perse (746). Le nom de Merwan est voué à l'anathème.

Après trois années de guerre, Aboul-Abbas, chef du nouveau parti, s'empare du palais des gouverneurs de Koufah et, suivi de toute sa maison, vêtue de noir par opposition pour la couleur blanche des Ommiades, il se rend à la grande mosquée et est proclamé khalife.

Mais la lutte continue. Merwan marche avec cent vingt mille hommes contre l'armée des Abbassides, six fois moins forte. Une sanglante bataille s'engage près d'Arbelès. Pendant l'action, Merwan met un instant pied à terre ; son cheval s'effraye et s'échappe. A la vue du coursier, les troupes s'imaginent que leur chef a péri dans la mêlée : saisies de panique, elles fuient en désordre. Traqué par des ennemis, Merwan se réfugie successivement à Haran, à Emèse, en Palestine et enfin en Égypte, où un soldat le perce de sa lance dans une église chrétienne (750). Après sa mort, les Ommiades sont proscrits dans tout l'empire.

Abdallah exerce contre eux, en Syrie, des cruautés inouïes : il va même jusqu'à violer la sépulture de plusieurs khalifes, dont il fait déterrer et brûler les os. A Bassorah, son frère Soliman en condamne un bon nombre à d'affreux supplices et livre leurs cadavres aux chiens. Toute la race périt.

Al-Mansor, frère et successeur d'Aboul-Abbas, dut son surnom de *Victorieux* à ses conquêtes en Arménie, en Cilicie et en Cappadoce. Persécuteur implacable des chrétiens, il fit marquer d'un fer rouge à la main tous ceux qu'il trouva à Jérusalem. En l'année 764, il fonda la ville de Bagdad, où il transféra le siège du khalifat. Il mourut pendant un pèlerinage à La Mecque.

Après les règnes peu marquants de Mahadi (775-785) et de Radi, Haroun al-Rachid monta sur le trône. Haroun, surnommé le *Juste* à cause de ses brillantes qualités, est resté célèbre dans l'histoire par la protection éclairée qu'il accorda aux arts et aux sciences.

Sous son règne, en 800, les Aglabites fon-

dèrent un empire indépendant à Tunis et les Édrissites firent de même à Fez.

Haroun ne fit pas moins de huit invasions dans l'empire des Grecs. Il mourut en 809, âgé seulement de quarante-sept ans.

Avant sa mort, il avait réglé sa succession et partagé ses États entre ses trois fils : Amyn, Mamoun et Motassem. Amyn fut reconnu khalife : il est le vingt-cinquième depuis Mahomet.

Son frère Mamoun lui fait une guerre acharnée durant quatre ans. Le pays fut désolé par de nombreux meurtres et des pillages dirigés surtout contre les chrétiens. Les églises de Jérusalem furent profanées et abandonnées. Les chrétiens de la Palestine et de la Syrie, dégoûtés des brigandages et de l'insolence des musulmans, se réfugièrent dans l'île de Chypre et à Constantinople.

Nicéphore, au lieu de profiter de l'anarchie des musulmans pour relever le Bas-Empire, était lui-même occupé à se rendre odieux par ses débauches.

L'insouciant Amyn perdit plusieurs batailles et laissa son frère s'emparer de Bagdad. Il paya de sa tête son indolence excessive.

Mamoun revêtit les insignes du khalifat. Son règne fut rempli d'effroyables guerres civiles; plusieurs gouverneurs de provinces se rendirent indépendants.

En Perse, surgit un soi-disant prophète du nom de Balek : sa religion de licence et de cruauté fit bientôt d'innombrables sectateurs. Durant vingt ans, il tint bon contre les forces des khalifes, anéantit plusieurs de leurs armées et les fit eux-mêmes trembler dans Bagdad.

Il massacra deux cent cinquante mille personnes, sans égard pour le sexe, l'âge et la condition. Tous les mahométans qui tombaient entre ses mains étaient passés au fil de l'épée.

Pour mettre fin à tant de divisions, Mamoun transmit le khalifat aux descendants d'Ali, au préjudice des Abbassides. Il appela à sa succession l'imam Ali, fils de Moussa, et lui donna sa fille en mariage. Il quitta le noir, couleur des Abbassides,

et adopta le vert, réservé aux seuls descendants de Mahomet.

Cette mesure irrita les Abbassides : ils le déclarèrent déchu et créèrent khalife Ibrahim, fils de Mahadi. Au mois d'août 818, l'imam Ali mourut : Bagdad se soumit et Ibrahim, abandonné des siens, fut réduit à se cacher.

L'année suivante, Mamoun rentra à Bagdad, reprit la couleur noire et commença un nouveau règne. Son premier acte fut de publier une loi pour maudire la mémoire de Moawiah Ier, fondateur de la dynastie des Ommiades, et pour assurer l'impunité à quiconque tuerait un de leurs partisans.

Mamoun est considéré comme un des plus illustres khalifes. Il favorisa les savants et les gens de lettres, épuisa ses trésors pour ramasser les manuscrits grecs, syriaques et hébreux les plus rares et les fit traduire en arabe. Il attira à Bagdad les astronomes, les médecins, les savants les plus distingués du monde et les admit dans sa familiarité. Il assistait fréquemment à leurs

leçons, à leurs expériences et à leurs entretiens. Il mourut près de Tarse, en 833, dans une campagne contre les Grecs.

Sous Motassem, son successeur, les querelles religieuses au sujet de l'éternité du Coran s'envenimèrent.

Pendant que les États du khalife sont en proie aux guerres civiles, l'empereur Théophile entre dans la Comagène avec cent mille hommes. Il s'empare de Samosate et assiège Sozopêtre, patrie de Motassem. Celui-ci supplie l'empereur d'épargner la ville. Théophile ne presse le siège qu'avec plus de fureur et se rend maître de la place. Tous les hommes furent passés au fil de l'épée et les femmes et les enfants emmenés captifs. Pour se venger, le khalife marche bientôt contre les Grecs Il entre dans la Galatie et assiège Amorium, ville la plus florissante de l'Asie-Mineure et patrie de Théophile. A son tour, celui-ci envoie une ambassade pour demander la grâce de sa ville natale. Motassem jette les messagers dans les fers. Une fois la ville prise, il la réduit en

cendres, massacre une grande partie de ses habitants et en emmène trente mille en esclavage; puis il ordonne de promener les députés de Théophile sur les ruines fumantes et les renvoie dire à leur maître qu'il le tient quitte pour la dette contractée à Sozopêtre.

Motassem mourut le 5 janvier 842.

Après lui, jusque dans la seconde moitié du xe siècle, aucun personnage saillant ne prit le titre de khalife.

Ses successeurs, dont plusieurs n'eurent qu'un règne éphémère, n'ont laissé leurs noms dans l'histoire que pour rappeler le souvenir de leurs dissensions et de leurs violences

*
* *

La puissance des khalifes va s'affaiblissant. Sous le règne de Radi (934-940), qui créa la dignité d'*émir des émirs,* c'est-à-dire commandant des commandants ou maire du palais, le grand empire de Mahomet fut morcelé et partagé entre plusieurs seigneurs. Il ne reste au khalife

que le titre de souverain nominal et de chef de la religion. L'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Arabie ont chacune leur maître propre.

Moutaki-Billah essaya en vain de recouvrer la puissance souveraine usurpée par le Turc Takem : les mercenaires ottomans le contraignirent de conférer le titre d'émir à Tozour, un de leurs compatriotes.

L'empire passa bientôt entre les mains de la dynastie des Bouides. Les princes Bouides rendirent héréditaire dans leur maison la dignité d'émir al-omrah. Dès lors, ce fut l'émir qui régna à Bagdad et non le khalife.

Peu à peu, les khalifes perdirent toutes leurs prérogatives, voire celle d'être nommés dans les prières des « croyants » et d'avoir des monnaies à leur effigie.

Cependant, le nom des Ommiades s'était conservé en Espagne. Abdérame, échappé seul au massacre de sa famille, y devint le fondateur d'une dynastie.

Mais les gouverneurs des villes et des pro-

vinces s'arrogèrent le titre de rois et entrèrent dans la lice. Quelques-uns même allèrent trouver Charlemagne, se déclarèrent ses vassaux et implorèrent sa protection.

L'empereur des Francs passa alors en Espagne avec deux puissantes armées, conquit tout le pays et y rétablit l'ordre.

Abdérame, le plus cruel des rois sarrasins, régna trente-deux ans. Il fit périr dans les tourments un nombre incalculable de victimes. Bien plus : après avoir coupé mains et pieds à son propre frère, il le précipita vivant dans les flammes. Il pressura les juifs et les chrétiens et les réduisit à la misère. Sa barbarie dépeupla l'Espagne. A sa mort (790), la dissension arma ses trois fils l'un contre l'autre. Hecham l'emporta ; Soliman et Abdallah se réfugièrent sur le sol africain. Cordoue devint la capitale du nouveau khalifat.

Vers 850, Abdérame III ouvrit l'ère des persécutions. Son fils Mahomet hérita de sa haine contre la religion : il chassa les chrétiens du

palais et de l'armée; il signa l'ordre de démolir les églises construites après la venue des Arabes, mais la révolte arrêta son projet impie.

Sous les khalifes suivants, les Ommiades eurent sans cesse à lutter pour défendre leur influence et leur trône, et bientôt ils perdirent toute la puissance par suite du partage de l'Espagne en une infinité de petits États.

Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, porta la guerre dans toutes les provinces occupées par les infidèles, et en quelques années les chassa du Portugal et de la Vieille-Castille. Mamoun, roi de Tolède, le khalife de Saragosse et le puissant Mahomet-ben-Abad se virent forcés de devenir tributaires et vassaux du roi catholique. Ces victoires, poursuivies jusqu'à la fin du XIe siècle par Rodrigue, surnommé le Cid, qui commandait les armées du roi Alphonse le Vaillant, achevèrent de briser le joug de l'Islam et facilitèrent le rétablissement du culte chrétien.

*
* *

L'Égypte tomba, vers l'an 970, au pouvoir des

fatimites, qui prirent également la qualification de khalifes. Mais l'influence des fatimites disparut insensiblement, éclipsée par la puissance de leurs vizirs.

En 1038, les Seldjoukides s'arrogèrent aussi le titre d'émir-al-omrah, se divisèrent en plusieurs dynasties et fondèrent d'une manière durable la domination des Turcs sur tous les musulmans. Cependant, comme le reste des « croyants », ils reconnaissaient le khalife de Bagdad comme chef spirituel de l'Islam.

CHAPITRE IV.

Les croisades.

Vers la fin du xe siècle, deux sectes, les Sonnites et les Schiites, déchirent plus que jamais le sein du mahométisme. Parmi les Sonnites, les uns soutiennent que le Coran est incréé, les autres qu'il est créé. Ces divisions religieuses augmentent encore les divisions politiques.

En Espagne, les musulmans reconnaissent un khalife ommiade; les khalifes d'Afrique et

d'Égypte sont alides ou fatimites; celui de Bagdad est abbasside.

Tout est confusion et discorde.

Voilà l'état général de l'islamisme, lorsque, en 996, Hakem, troisième khalife fatimite d'Égypte, âgé de onze ans, succéda à son père Aziz-Billah. Sa mère, Marie, était chrétienne (1).

Ce prince impie, cruel et extravagant, régna vingt-cinq ans.

Vers l'an 1003, il commença la persécution contre les chrétiens et fit un grand nombre de martyrs.

Ses ordonnances, aussi ridicules que tyranniques, vexèrent les musulmans, les juifs, mais surtout les enfants de l'Église romaine. Il ordonna de détruire toutes les églises et les monastères et fit emprisonner les évêques.

En 1013, il permit à ceux qui refusaient d'embrasser l'islamisme de se retirer avec leurs biens

(1) S. de Sacy croit qu'elle fit rebâtir l'église du Saint-Sépulcre. Voir : *De la religion des Druzes,* t. I[er]. *Vie de Hakem,* p. 308-399. Glaber, liv. III, ch. VII. Bouq., t. X, *Chron. Sax.*

en Grèce ou dans la Nubie. Plus tard encore, rendant pleine liberté de conscience à tous, il laissa les apostats retourner au christianisme. Dans l'espace de sept jours, six mille abjurèrent le Coran. Il rouvrit les églises dans ses États, fit reconstruire celles qu'il avait détruites et rendit aux chrétiens tous leurs biens. D'où venait ce revirement subit? C'était la naissance d'une nouvelle religion, laquelle enseignait que Hakem était Dieu : c'est le début de la religion si longtemps inconnue des Druzes (1).

Depuis plusieurs années déjà, les adeptes se réunissaient en des assemblées secrètes jusque dans le palais du khalife, quand Darazi, un Persan, se mit à enseigner cette doctrine publiquement.

Dans un livre qu'il composa alors, il prétend que l'âme d'Adam a passé dans Ali et successivement dans les ancêtres de Hakem, où elle s'est arrêtée. Darazi élève l'esprit de Hakem au rang

(1) *Le Hakimisme.*

le plus éminent. Personne n'arrive au souverain que par son entremise.

Darazi vint lire son livre dans une mosquée du Caire, mais le peuple se rua sur lui et il dut s'enfuir en Syrie. Hakem n'osa prendre ouvertement parti pour l'imposteur. Secrètement, il lui envoie de l'argent et l'engage à répandre sa doctrine parmi le peuple des montagnes, toujours avide de neuf.

Darazi obéit et, peu à peu, répand parmi les habitants des vallées du Liban le dogme de la métempsycose; il leur permet l'usage du vin et de la fornication et leur abandonne les biens de ceux qui refusent d'embrasser leur croyance.

Dans le même temps, Hamza, un autre imposteur persan, que les Druzes considèrent encore comme auteur de leur système religieux, entreprit aussi de prêcher la divinité de Hakem. A cet effet, il envoya douze apôtres et plusieurs disciples en mission dans la Syrie, dans l'Égypte et ses dépendances.

Pour gagner les juifs, il parla en mal des

chrétiens et des musulmans, déclara que Jésus n'était pas le vrai Messie et insinua que Hakem était le Messie attendu.

Devant les chrétiens, il déblatéra contre les juifs et les musulmans, sans distinction. Il professa le symbole chrétien, mais reprocha d'avoir méconnu le *Paraclet,* qui devait encore venir. Pour lui, Hakem était ce Paraclet

C'est ainsi que ce tyran impie devint tolérant par politique et voulut se faire adorer à la place de Dieu et de son Christ.

*
* *

Cependant, l'empire des Grecs marchait à grands pas vers la ruine. Ses ennemis les plus dangereux furent les Turcs *Seldjoukites,* nouvelle dynastie fondée par un vaillant capitaine du Turkhestan, père du célèbre Thoghroul bey.

La plus grande partie des possessions grecques en Orient tomba, avant la fin du XIe siècle, au pouvoir de ces barbares. Sous le règne de l'empereur Michel VII, les Turcs, conduits par Soli-

man, se rendirent maîtres de presque toute l'Asie-Mineure. Soliman fixa sa résidence à Nicée : ses troupes campent sur le promontoire de Damalis, en face de Constantinople.

La société musulmane dut en quelque sorte une nouvelle vie aux Seldjoukites, dont le chef, Thoghroul bey, était parvenu à la dignité d'*émir al-omrah*. Les Seldjoukites rouvrirent, avec toute leur ardeur sauvage, la *guerre sainte*, dont le but est de propager l'Islam. Thoghroul bey porta ses conquêtes jusqu'à la Syrie.

Son neveu Alp-Arslan s'empara du Khorassan et soumit la Géorgie, tandis que ses généraux expulsaient les fatimites de la Palestine.

Alp-Arslan fut assassiné et son fils, Malek-Chah, lui succéda.

Le nouveau sultan fixa sa résidence à Ispahan et conquit tout le pays qui s'étend depuis l'Indus jusqu'aux frontières de la Chine (1).

A sa mort, la guerre civile divisa ses vassaux

(1) F. Moeller, *Histoire du moyen âge*.

et ne se termina que par la fondation de cinq États turcs indépendants. Les souverains de Damas, d'Alep et d'Iconium (1) vont avoir à combattre les chrétiens d'Occident.

Les fatimites d'Égypte avaient, à la faveur de ces discordes, rétabli leur autorité sur la Palestine et avaient repris Jérusalem aux Turcs.

Tel était l'état de l'Orient au début des croisades.

A dater de 1078, époque à laquelle les Seldjoukites s'étaient emparé de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, les pèlerins d'Occident rapportèrent des détails navrants sur les profanations des Saints-Lieux. L'Europe s'émut.

Pierre l'Ermite avait entrepris le pèlerinage de Jérusalem et y avait été témoin de toutes les horreurs. Le patriarche lui avait donné pour le Pape et les princes chrétiens d'Occident des suppliques pressantes (2).

Urbain II chargea Pierre l'Ermite de parcourir l'Italie, la France et l'Espagne et d'exciter la piété

(1) Turc Konia.

(2) Voir Michaud, *Histoire des croisades.*

des peuples. Le missionnaire pontifical réussit : sa voix éloquente retentit dans les palais et dans les chaumières et provoqua un saint enthousiasme.

En novembre 1095, le Pape convoqua un concile à Clermont, en France. Les chaleureux discours de Pierre l'Ermite et d'Urbain II lui-même enflammèrent les fidèles d'une telle ardeur pour la cause du Christ que bientôt on n'entendit plus partout que le cri de « Dieu le veut ! » et chacun s'attachait à la poitrine la croix rouge, en signe de ralliement.

L'année suivante, une armée de cent mille croisés de toutes nations se mit en marche sous les ordres de Pierre l'Ermite et de Gautier-sans-avoir : une grande partie périt en Hongrie et en Bulgarie, une autre partie fut détruite par les Turcs à son arrivée en Asie-Mineure. Avec les débris de ses troupes, Pierre regagna Constantinople et résolut d'y attendre la venue des princes croisés.

Parti trois mois plus tard par l'Allemagne, Godefroid de Bouillon amena une armée de

quatre-vingt mille hommes sous les murs de Constantinople et rallia les bandes de Pierre l'Ermite. Hugues, frère du roi de France, Etienne, comte de Blois, Robert, duc de Normandie, Robert, comte de Flandre, le valeureux Tancrède et une foule d'autres princes rejoignirent bientôt Godefroid par voie de terre ou de mer.

L'armée des croisés comptait trois cent mille hommes en état de combattre. L'empereur Alexis fit tous ses efforts pour faciliter à cette multitude le passage en Asie et envoya avec eux un corps de quatre mille Grecs. Sur le désir d'Alexis, les croisés attaquèrent Nicée. Après un siège de six semaines, la ville se rendit.

Dans sa marche à travers l'Asie-Mineure, l'armée chrétienne essuya de grandes pertes par suite des fatigues, du manque de provisions et des maladies.

Baudouin de Bouillon s'avança vers l'Euphrate avec ses vassaux, délivra Edesse et fonda la principauté de ce nom. Le gros de l'expédition marcha sur Antioche et en commença le siège.

La place fut prise au bout de quatre mois. Mais, à leur tour, les chrétiens furent assiégés par une armée de deux cent mille mahométans.

Une fois l'ennemi repoussé et Bohémond établi prince d'Antioche, les croisés reprirent leur marche sous les ordres de Godefroid de Bouillon. Leur nombre était réduit à une cinquantaine de mille.

A la vue de la Ville Sainte, les croisés se prosternent avec piété, puis, se relevant au cri de « Dieu le veut! » ils volent à l'assaut : quarante mille infidèles couvrent les murs et présentent un rempart de fer et de feu

Les assiégeants eurent à lutter contre la soif et les privations, mais ils ne perdirent pas courage et, le 15 juillet 1099, l'étendard du Christ flotta enfin sur les hauteurs de Sion.

L'armée des croisés était à peine assez forte pour conserver la conquête : il fallait établir avant tout un gouvernement régulier. C'est pourquoi on constitua la Palestine en royaume féodal, et Godefroid de Bouillon ceignit la couronne. L'in-

térêt bien entendu des princes d'Occident commandait un système commun de défense. Néanmoins, des principautés feudataires furent fondées par Baudouin à Edesse, par Tancrède à Tibériade, par Raymond à Laodicée et par d'autres seigneurs à Tyr, à Antioche, à Césarée et ailleurs; chacun de ces États entreprit la guerre pour son propre compte : c'était faire la partie belle à l'ennemi, jaloux de réparer ses défaites.

Godefroid de Bouillon ne vécut que peu de temps. Baudouin I[er], son frère, hérita du trône de Jérusalem et céda le comté d'Edesse à son neveu, Baudouin du Bourg. Le début de son règne fut signalé par l'éclatante victoire d'Ascalon, remportée sur les troupes égyptiennes.

A la nouvelle de la fondation du royaume de Jérusalem, l'enthousiasme reprit en Europe. Trois armées de croisés, fortes ensemble de plus de deux cent mille hommes, prirent la route d'Orient, mais elles furent anéanties tant par la perfidie des Grecs que par le fer des Turcs : seulement quelques bandes mutilées atteignirent la Terre-Sainte.

Les principautés établies au nord de la Palestine avaient à tenir tête à la fois aux Turcs de l'Irac et aux Grecs. L'empereur Alexis attaqua Antioche, mais il fut repoussé par Bohémond. Plus heureux, le sultan Mahomet avait vaincu les chrétiens et fait prisonniers Baudouin du Bourg et Bohémond. Mais Baudouin Ier continua avec succès la guerre contre les Turcs, et il allait renverser le trône des khalifes fatimites quand la mort l'arrêta.

Baudouin du Bourg fut nommé roi de Jérusalem : il reprit la guerre avec vigueur, mais il mourut en 1131, laissant le royaume en proie à des querelles intestines.

Pendant que l'état chrétien allait ainsi s'affaiblissant, Zenghi, gouverneur turc, s'était rendu indépendant du sultan de Mossoul et avait remporté maintes victoires sur les Grecs en Asie-Mineure et sur les chrétiens en Palestine ; son fils et successeur Noureddin prit et détruisit Edesse, le principal boulevard du royaume contre les Turcs (1144).

Le bruit de ce désastre consterna l'Europe : on craignit que la chrétienté ne perdît en peu de temps le fruit de ses conquêtes en Orient. D'autre part, Baudouin III, roi de Jérusalem, implorait le secours de l'Église.

Saint Bernard reçut donc ordre de prêcher la seconde croisade. Le roi de France, Louis le Jeune, et l'empereur d'Allemagne, Conrad III, prirent la croix. Sans vouloir attendre les croisés français, Conrad partit à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes : il traversa la Hongrie et gagna le territoire grec. Mais Manuël Ier, loin de lui prêter assistance, lui refusa même des vivres : à leur entrée en Asie-Mineure, les croisés allemands tombèrent dans une embuscade, furent taillés en pièces par les Turcs et forcés d'attendre les Français. L'armée de Louis le Jeune quitta l'Europe en juin 1148 et n'arriva à Constantinople qu'à travers mille périls. Déçu à son tour par l'empereur grec, Louis se hâta de passer en Asie afin de partager les prétendus succès des Allemands : il ne rencontra

que les débris des troupes de Conrad. Cependant, l'arrivée d'un renfort, si faible fût-il, détermina les chrétiens à assiéger Damas : ils échouèrent. Aussitôt le roi de France quitta la Palestine et Baudouin III resta seul avec une poignée de défenseurs.

La funeste issue de cette croisade refroidit beaucoup l'enthousiasme des peuples d'Occident.

Profitant des désordres du royaume de Jérusalem, Noureddin s'empara des provinces situées sur la rive gauche du Jourdain, puis se rendit maître de l'Égypte, que Saladin fut chargé de gouverner en qualité de vizir. A la mort de Noureddin, Saladin recueillit sa succession et s'arma pour la guerre. Il refoula peu à peu les chrétiens et ébranla partout leur pouvoir.

En 1187, il tailla en pièces l'armée royale devant Tibériade et, peu après, força Jérusalem à capituler.

La prise de Jérusalem provoqua la troisième croisade.

Dans l'entre-temps, d'immenses corps d'armée

furent rassemblés en Allemagne, en France et en Angleterre. Comme toujours, hélas! la jalousie des chefs et le défaut d'union empêchèrent, dès le début, le succès de l'entreprise.

Frédéric Barberousse, ébloui par les promesses de l'empereur de Constantinople et du sultan d'Iconium, dirigea ses troupes le long du Danube, traversa sans obstacle la Hongrie et arriva en Turquie. Il ne passa sur les terres de l'empire byzantin que par la force des armes et débarqua en Asie avec quatre-vingt mille combattants.

Le sultan d'Iconium, lui aussi infidèle à sa parole, attaqua les chrétiens par trahison. Frédéric repoussa énergiquement ses attaques et réussit même à emporter d'assaut Iconium. La mort de l'empereur d'Allemagne dans les eaux du Calycadnus (1190) découragea l'armée : la plupart des croisés allemands reprirent le chemin de l'Europe, et quelques milliers seulement allèrent rejoindre Guy de Lusignan sous les murs d'Accon.

Philippe-Auguste, roi de France, et Richard-

Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, prirent la croix, et, à leur exemple, tous les princes et seigneurs de leur cour.

Les flottes anglaise et française devaient se rencontrer à Messine. Philippe-Auguste y aborda le premier et s'embarqua bientôt pour Accon. C'est là que Richard le rejoignit : coalisés par la force des circonstances, les croisés parvinrent à repousser Saladin, accouru au secours de la place avec une formidable armée.

Richard était favorable à Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : il lui assura la possession du trône. Irrité de cette décision, Philippe-Auguste retourna en France. Le roi d'Angleterre prit alors le commandement de l'armée et s'empara de Joppé, qu'il fortifia.

Poursuivant ses succès, il marcha vers Jérusalem; mais, abandonné par les croisés français et trahi par les chrétiens de Palestine, il dut renoncer à son projet.

Après avoir nommé Henri de Champagne roi de Jérusalem, il tenta une seconde expédition en

vue de délivrer les Saints-Lieux : la fortune tourna contre lui et, malgré des prodiges de valeur, il ne réussit pas à vaincre Saladin et revint en Europe sans avoir vu la Cité Sainte.

Richard-Cœur-de-Lion avait signé avec Saladin une trêve de trois ans. Cette trêve laissait le sultan maître de la Palestine, à l'exception de quelques postes, et garantissait aux pèlerins l'entrée des Lieux-Saints.

A la mort de Saladin (1193), l'empire musulman fut morcelé et une guerre de succession éclata entre les princes sarrasins. C'était pour les chrétiens le moment de reprendre l'offensive. Henri de Jérusalem préféra la voie des conciliations et céda même son titre de roi à Léon II d'Arménie. Cependant, l'attitude menaçante des Turcs le réduisit à implorer le secours des puissances d'Occident.

Le pape Célestin III fit appel à la France, à l'Angleterre et à l'Allemagne. Philippe-Auguste et Richard refusèrent de se croiser de nouveau. Henri VI accepta l'offre de Rome et expédia par

mer une nombreuse armée vers la Terre-Sainte. A l'arrivée des croisés en Asie, Amaury II, frère de Guy de Lusignan, prit le commandement de l'expédition. Il remporta, à Sidon, une victoire sur le frère de Saladin; malheureusement, la mort inopinée de Henri VI décida les croisés à retourner en Allemagne, et Amaury conclut un armistice avec les Turcs.

Innocent III méditait depuis longtemps une nouvelle croisade. Après avoir négocié la réunion de l'Église grecque avec l'Église de Rome et conclu un traité avec Léon II, roi d'Arménie, il chargea Foulques, curé de Neuilly, de prêcher la croisade. A sa voix, un grand nombre de seigneurs français, belges et italiens, et parmi eux le célèbre Baudouin IX, comte de Flandre, prirent la résolution de s'embarquer pour la Palestine. Cédant aux prières des Vénitiens, les croisés firent voile pour Constantinople. La ville fut attaquée. L'empereur Alexis III prit la fuite, laissant la couronne à son frère Isaac. Mais la dissension se mit bientôt entre les Grecs et les

Latins. Il y eut révolution à Constantinople. Isaac mourut de frayeur, son fils Alexis IV fut tué et Ducas Murzufle s'empara du trône.

A la faveur de ces désordres, les croisés emportèrent la place et fondèrent *l'empire latin de Constantinople*. Baudouin de Flandre en fut proclamé le premier empereur.

Ces événements firent oublier le véritable but de l'expédition, et ainsi échoua la quatrième croisade.

La croisade qu'entreprit le roi de Hongrie, André II, fut un peu plus heureuse. Soutenu par les rois de Chypre et de Jérusalem, André réussit à s'emparer de la forteresse du mont Thabor. Mais, découragé par le manque de loyauté de ses alliés, il rentra dans ses États, en 1218, et laissa au comte Guillaume de Hollande le soin de continuer la guerre contre les infidèles.

Celui-ci, opérant de concert avec les rois de Chypre et de Jérusalem, débarqua en Égypte avec une flotte de trois cents navires et mit le siège devant Damiette. Cette place puissante fut prise d'assaut le 5 novembre 1219; mais, deux ans

plus tard, après le départ des croisés, elle retourna au pouvoir du sultan Kamel.

Ce désastre détermina le Pape à sommer l'empereur Frédéric II d'accomplir son vœu solennel de conduire une croisade en Terre-Sainte. Frédéric, accompagné d'une faible suite, partit et débarqua à Saint-Jean-d'Acre. En dépit des remontrances du Pape, il conclut avec le soudan d'Égypte une trêve de dix ans, aux termes de laquelle Jérusalem fut rendue aux chrétiens. Il s'en revint en Europe après ce traité honteux.

Dix ans plus tard, la Ville Sainte tomba de nouveau au pouvoir du sultan d'Égypte Malek el-Saleh.

Le frère de Henri III, roi d'Angleterre, accourut en Palestine avec une armée nombreuse et se fit rendre Jérusalem. Mais les Turcs korasmiens, que Malek avait à sa solde, répandirent la désolation et la terreur dans tout le pays. Le danger commun rallia les croisés. Ce fut en vain : ils furent défaits à la bataille de Gaza, où périt la fleur de la chevalerie et où les deux grands

maîtres des Templiers et de l'Ordre teutonique laissèrent la vie.

A la première nouvelle de la défaite de Gaza, le Pape convoqua un concile général à Lyon. Une nouvelle croisade contre les sarrasins fut proclamée. Mais Louis IX, roi de France, fut le seul souverain qui prit la croix. Il confia la régence du royaume à la reine Blanche, sa mère, et s'embarqua à Aigues-Mortes le 15 août 1248. Une partie de sa flotte l'attendait dans ce port, l'autre était à l'ancre à Marseille. Toute l'armée fut dirigée sur Chypre.

Comme la Syrie et la Palestine étaient tombées sous la domination du sultan d'Égypte, Louis IX résolut d'aller tout d'abord l'attaquer dans son propre pays. Après avoir passé l'hiver à Chypre, les croisés abordèrent en Égypte et mirent le siège devant Damiette. La ville fut prise sans beaucoup d'efforts ; les Français marchèrent ensuite sur Babylone, mais les sarrasins campés à Mansourah arrêtèrent les chrétiens en leur livrant des combats acharnés et en perçant les

digues du Nil. Pour comble d'infortune, la peste décima l'armée. Saint Louis ordonna la retraite, qui s'effectua en désordre. Harcelés par les Turcs, les croisés succombèrent : le roi et ses principaux officiers furent faits prisonniers par le sultan Malek. Un traité, que dicta le vainqueur, stipula une trêve de dix ans et rendit la liberté aux prisonniers. Damiette fut le prix de la rançon du roi et la liberté des autres chefs coûta huit cent mille besants d'or à la France.

Louis s'embarqua alors pour la Palestine, où il passa trois années à calmer les discordes des princes chrétiens et à fortifier les places de guerre. La mort de sa mère le rappela en France, en 1254, après cinq années d'absence.

Les Mongols et les Mamelouks menacèrent alors les possessions des chrétiens en Asie. Les Mongols venaient de commencer leurs conquêtes : ils étaient déjà maîtres de Bagdad, de la Syrie et d'Alep ; ils avaient renversé le trône des khalifes et assujetti le gouverneur turc de Damas. Mais ils furent arrêtés par les Mamelouks : ces farouches

guerriers s'étaient choisi un sultan et, passant les frontières de l'Égypte, avaient envahi la Palestine.

Après avoir défait les Mongols, ils enlevèrent Césarée, Antioche et plusieurs villes encore au pouvoir des chrétiens. Ces événements alarmèrent Louis IX et le déterminèrent à entreprendre la huitième et dernière croisade.

Le roi se dirigea avec sa flotte vers les côtes d'Afrique et mourut, en 1270, sous les murs de Tunis. Les croisés retournèrent en Europe, à l'exception d'Edouard, fils du roi d'Angleterre, qui se rendit en Palestine et conclut un traité avec les Mongols.

Quelques années plus tard, Seïffedin, sultan des Mamelouks, prit Laodicée, Tripoli et d'autres places fortes. Malek, son successeur, se rendit maître d'Accon, chassa les chrétiens de Tyr, de Sidon et de Ptolémaïs et les refoula sur l'île de Chypre.

Depuis 1292, la Terre-Sainte gémit sous le joug impie de l'Islam.

Les Rois Catholiques d'Espagne et de
[Fr]ance leurs très chrétiennes majestés
[d]écrétaient l'inquisition, qui ne laissa

CHAPITRE V.

Décadence de l'islamisme en Espagne et expulsion des Maures.

Depuis la chute de Cordoue, les sarrasins eurent à défendre pied à pied leurs conquêtes en Espagne. Les royaumes d'Aragon, de Castille et de Portugal s'agrandirent à leurs dépens, et c'en était fait de l'Islam sur la Péninsule si l'Afrique n'avait envoyé au secours des khalifes les Mohades et surtout les Moravides.

Youssouf, roi du Maroc, entra en Espagne et,

par la force des armes, arrêta les progrès des chrétiens.

En mai 1108, Alphonse VI essuya une défaite désastreuse. Sanche, son fils unique, et plusieurs généraux de valeur y périrent; sept villes tombèrent au pouvoir des infidèles.

Pour venger cet affront, Alphonse, malgré son grand âge, rassembla une puissante armée et attaqua la ville de Cordoue.

Dans une sortie, le gouverneur de la place et vingt-deux émirs furent capturés et mis à mort sans pitié! Cordoue se rendit.

Bientôt aussi, Séville fut réduite à payer tribut.

Après la mort d'Alphonse VI (1109), les dissensions surgirent entre les chrétiens et, par suite, la cause du christianisme ne gagna rien à la réunion des royaumes d'Aragon, de Navarre, de Galice, de Castille et de Léon sous une même couronne.

Les sarrasins d'Afrique profitent de ces circonstances pour repasser en Espagne et reprendre

tout ce qu'ils ont perdu. Ce n'est que grâce au courage de l'archevêque Bernard de Tolède que les chrétiens n'abandonnent pas cette ville.

En 1108, les sarrasins font irruption dans le comté de Barcelone. Ils brûlent les églises et portent le fer et le feu jusqu'à cinq journées de marche de la frontière française. Le comte, l'évêque et les principaux habitants de Barcelone implorent le secours de Louis le Gros, roi de France.

Avec leur aide, le comte remporte plusieurs victoires sur les infidèles. En 1114, appuyé par les Pisans, il s'empare de l'île d'Iviça et purge la Méditerranée des pirates musulmans. Quatre ans plus tard, les Pisans s'emparent de l'île Majorque, dont la reine embrasse de plein gré le christianisme avec une partie de sa famille.

En 1118, les chrétiens livrent une grande bataille, près de Saragosse, à une armée innombrable de sarrasins, commandés par plusieurs rois et par le souverain du Maroc. Tous, à l'exception d'un seul, sont pris et tués. Saragosse se

rend, et Alphonse en fait sa capitale. Quelques autres villes tombent aussi en son pouvoir.

Alphonse Ire, roi d'Aragon, ardent ennemi des Maures, se ligue avec Alphonse VII, nouveau roi de Castille, et remporte des avantages considérables sur les musulmans de Grenade et d'Afrique, qui se sont avancés vers l'Aragon. Entraîné par le succès, il pénètre dans les royaumes de Valence et de Murcie et porte la guerre jusque sous les murs de Grenade. Se trouvant trop loin de ses États, il fait hiverner ses troupes au pied des Alpuxaras. C'est alors que dix mille familles de chrétiens mozarabes descendent des montagnes, où la domination musulmane les tient reléguées depuis trois siècles, et viennent se ranger sous ses drapeaux.

Cependant, les seigneurs français qui ont pris part à cette brillante expédition, jaloux des honneurs accordés à ses sujets, l'abandonnent à son retour.

Leur départ rend de l'audace aux Maures : ils accourent attaquer le roi d'Aragon avec des forces

imposantes. Alphonse VII rappelle alors les Français et jure de leur donner des dignités et des terres dans ses domaines : grâce à ces vaillants auxiliaires, il remporte, en 1128, une victoire décisive sur les musulmans. Puis, il met le siège devant Fraga, place forte qui s'élève sur les confins de la Catalogne. Après un blocus d'un an, il refuse une capitulation honorable à la garnison. Ce refus lui fut fatal : une nombreuse armée de Maures vient le surprendre, lui livre bataille et le vainc. Le roi d'Aragon, Alphonse Ier, est blessé et meurt huit jours après sa défaite (1134).

Son successeur mit d'abord ordre aux affaires du gouvernement et assura la paix intérieure. Ensuite, il envoya une armée contre les Maures d'Afrique, qui désolaient les environs de Tolède. Tout lui réussit et la victoire le suivit dans l'Andalousie. Plusieurs petits souverains mahométans, préférant le joug des chrétiens au despotisme des rois du Maroc, lui jurèrent fidélité.

En 1132, les chrétiens d'Espagne, soutenus

par les croisés, firent encore de plus importantes conquêtes. Les Génois et les Pisans, avec une nombreuse flotte, les troupes du midi de la France, l'armée navale des Allemands du Rhin et du Wéser et environ deux cents bâtiments anglais et flamands se trouvèrent réunis devant Lisbonne, alors au pouvoir des musulmans. Ils assiégèrent la ville par mer, tandis qu'Alphonse Henriquèz, premier roi de Portugal, l'attaque par terre. Après un siège de quatre mois, la place fut emportée : la ville resta au roi et le butin aux croisés.

Pendant ce temps, Alphonse VII, roi de Castille, et Garcias Ramirèz, roi de Navarre, secondés par les croisés d'Italie et de France, se rendaient maîtres d'un grand nombre de villes et de territoires, notamment de l'importante ville d'Alméria, repaire de deux cent mille pirates.

Devenu l'arbitre de toute la Péninsule chrétienne, dont il possède à peine un tiers, Alphonse, dans une assemblée des États, se fit solennellement couronner empereur de toutes les Espagnes.

Pour profiter des troubles qui divisaient les

musulmans d'Afrique et d'Espagne, Alphonse VII se montra généreux envers ses alliés, rendit Saragosse au roi d'Aragon et accorda la paix au roi de Navarre; puis, sûr de ne plus être inquiété, il marcha contre les infidèles. Après de brillants succès, il s'empara de Calatrava et de plusieurs autres places. Se liguant ensuite avec les princes chrétiens, il couronna ses exploits par l'éclatante victoire remportée près de Jaën, sur les Maures d'Afrique.

L'arrivée des Mohades en Espagne et la mort d'Alphonse VII (1157) arrêtèrent les succès des chrétiens et reculèrent encore l'expulsion des sarrasins.

Abd el-Moumen, fondateur de l'empire des Mohades, avait commencé la conquête de l'Espagne. Son fils Youssouf poussa ses incursions en Castille et dans le Portugal : il mourut peu de temps après son échec à Santarem.

Yâcoub Almanser lui succéda. Acceptant un défi solennel du roi Alphonse VIII, il pénétra en Castille à la tête d'une formidable armée et rem-

porta la victoire près d'Alarcos. Malgré ce désastre, les chrétiens ne déposèrent pas les armes et même, en 1198, ils conclurent un traité avec l'empereur musulman.

Cependant, les chevaliers de Calatrava ne se soumirent aux conditions du traité qu'à contre-cœur : ils souffraient de voir leur résidence entre les mains des Maures. Aussitôt la trêve expirée (1209), ils envahissent les possessions musulmanes, à la tête de leur grand-maître, et s'emparent de plusieurs châteaux forts.

De son côté, Alphonse de Castille entre dans le royaume de Murcie et enlève quelques villes de vive force; il ravage le pays et rentre dans ses États avec un riche butin et de nombreux prisonniers.

En 1210, Mehmed-ben-Nasser succéda à son père en qualité d'*émir-al-moumenin*. Son premier souci fut de protéger l'Andalousie et la Murcie. Il met le siège devant la forteresse de Salvatierra, que défendaient les chevaliers de Calatrava. Après trois mois de siège, la place

tomba entre les mains des Maures. Le vainqueur se retira à Séville et le roi Ferdinand de Castille rentra à Tolède.

Alphonse de Castille employa l'hiver à faire des préparatifs de guerre formidables. Il expédia ses ambassadeurs dans les pays étrangers pour demander du secours et, dès qu'il a reçu de partout des réponses favorables, il met tout en œuvre pour exciter l'enthousiasme de son peuple.

Tolède est choisi comme lieu de rendez-vous et le départ fixé à l'octave de la Pentecôte. Depuis le mois de février, des guerriers de toutes nations et de toutes armes arrivent en Espagne. D'au delà des Pyrénées sont venus deux mille chevaliers, dix mille lanciers et cinquante mille fantassins. L'armée, qui compte dix mille cavaliers et cent mille fantassins, campe sous des tentes dans les plaines du Tage. Selon sa promesse, le roi fournit aux troupes des vivres en abondance. Les convalescents, les femmes et les enfants reçoivent leurs rations journalières. Ses nobles sentiments et sa

bienveillance entretiennent une franche gaîté dans l'armée.

De son côté, Mehmed-ben-Nasser reçoit d'Afrique des renforts considérables ; le débarquement dure quinze jours Il se croit si sûr de la victoire qu'il fait brûler ses vaisseaux. Depuis Charles Martel, la chrétienté n'a plus été menacée d'aussi grands dangers. Le sort des armes va décider si l'Espagne appartiendra aux sarrasins et si ses habitants suivront la religion de Mahomet.

L'armée chrétienne se met en marche le 21 juin; elle s'empare des places fortes de Magalon et de Calatrava. Sauf quelques chevaliers français, les étrangers, mécontents de n'avoir pu livrer Calatrava au pillage, abandonnent Alphonse.

Le 14 juillet, l'armée va camper à Navès de Tolède en face de Mehmed. Dans l'après-midi, celui-ci range ses soldats en ordre de bataille devant le camp et les maintient jusqu'au soir. Les croisés, afin de donner le repos nécessaire aux

hommes et aux chevaux et reconnaître la position et les forces de l'ennemi, ne tentent aucune attaque. Cette prudence, que les sarrasins prennent pour de la peur, leur est très avantageuse. Les musulmans poussent déjà la présomption jusqu'à faire annoncer à Jaën et à Baëza que, dans trois jours, ils amèneront prisonniers les trois rois ennemis.

Le lendemain, les sarrasins restent jusqu'à midi sous les armes. Leur chef attend le signal de l'attaque à l'ombre de sa tente rouge. Les chrétiens, immobiles dans leur camp, épient leurs adversaires. Alphonse ne veut pas faire couler le sang le dimanche.

L'armée musulmane compte quatre-vingt mille cavaliers. Son infanterie, que le regard ne peut embrasser, occupe une montagne escarpée, derrière une forêt et le lit d'un torrent profond. L'élite des troupes, dans les plus brillants costumes, est rangée en bataillons serrés devant la tente du prince maure : les soldats du premier rang et la ligne du centre sont enchaînés pour

n'avoir aucun espoir de fuite. Le corps des Almohades, formidable par leur nombre, leurs chevaux et leurs armes, est en avant. Des escadrons de Bédouins, si habiles à manier la lance et dangereux surtout dans les plaines, protègent les flancs. Les plus braves cavaliers marocains ont laissé leurs chevaux pour combattre à pied, jaloux de gagner, par leur audace, les faveurs de l'émir.

Le lundi, 16 juillet 1212, au matin, Alphonse donne le signal de l'attaque; mais les Maures, un instant ébranlés, repoussent les assaillants au bruit de leur musique guerrière. Le premier corps chrétien se replie avec quelques pertes. Le centre soutient le combat, mais les chevaliers du Temple et de Calatrava sont épuisés et les corps placés sur le flanc ne peuvent avancer : quelques croisés tournent bride. Le roi lui-même s'élance à la tête de ses troupes en danger. Gonzalès Giron et son frère Rodrigue accourent avec leurs compagnons et raniment les combattants.

De leur côté, les Navarrais gravissent les hauteurs, renversant tout devant eux; mais les Maures restent immobiles et lancent une pluie de flèches sur les assaillants : à midi, la victoire est encore indécise. Alors Alphonse réunit l'arrière-garde et se précipite sur l'ennemi avec sa cavalerie. Sur son ordre, un chevalier a déployé la bannière royale, sur laquelle brille l'image de la Sainte Vierge : les musulmans tâchent de l'abattre à coups de pierres et de flèches. Irrité de cette insulte, Alphonse s'élance au milieu des plus épais bataillons ennemis. Les Navarrais, leur roi en tête, brisent la chaîne qui entoure le gros de l'armée maure. Nuguèz de Laza la franchit avec le roi Pierre suivi de ses Aragonais.

Le fils aîné de l'émir est tué et sa bannière enlevée : la garde du corps plie. Alors, sur l'avis de son frère, le prince s'enfuit à Séville avec ses trésors, accompagné seulement de quatre hommes : c'est le signal de la déroute. Les musulmans fuient devant l'armée chrétienne, qui les poursuit longtemps encore après le coucher

du soleil et jusqu'à quatre lieues au delà du camp : quelques corps détachés ne leur laissent pas même de repos pendant la nuit. Leurs pertes sont estimées à deux cent mille hommes, tandis que vingt-cinq mille croisés ont péri. Les chrétiens envahissent le camp ennemi. Un butin immense d'or et d'argent, d'ornements, de vêtements de soie luxueux, de vases précieux, de chameaux et d'autres animaux devient la proie du vainqueur. Alphonse, satisfait d'avoir sauvé son pays et d'avoir vengé sa défaite d'Alarcos, abandonne cette riche capture aux soldats des rois d'Aragon et de Navarre.

Aucune victoire sur les sarrasins n'a encore jeté un tel éclat sur les armes espagnoles. L'alferèz (1), la lance et la tente de l'émir-al-moumenin furent envoyés en cadeau au Pape. Alphonse institua une fête pour perpétuer le souvenir de la victoire du 16 juillet.

La puissance mahométane est brisée en Espagne : l'influence des émirs ira toujours

(1) La principale bannière maure.

diminuant, tandis que le roi de Castille va agrandir ses États.

Mehmed s'embarqua pour l'Afrique afin de distraire ses chagrins et de faire de nouveaux préparatifs de guerre.

Pendant ce temps, les princes musulmans se soulevèrent dans ses domaines d'Espagne. Valence reconnut son frère pour roi, Cordoue acclama un de ses cousins, Séville et d'autres villes d'Andalousie se soumettent à un chef arabe qui sait profiter des circonstances.

En mai 1217, les croisés allemands se rendirent en pèlerinage à Saint-Jacques et s'arrêtèrent à Lisbonne pour attendre une partie de leur flotte.

Les évêques et les nobles portugais leur firent un récit navrant des continuelles alarmes dans lesquelles les tenait le voisinage des sarrasins, fortifiés dans le château d'Alcazar, d'où ils ont chassés les chevaliers de l'Épée.

Considérant que l'incertitude de la saison va leur fermer la mer et qu'ils ne peuvent rien faire

en Terre-Sainte avant l'arrivée du roi des Romains et des autres seigneurs allemands, les croisés résolurent d'assiéger Alcazar.

Le 30 juillet, ils ouvrirent le siège de la place avec l'aide de la noblesse portugaise. Les rois sarrasins de Séville, de Cordoue, de Jaën et de Badajoz accourent au secours du château, mais ils furent vaincus dans une bataille sanglante.

Les rois de Cordoue et de Jaën périrent avec quatre mille des leurs; un grand nombre fut fait prisonnier. Enfin, Alcazar se rendit à discrétion, le 21 octobre. Les habitants furent vendus et la place restituée aux chevaliers de l'Épée. Le défenseur d'Alcazar reçut le baptême avec cent autres infidèles.

Quand le Pape Honorius III eut apaisé la querelle de succession entre Ferdinand III de Castille et Alphonse IX, roi de Léon, les deux souverains recommencèrent de commun accord la guerre contre les sarrasins. Les troubles qui désolaient l'empire des Mohades rendaient le succès facile.

Après la réunion du royaume de Léon sous son sceptre, Ferdinand poursuivit vigoureusement les sarrasins et anéantit la domination des Mohades en les expulsant de Séville (1248).

De leur côté, les rois de Portugal, Sanche Ier, et surtout son fils, Sanche II, firent plusieurs conquêtes sur les sarrasins. Alphonse III leur reprit le pays d'Algarve et les expulsa complètement du Portugal (1250).

Le royaume musulman de Grenade ne dut sa longue existence qu'aux rivalités des chrétiens de la Péninsule et aux secours qu'envoyaient d'Afrique les souverains du Maroc et de Tunis. Pendant deux siècles, les rois d'Espagne n'inquiétèrent guère les sarrasins, et chacun garda ses conquêtes.

Sur la fin du xve siècle, les Maures ne possèdent plus que le royaume de Grenade.

Ferdinand V, le Catholique, de concert avec Isabelle de Castille, son épouse, a résolu de délivrer complètement l'Espagne de la secte maudite.

Il assiégea d'abord la ville de Ronda et s'en rendit maître après de vigoureux efforts. Il enleva aussi plusieurs autres places, qui opposèrent une résistance non moins vive.

Les progrès rapides des Espagnols menacent le royaume de Grenade. En 1419, le sultan d'Égypte députa deux religieux de Jérusalem au roi Ferdinand pour lui signifier que, s'il ne renonçait à la conquête de Grenade, il traiterait les nombreux chrétiens de ses États en ennemis de son pays et de sa religion. Ferdinand répond que, si le moindre mal est fait aux chrétiens, toute modération cessera à l'égard des mahométans et que tous seront condamnés à mort ou réduits à l'esclavage.

Boabdil, souverain de Grenade, ne possédait plus alors que deux places fortes, que Ferdinand devra conquérir pour arriver à la capitale. Mais, jugeant toute défense impossible, il va au-devant du vainqueur et lui remet les clefs. Ferdinand lui offre une ville et quelques places voisines, trois mille vassaux et dix millions de mara-

védis (1) de revenus; mais le Maure préfère passer en Afrique avec une forte somme d'argent.

Après la conquête de trente autres places fortes et d'autant de villes, Ferdinand vient enfin camper sous les murs de Grenade avec la fleur de la noblesse espagnole.

Après un siége de huit mois, les Maures rendent Grenade (2 janvier 1492) qu'ils ont occupée pendant sept cent quatre-vingt-neuf ans. Le 6 janvier, le roi et la reine y font leur entrée.

Cependant, des ferments de révolte se manifestent parmi les deux cent mille mahométans qu'elle compte encore. Le cardinal Ximenès conseille au roi et à la reine de s'établir à l'Alhambra (2) et de mander les morabites et les alfaquis auprès d'eux. Le cardinal leur déclare qu'ayant trempé directement dans une conspiration pour soulever le peuple tous ont mérité la

(1) Petite monnaie de cuivre espagnole, qui vaut environ un centime et demi.

(2) Superbe palais des rois maures et citadelle redoutable qui domine la ville.

mort, que cependant ils peuvent obtenir leur pardon en embrassant le christianisme avec leurs coreligionnaires : l'offre est acceptée. Ximenès convertit lui-même Zégri, descendant direct d'Aben-Hamar, roi de Grenade. Le prince reçoit publiquement le baptême avec grande solennité.

Ainsi les Espagnols, après une croisade de huit siècles, ont secoué complètement le joug de l'islamisme.

CHAPITRE VI.

Conquêtes des Turcs ottomans et chute de l'empire byzantin.

Sur la fin du XII[e] siècle descendit des plateaux de la vieille Asie une émigration de populations qui vont jouer un grand rôle dans les fastes de l'Islam : c'est l'invasion des Tartares et des Mongols. L'histoire de ces peuples se perd dans la nuit des temps (1).

(1) C'est une pure légende qui fait descendre les Tartares et les Mongols de Turk, fils de Japhet. Les écrivains orientaux appellent

Témoudjin, le fils d'un chef de horde mongole, réussit, par son courage et son énergie, à soumettre plusieurs tribus et se fit reconnaître khan des Karakitay.

Après avoir marché de succès en succès pendant quelques années, il présida une assemblée des chefs mongols et prit le titre de guiguis-khan ou *chef des puissants*.

Caracorum devint sa capitale. Il y accueillit les hommes de toutes les religions, laissant chacun libre de pratiquer la sienne. Toutefois, le code des lois civiles et militaires qu'il publia ordonnait de croire qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, créateur et maître absolu de l'univers.

La vie de Témoudjin fut une suite continuelle de guerres, de victoires et de conquêtes. En 1209, il franchit la grande muraille chinoise, prit d'assaut la capitale, Khan-Balec, plus tard Pékin, et

Japhet Aboul-Turk, c'est-à-dire père de Turk, et nomment celui-ci Japhet-Oglou, fils de Japhet; ils donnent aux Tartares et aux Mongols le nom de Atrak, pluriel de Turk. Les rois sont des khans et le souverain grand-khan.

la détruisit. Il rendit la Corée tributaire. Puis, il marcha contre le sultan de Kharisme avec une armée de sept cent mille hommes. A la première rencontre, soixante mille kharismiens périrent. Samarcande, capitale de la grande Boukharie, fut enlevée et livrée aux flammes; ses habitants furent en partie massacrés et le reste conduit en captivité. Un grand nombre d'autres villes éprouvent le même sort.

C'est ainsi qu'en peu d'années il subjugua tous les royaumes depuis l'extrémité de la Chine et de la Corée jusqu'aux limites de l'Inde et jusqu'à Tauris, en Perse, et Kieff, en Russie.

Quoique sexagénaire, il songe à réduire la capitale et le royaume de Hia, au nord de la Chine. Le souverain de ce pays vint implorer la clémence du conquérant; mais Témoudjin le fit mettre à mort. La ville tomba en son pouvoir et devint le théâtre de cruautés inouïes : bientôt tout le pays fut couvert de cadavres et de ruines. Plus des neuf dixièmes de la population succomba.

Témoudjin mourut au milieu de ses victoires (1227) et remit le trône à son troisième fils.

Les Mongols étendirent leurs conquêtes jusqu'en Russie, en Pologne et en Hongrie.

Encore du vivant de Témoudjin, Soliman, chef d'une tribu turque, sortit du Khorassan avec cinquante mille hommes, fuyant devant les Mongols, et vint s'établir en Arménie. A la mort du conquérant, Soliman voulut retourner dans son pays, mais il mourut et sa tribu se dispersa.

Dundar et Erthoghroul obtinrent des terres du sultan d'Iconium pour quatre cents familles. Ils combattirent, dès lors, comme alliés du sultan contre les Mongols et les Grecs de Byzance. C'est dans ces guerres qu'Osman, fils d'Erthoghroul, mit sa valeur en relief. Il devint chef de sa tribu et, à la chute de l'empire seldjoucide, il resta indépendant, agrandit son territoire et jeta les fondements de l'empire ottoman.

Son fils et successeur Orkhan consolida la puissance des Osmanlis. Après s'être rendu maître de Brousse, en Bithynie, de Nicée et de Nico-

médie, il s'occupa de l'organisation de ses États. Brousse devint sa capitale et l'Asie-Mineure tout entière reconnut ses lois.

Orkhan créa le célèbre corps des janissaires (1). Il donna à la porte de son palais le nom de *Sublime-Porte,* qui désigne aujourd'hui le gouvernement.

Dans ses courses sur mer, il eut occasion de découvrir la faiblesse de l'empire de Byzance et comprit le parti qu'il pouvait tirer des déchirements des nations d'Occident. Dès lors, il conçut le dessein de porter les armes sur les terres d'Europe.

En 1338, son fils Suléiman passa le Bosphore et s'empara de Gallipoli, la clef de Constantinople.

En 1360, Mourad succéda à son père Orkhan. Il s'empara de la plupart des villes de Thrace ; il assiégea et prit Andrinople, où il transféra le siège de son empire. Il assujétit toute la Thessalie sous sa puissance, sauf Thessalonique.

(1) Esclaves chrétiens élevés dans les erreurs de l'islamisme et constitués en milice.

Cependant, les chrétiens d'Europe ont plus de facilité que jamais pour repousser les musulmans et conquérir l'Asie et même l'Afrique à la civilisation; le chemin de l'Asie est ouvert et assuré. L'Espagne va bientôt refouler et poursuivre les sarrasins jusqu'en Afrique; l'empereur de Chine, grand khan des Tartares, favorise la prédication de l'Évangile et entretient des relations d'amitié avec le chef de l'Église. Les Génois et les Vénitiens sont maîtres de la mer, la navigation s'est perfectionnée et les Turcs n'ont pas encore de marine. Nulle croisade n'a disposé de moyens si puissants.

Les peuples de l'Europe, héritiers dégénérés des Charlemagne, des Godefroid de Bouillon, des saint Louis, ensanglanteront la chrétienté au dedans, pendant que les infidèles l'attaqueront au dehors, et seule l'intervention des Papes, avec une poignée de croisés restés fidèles, empêchera à Belgrade et à Lépante que l'Occident ne devienne l'esclave des Ottomans.

Si, pourtant, dans la seconde moitié du

xive siècle, l'Occident est bien malade, par suite des divisions et des guerres de toute sorte, le malade n'est pas désespéré. Une source de guérison et de vie est cachée en lui, tandis que l'Orient est gangrené par le schisme et l'anarchie.

Ces sources de tous les maux apparaissent dans leur terre natale; la mort seule pourra les guérir.

*
* *

Sous Urbain V, Jean Paléologue, empereur de Constantinople, se rendit à Rome avec ses fils, Andronic et Manuël, et se réunit à l'Église romaine. En 1373, Andronic se rencontra avec Countouza, fils de Mourad : ensemble, ils conspirèrent contre les jours du sultan et de l'empereur. Le complot fut découvert; Mourad fit crever les yeux à son fils, Jean Paléologue fit aussi crever un œil à Andronic et le jeta en prison. Andronic, délivré par les Génois, emprisonna son père et son frère Manuël. Au bout de deux ans, l'empereur s'évada et se réfugia auprès du

sultan Bayazet, fils et successeur de Mourad. Andronic se retira à Sélivrée, où il finit ses jours. L'empereur mourut en 1391. A cette nouvelle, Manuël, otage à la cour de Bayazet, s'échappe furtivement et se rend à Constantinople.

Le sultan, irrité, envoie trois armées ravager la Thrace et bloquer Constantinople. Alors Manuël implore l'aide du Pape et des princes d'Occident.

De son côté, Sigismond, roi de Hongrie, sollicite aussi des secours contre les Turcs, ses terribles ennemis. Il demande un accommodement à Bayazet : celui-ci lui répond qu'il va porter la guerre au sein de ses États et le jeter dans les fers. Il le menace de passer ensuite en Italie et, traînant à sa suite l'empereur et les principaux seigneurs de sa cour comme de vils esclaves, d'aller à Rome déposer les couronnes des vaincus au Capitole et de donner l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre.

Le maréchal de Boucicaut avec le comte de Nevers et plusieurs chevaliers français accourent

au secours du roi de Hongrie; mais, à la bataille de Nicopolis (1396), ils succombent sous le nombre et Sigismond s'enfuit à Constantinople.

L'année suivante, Bayazet somme Manuël de lui livrer sa capitale ou d'associer Jean, fils d'Andronic, à l'empire. De Boucicaut revient pour secourir Constantinople. Mais, peu après, l'empereur part avec lui pour visiter les princes d'Occident.

Constantinople, cernée par les Ottomans, ravagée par la peste et la famine, va infailliblement tomber entre leurs mains, malgré le courage de ses défenseurs de France. Mais alors précisément Tamerlan (1), chef tartare, somme le sultan de se reconnaître son tributaire.

La réponse de Bayazet, qui a environ huit cent mille hommes sous ses ordres, est fière et hautaine. Tamerlan, le plus féroce des conquérants, marche contre le sultan.

(1) Timour-Lenk, descendant de Guiguis-Khan par les femmes (1380-1405).

Au mois de juin 1402, les deux armées sont aux prises pendant trois jours et deux nuits dans les plaines d'Ancyre, en Galatie; deux cent quarante mille hommes restent sur le terrain. Bayazet est fait prisonnier et enfermé dans une cage de fer (1). Cette victoire livre l'Asie tout entière à Tamerlan.

A Brousse, il s'empare des femmes et des trésors de Bayazet et rend la liberté aux Français pris à Nicopolis. Mécontent de l'empereur de Constantinople et des Génois établis à Péra (2), qui se sont engagés à empêcher les Turcs de passer d'Europe en Asie, il exige d'eux un tribut.

Durant un mois, il célèbre ses triomphes par des fêtes brillantes, tandis que ses troupes dévastent l'Anatolie jusqu'au Bosphore. Il assiège ensuite Smyrne. Cette place a résisté sept ans à Bayazet; après quinze jours, Tamerlan l'emporte d'assaut. La ville est pillée et entièrement rasée et ses habitants sont massacrés.

(1) Il mourut après un an de captivité.

(2) Quartier de Constantinople habité par les Européens.

Bayazet laissa quatre fils : Issa, Suleiman, Moussa et Mehmed, qui se disputèrent la succession de leur père avec acharnement. Mehmed vainquit ses frères et agrandit ses États. Il vécut en paix avec les chrétiens.

Son fils Mourad II, qui lui succéda (1421), assiégea Constantinople avec une armée de deux cent mille hommes, mais ne put l'enlever.

Jean Castriote, prince grec d'Albanie, était aussi soumis à la domination musulmane. Outre le tribut ordinaire, Mourad II exigea qu'il envoyât ses quatre fils en otage à la cour du sultan. Manquant à sa parole, il les fit circoncire et élever dans la religion mahométane. Trois d'entre eux restèrent confondus dans la foule des esclaves, mais Georges, le quatrième, avait plu au sultan et vivait à la cour.

A dix-huit ans, il reçoit le grade de Sandjak (1) avec le commandement de cinq mille chevaux. Il déploya sa valeur contre les ennemis de

(1) Gouverneur d'un district territorial.

Mourad aux sièges de Nicomédie, d'Otrée, etc. Bientôt on le surnomma Iskender (1) et le sultan lui donna le titre de bey : de là son nom de Scanderberg (2).

Jean Castriote mourut en 1432. Mourad se défit de ses trois fils par le poison et envoie un de ses meilleurs généraux s'emparer de Croïa, capitale de l'Épire, et confisquer sa principauté.

Indigné de la conduite de Mourad, Scanderberg prend la résolution de recouvrer son patrimoine. Dans l'entre-temps, il sait si bien dissimuler ses intentions que le sultan lui confie le commandement de l'armée destinée à envahir les domaines du prince de Serbie.

Le Pape Eugène IV, effrayé des progrès des Turcs, cherche à soulever les peuples contre eux; le 1er janvier 1442, il expose les périls imminents de la chrétienté. Les Turcs ont pris l'habitude d'asservir les enfants chrétiens et de les élever

(1) Alexandre.

(2) Scanderbeg, dont on a fait Scanderberg.

dans le mahométisme pour en faire des janissaires ou des eunuques pour le service abject de leurs troupeaux de femmes et des passions de leurs maîtres.

Sur ses instances, les Polonais et les Valaques envoient de nombreuses troupes de cavalerie et d'infanterie, qu'ils promettent d'entretenir pendant six mois. Des volontaires français et allemands se dirigent aussi vers la Hongrie, devenue comme le champ de bataille entre le mahométisme et la chrétienté.

Jean Hunyade (1), général des armées de Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, passa le Danube, surprit l'armée musulmane et s'empara de Sophia ; il tua un nombre prodigieux de Turcs, enleva neuf étendards et fit quatre mille prisonniers, parmi lesquels treize pachas. S'avançant jusqu'aux frontières de la Thrace et de la Macédoine, il défit, au pied du mont Hémus, une autre armée que le sultan Mourad avait avancée pour garder les avenues des montagnes.

(1) Surnommé le chevalier blanc de Valachie.

Les succès de Hunyade augmentèrent les espérances des chrétiens et du Pape. Eugène IV allia dans une même ligue tous les souverains, y compris Jean Paléologue, empereur de Constantinople.

Une circonstance imprévue seconda le projet de croisade.

Pour venger l'honneur de ses armes, Mourad confia le commandement d'une armée de quatre-vingt mille hommes à Scanderberg et au pacha de Roumélie ; ils vinrent camper sur la Morava, en face de l'armée chrétienne.

Scanderberg crut le moment favorable à l'exécution de son secret dessein. Il s'entendit avec Jean Hunyade : celui-ci passa la Morava, attaqua les Turcs à l'improviste et les mit en complète déroute.

Scanderberg força aussitôt le secrétaire du sultan à signer, au nom de son maître, un firman (1) qui le nomme gouverneur d'Albanie et

(1) Décret.

ordonne de lui remettre toutes les places fortes. Le poignard sur la gorge, l'officier signa au sceau du sultan. Alors Scanderberg le fit massacrer ainsi que sa suite et courut en toute hâte en Épire avec trois cents Albanais dévoués et sûrs.

Haute-Dibre, première ville des États de son père, lui ouvre ses portes; trois cents hommes viennent grossir sa petite troupe; il marche sur Croïa, et le gouverneur, par ordre signé du sultan, lui remet le pouvoir.

Scanderberg abjure publiquement la religion mahométane et livre ensuite la garnison turque à la vengeance des chrétiens.

A cette nouvelle, toutes les villes chassent les Turcs et jurent fidélité à Scanderberg : de tous côtés, on lui envoie des renforts et, au bout de trente jours, il est maître de toutes les forteresses.

Mourad conclut une trêve de dix ans avec les Hongrois et dirige une armée considérable contre Scanderberg; mais les Turcs sont défaits et perdent vingt-deux mille hommes.

Le vainqueur poussa une incursion en Macédoine, d'où il emporta un riche butin, et conclut ensuite alliance avec Ladislas et Hunyade.

Cependant, les forces des princes chrétiens sont combinées sur terre et sur mer, la trêve seule arrête leurs mouvements.

Le commandant de la flotte chrétienne de l'Hellespont attend le moment favorable pour attaquer les Turcs. Mourad ayant violé certaines clauses du traité, la paix est soudain rompue.

Le 10 novembre 1444, une grande bataille s'engagea entre les Hongrois et les Turcs. Scanderberg voulut prêter main-forte avec une armée de trente mille hommes, mais le prince de Serbie l'empêcha de traverser son territoire. Malgré l'absence de ce renfort, la bataille fut longue et sanglante et, bien que vingt mille chrétiens seulement combattassent contre soixante mille Turcs, le sultan aurait pris la fuite si deux janissaires n'avaient menacé de le tuer pour punir sa lâcheté.

Pendant l'acharnement de la bataille, Hunyade

met les pachas d'Europe et d'Asie en fuite, mais Mourad est inaccessible.

Ladislas se précipite sur les gardes du sultan pour atteindre leur maître, mais son cheval tombe et lui-même succombe.

Les musulmans recommencent la bataille avec une nouvelle fureur et ont l'avantage. Hunyade s'enfuit avec le reste de l'armée, mais un si grand nombre de Turcs restent sur le terrain que Mourad déclare ne plus vouloir vaincre à ce prix.

Le suffrage unanime élève Hunyade au rang de capitaine général et de gouverneur de la Hongrie.

Quatre ans après la défaite de Varna, il reparaît au cœur même de la Bulgarie et soutient pendant trois jours, dans les plaines de Kossova, tout l'effort de l'armée ottomane, quatre fois plus nombreuse que la sienne.

Malgré la défaite de Varna, Scanderberg rejette les propositions du sultan victorieux et, avec ses seules troupes, il bat l'armée que Mourad envoie contre lui.

Irrité de défaites qu'il attribue aux fautes de ses lieutenants, Mourad entre en personne en Albanie à la tête d'une puissante armée et met le siège devant Sfétigrade (1449). Scanderberg, avec une bande de voltigeurs d'élite, tient les Turcs dans des alarmes continuelles et s'empare de tous les convois. Déjà Mourad désespérait du succès, lorsque le pacha, auquel il a abandonné le siège, s'empare de la ville.

L'année suivante, Mourad cerne Croïa, place défendue par la nature et des travaux d'art et mise en état de soutenir un long siège. Avec dix mille hommes, Scanderberg tient en échec soixante mille cavaliers et quarante mille janissaires. Il laisse pénétrer les Turcs dans une espèce de bassin formé par un cercle de montagnes et des rocs escarpés, et aussitôt, avec son artillerie établie sur la côte, il foudroie les troupes qui passent à ses pieds. Le comte d'Uréma défend la ville avec une garnison de six mille hommes. Les pluies d'automne forcèrent Mourad à se retirer à Andrinople avec les débris de son armée. Il y

mourut le 9 février 1451 et son fils Mehmed II lui succéda.

Depuis cinq siècles, l'hérésie avait détaché l'église de Constantinople du siège de Saint-Pierre. Remontrances, supplications, traités, rien n'avait jamais pu opérer de rapprochement.

Dans le but de réunir les églises d'Orient et d'Occident, le Pape Eugène IV convoqua un concile, qui se tint à Florence (1439).

Jean Paléologue s'y rendit avec son frère Démétrius, le patriarche et un grand nombre de prélats et de seigneurs.

Toutes les difficultés furent aisément aplanies et le décret de réunion fut signé par tous les assistants et expédié à l'univers catholique.

Pendant le concile, Constantin Paléologue, second frère de l'empereur, s'empara des domaines de la couronne et s'adressa au sultan Mourad pour obtenir des troupes. Il assiégea Constantinople sans succès. Après avoir ravagé les alentours de la ville, il demanda la paix et alla

finir ses jours dans une principauté sur les bords du Pont-Euxin (1444)

Après la mort de Jean Paléologue (1448), le sultan Mehmed II reconnut d'abord son fils Constantin comme empereur de Constantinople, moyennant un tribut considérable, et il conclut avec la Hongrie une trêve de trois ans. Cependant, décidé à anéantir l'empire byzantin, Mehmed déclara la guerre à Constantin et parut bientôt devant Constantinople avec une armée de quatre cent mille hommes et une flotte de quatre cents navires.

La garnison de la place ne comptait que neuf mille soldats et deux mille auxiliaires génois.

L'empereur demanda du secours au Pape. Nicolas V lui reprocha par lettre de n'avoir pas accompli la réunion décidée à Florence et lui rappela l'histoire du figuier stérile que le maître ordonna de couper et de jeter au feu après quelque attente.

Mehmed poussa le siège avec vigueur et la

ville fut prise d'assaut le 29 mai 1453, après une défense de dix mois.

Le dernier des empereurs grecs périt en combattant sur les murs de sa capitale.

Devant le flot des vainqueurs, des milliers d'hommes et de femmes, de religieux et de religieuses se précipitèrent vers l'église Sainte-Sophie, où ils s'enfermèrent. Mais les Turcs forcèrent la porte et réduisirent cette multitude en esclavage. Le temple fut pillé et profané.

Mehmed II entra dans Constantinople avec ses vizirs et ses satrapes, au milieu d'une troupe de janissaires. Arrivé devant Sainte-Sophie, il descendit de cheval, pénétra dans le temple et ordonna à un prêtre de réciter les prières du Coran. Puis, montant à l'autel, il réclama les hommages impies rendus au prophète et renversa le trône de Jésus-Christ.

On apporta au sultan la tête de l'empereur : il la fit exposer sur le haut d'une colonne jusqu'au soir. Il commanda ensuite de l'écorcher avec art et envoya la peau remplie de paille aux

princes persan et d'Arabie comme trophée de sa victoire.

Mehmed II s'efforça d'embellir et de repeupler Constantinople. Bien plus : il pourvut à l'élection d'un nouveau patriarche et lui-même remit à l'élu le bâton pastoral. Ainsi, les pasteurs grecs qui avaient refusé de se soumettre à la houlette du vicaire de Jésus-Christ obéissent aux caprices des vicaires de Mahomet.

Et, après quatre siècles, les Grecs n'ont pas encore compris la terrible leçon que Dieu leur a infligée pour leur obstination dans le schisme. Après avoir salué le turban des sultans, ils courbent aujourd'hui la tête sous le knout des czars. Le royaume libre, que Dieu suscite parmi eux, s'aveugle dans son infidélité et reconnaît une constitution politique qui punit toute tentative pour ramener un sujet grec à la foi romaine.

CHAPITRE VII.

Luttes des Turcs en Occident.

Constantinople est devenue la capitale de l'empire ottoman et le centre de l'islamisme. Mehmed II ambitionne la gloire d'arborer le croissant à Vienne et à Rome. Les Français, les Anglais et les Allemands ne se lèveront pas pour arrêter les envahisseurs. Seuls, les Pontifes romains sauveront l'Europe et la chrétienté.

Déjà Mehmed s'est avancé dans la Hongrie avec

une armée de cent cinquante mille hommes. En juin 1456, il met le siège devant Belgrade et embarque des troupes aguerries sur des vaisseaux construits spécialement pour naviguer sur le Danube.

Hunyade masse ses troupes en hâte, se met à leur tête et, avec une flotte de navires légers, il attaque les infidèles sous les murs de Belgrade. Après quelques alternatives de revers et de succès, les chrétiens reculent ; alors Saint Jean de Capristan les ranime, la croix à la main : ils reviennent à la charge et précipitent les Turcs des remparts de la ville.

Sourdes aux promesses comme aux menaces, les troupes de Mehmed se débandent et lui-même, dangereusement blessé, est sur le point d'être fait prisonnier. Ce fut une journée mémorable : quarante drapeaux, seize pièces d'artillerie, toutes les munitions et les bagages de l'armée tombèrent entre les mains du vainqueur. Le bras de Hunyade avait sauvé l'Europe.

D'autre part, à la voix du Pape, Ouzoun

Hassan, roi de Perse et d'Arménie, attaque le sultan en Asie et remporte de brillants succès. Si les princes d'Occident avaient un instant oublié leurs haines, c'en était fait de l'islamisme. Mehmed eut le temps d'aller assiéger le dernier empereur de Trébizonde dans sa capitale et de réunir ses États à l'empire ottoman.

En 1460, le sultan leva une nouvelle armée de cinquante mille hommes pour assiéger Croïa, en Albanie. Son lieutenant n'essuya que des échecs. Chidna ne fut emportée que par surprise. Pendant ce temps, Scanderberg était en voyage à Rome. A son retour, il trouva sa capitale assiégée : il attaqua aussitôt les Turcs et les força d'abandonner le siège.

Mehmed, humilié, paya des sectaires pour faire périr le vaillant chef albanais, mais la perfidie fut dévoilée et les assassins exécutés.

Scanderberg mourut au milieu de ses victoires et l'Épire redevint une province turque (1467).

Le pape Sixte IV ne réussit pas non plus à coaliser l'Occident pour une croisade contre les

Turcs. Il lui fallut envoyer le cardinal Caraffa avec la flotte pontificale unie aux Vénitiens et aux Napolitains. Cette armée navale, de près de cent galères, effraya tellement les Turcs qu'ils n'osèrent s'aventurer en dehors du Bosphore. Le cardinal se rendit maître de la ville et du port d'Attalie et s'empara ensuite de Smyrne, tandis qu'Ouzoun Hassan attaquait les Turcs en Asie avec une armée de cent mille hommes.

Cependant, Mehmed parvint à repousser Ouzoun Hassan et à faire des conquêtes en Asie. Puis, il fit irruption en Hongrie, où il enleva quarante mille captifs, et alla s'emparer de Scutari d'Albanie, du promontoire de Ténare et de l'île de Lemnos. Peu après, il prit Ottrante d'assaut et y massacra des milliers de chrétiens.

Mehmed a juré d'anéantir la chrétienté : il rassemblait une armée de trois cent mille hommes quand Dieu l'arrêta : il succomba à une violente colique dans une bourgade de Bithynie comme le dernier des manants (3 mai 1481).

Son petit-fils Sélim Ier, qui succéda à Bayazet,

repoussa les Persans jusqu'au Tigris et leur enleva Tauris; il battit les Mamelouks et conquit successivement l'Égypte, la Syrie et la Palestine (1517). Il mourut pendant ses armements formidables contre l'Occident.

Alors s'ouvrit le long règne (1520-1566) de Soliman II, le plus grand des sultans de Constantinople, qui couronna de gloire les armes des Osmanlis.

Belgrade, le boulevard de la chrétienté, a tenu tête à quatre cent mille guerriers de Mehmed II; Soliman la fait assiéger par son grand vizir. Un mois après l'ouverture des opérations, le sultan lui-même arrive devant la place avec le reste de son armée. Belgrade ne compte plus guère que quatre cents hommes capables de porter les armes, et pourtant la ville n'est prise que par trahison. La capitulation s'accomplit le 29 août 1521.

Depuis longtemps, les Turcs convoitaient l'île de Rhodes.

A l'instigation d'un médecin juif, qui lui sert d'espion, Soliman conduit en face de l'île une

armée de deux cent mille hommes et une flotte de trois à quatre cents voiles.

Avec six cents chevaliers et quatre mille cinq cents soldats, Rhodes soutint un siège des plus mémorables. Dans toutes les attaques, les janissaires, qui se sont flattés de s'emparer sans peine des ouvrages extérieurs, sont repoussés avec des pertes considérables; un tel découragement les prit alors qu'ils finirent par refuser obéissance à leurs généraux. Soliman accourut étouffer la révolte : il ne pardonna qu'à la condition qu'ils effaceraient la honte de leurs premières défaites.

Cependant, les ressources des assiégés diminuent. Le canon a détruit toutes les fortifications, la majorité des défenseurs a péri sur la brèche, la poudre manque; il ne reste de vivres que pour quelques jours : mais nul ne crie merci et tous sont décidés à s'ensevelir sous les ruines.

De son côté, Soliman a déjà perdu plus de cent mille hommes. Il fait des propositions que le grand-maître de l'Ordre des Chevaliers consent à écouter. Un traité est signé, qui accorde douze

jours aux chevaliers et aux habitants pour sortir avec leurs biens, leurs armes, les reliques, les vases sacrés et les objets du culte. Mais les Turcs violent la foi du serment, et le cinquième jour, le matin de la fête de Noël, ils entrent dans la ville et se livrent à d'horribles excès.

*
* *

Tandis que tant de braves meurent pour conserver Belgrade et Rhodes, François I[er], roi de France, qui se prétend le type du chevalier chrétien, a une querelle romanesque avec Charles-Quint. Pour occuper son adversaire, le roi de France envoie des lettres à Soliman pour le supplier de porter ses armes en Hongrie : — c'est ainsi que le premier ambassadeur d'Europe parut à Constantinople avec mission de trahir la chrétienté (1).

Depuis la chute de Belgrade, la Hongrie et la Croatie restaient ouvertes aux incursions des Ottomans. Ils s'emparèrent de Scardonne et d'Os-

(1) J. DE HAMMER, t. III, p. 48 et suiv.

trowicz; mais, en 1524, l'évêque Paul Toromée défit une armée turque de quinze mille hommes. Il envoya la tête de leur général au roi Louis II, à Bude. Il battit aussi les trois pachas qui assiégeaient Jaïcsa; le camp des vaincus tomba entre ses mains avec soixante étendards.

Cependant, sur le désir du roi de France, Soliman marcha contre la Hongrie avec trois vizirs, chrétiens apostats, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes et de trois cents canons.

Le 30 juillet 1526, après un siège de douze jours et trois assauts terribles, les Turcs prirent Peterwardein, puis allèrent livrer une grande bataille aux Hongrois, commandés par le jeune roi Louis II, dans les plaines de Mohàcs. Le roi et vingt-quatre mille des siens restèrent sur le champ de bataille, et beaucoup périrent dans le Danube et dans les marais. Soliman fit planter deux mille têtes devant sa tente et livra Mohàcs aux flammes. Alors, il s'avança sur Bude en incendiant les villes et les villages. Il entra dans

la capitale le 10 septembre et la détruisit en grande partie. Le fer et le feu dévastèrent tout le pays entre le Danube et le lac Balaton jusque Raab. Moroth voulut résister; le canon en eut raison : la masse des fugitifs fut égorgée et vingt-cinq mille y trouvèrent une mort cruelle.

Cette guerre de pillages et de meurtres, demandée par François Ier, coûta la vie à deux cent mille hommes et divisa la Hongrie en deux camps : le parti de Jean Zapolski, créature de Soliman, et celui de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, beau-frère du roi Louis. Ferdinand reprit Bude et se fit couronner roi. Zapolski conclut avec le sultan une alliance offensive et défensive contre la chrétienté. Bientôt Soliman rentra en Hongrie, enleva Bude, dont il fit égorger la garnison, et assit Zapolski sur le trône.

Peu de temps après, Soliman campait sous les murs de Vienne avec une armée de deux cent cinquante mille hommes. En vingt jours, les Turcs livrèrent vingt assauts qui furent repoussés avec une indomptable valeur. Le sultan dirigea

lui-même un suprême assaut par une brèche large de quarante-trois toises (1) : il échoua encore et fut forcé de battre en retraite. Depuis cette fatale journée, l'étoile de Soliman pâlit. Il dissimula la honte de son échec et, pour apaiser les murmures des janissaires et des troupes asiatiques, il prodigua les largesses. A son retour à Constantinople, il donna de magnifiques fêtes et laissa entendre que son unique but avait été de rendre visite à Ferdinand.

Dans une cinquième expédition en Hongrie, Soliman ravagea plusieurs provinces et brûla quelques villes.

Enfin, par le traité de 1533, l'Autriche acheta la paix au prix de honteux sacrifices.

L'année suivante, Soliman entreprit une campagne contre les Persans, qu'il battit partout, et il conquit la Mésopotamie.

*
* *

Suivant le traité conclu avec le roi de France,

(1) Voir J. de Hammer, t. III, p. 62 et suiv.

le corsaire Barberousse doit transporter une puissante armée dans la Pouille et marcher sur Naples et sur Rome, pendant que François Ier entrera en Lombardie à la tête de cinquante mille Français Soliman, accouru de la péninsule illyrienne avec deux cent mille hommes, s'approche de l'Italie et paraît devant Castro, à huit milles d'Ottrante.

Se voyant trompé par les Français, il va attaquer Corfou, et, quand François Ier passe en Italie, le sultan en a déjà retiré toutes ses troupes.

Grâce à la médiation du Pape Paul III, une trêve de dix ans est signée entre Charles-Quint et François Ier (1538). Le roi de France n'en continue pas moins à conspirer avec Soliman et le corsaire Barberousse, roi d'Alger.

Avec cent douze galères et quarante navires de guerre, Barberousse dévasta les îles et les côtes de la Méditerranée et se montra à l'embouchure du Tibre.

Le plan de Soliman était de subjuguer tout l'Occident Malte fut attaquée en premier par une

flotte composée de cent soixante vaisseaux avec trente mille janissaires et d'un grand nombre de vaisseaux chargés de la grosse artillerie.

Jean Parisot de La Valette n'avait pour la défendre que sept cents chevaliers religieux de son Ordre et huit mille cinq cents soldats.

Nous n'avons pas à raconter l'héroïque défense, que Jean de La Valette prolongea depuis le 18 mai jusqu'en septembre 1565 : on en connaît les glorieuses péripéties. L'arrivée des secours espagnols délivra la place.

Soliman, furieux de son échec, prépara une nouvelle flotte pour recommencer le siège. Mais La Valette trouve le moyen d'incendier l'arsenal et les chantiers.

Soliman mourut en 1566, l'année même où Jean de La Valette posa la première pierre d'une ville nouvelle, Valetta, assise sur l'emplacement du fort Saint-Elme.

Pour achever l'œuvre de Mehmed II, Soliman publia un code de lois et d'ordonnances. Mais il ne sut pas fusionner les peuples vaincus dans un

même corps de nation et, comme l'avouent les écrivains musulmans, il jeta un germe de décadence dans le gouvernement de l'empire. Il relégua ses successeurs dans le sérail; au lieu de présider le *divan*, ou conseil des ministres, il se désintéressa peu à peu de la direction des affaires et se déchargea de ce soin sur un grand vizir. Ce fut lui qui attribua aux femmes du harem une influence funeste sur l'administration de l'empire; ce fut lui aussi qui inaugura le système de vénalité universelle, gangrène qui mine aujourd'hui les fondements de la puissance ottomane.

Sa loyauté a été trop vantée. Qu'on en juge par deux faits : Il avait juré à son favori et beau-frère Ibrahim de ne point le disgracier; il le fit étrangler pendant son sommeil et se justifia par le mot d'un légiste : « Homme qui dort vaut homme mort. » Il avait encore juré à son grand vizir Ahmed qu'il ne le déposerait jamais, et il ordonna de lui couper la tête.

Le lien secret de paternité entre l'islamisme et le luthéranisme établit des relations de bien-

veillance entre le sultan et l'hérésiarque allemand. Luther enseigna que combattre le croissant c'était combattre Dieu, et il engagea ses sectaires à ne contribuer ni de leur personne, ni de leur argent à la croisade contre les Turcs.

*
* *

A Soliman II succéda son fils, Sélim II, dont la vie et la mort justifient bien le surnom d'*ivrogne*. Avare et cruel, il monta sur un trône entouré des cadavres de ses frères.

L'armée le haïssait : il dut l'acheter au prix de sommes énormes. Son grand vizir, Mehmed Sokolli, gouverne et lutte à sa place. Les femmes de son harem sont des captives chrétiennes, et les adolescents qu'il fait servir à ses passions sont des esclaves chrétiens.

Le juif Nassy, fait chrétien en Portugal et redevenu juif à Constantinople en entrant dans la vile troupe des eunuques, avait déjà su s'insinuer dans les bonnes grâces de Sélim, alors que celui-ci n'était encore que prince héréditaire, et

cela surtout en lui fournissant des ducats de Venise et du vin de Chypre ; il représente au futur sultan que la conquête de Chypre lui fournirait le vin en abondance. Un jour, dans un moment d'ivresse, Sélim l'embrasse et lui dit : « Si mes vœux s'accomplissent, tu seras roi de Chypre. » Devenu sultan, Sélim le nomma duc de Naxos et des Cyclades.

Sélim venait de confirmer la paix conclue par son père avec les Vénitiens, qui possédaient l'île de Chypre depuis quatre-vingts ans ; Nassy, qui ne connaissait pas les scrupules, fit incendier, par ses émissaires, l'arsenal maritime de Venise et pressa son maître d'agir.

Sélim consulta le mufti (1) de Constantinóple, qui lui donna le *fetva* (2) de nature à tranquilliser sa conscience. En conséquence, le sultan notifia à la république de Venise que, si elle voulait la paix, elle avait à lui céder le royaume de Chypre,

(1) *Mufti*, mot turc qui signifie ministre de la loi.

(2) Décision religieuse ou juridique émanée du mufti.

jadis un fief de l'Égypte. Venise refusa et la conquête de Chypre fut résolue. Mehmed pacha, renégat de Bosnie, fut chargé de l'entreprise.

Les Vénitiens menacés supplièrent Pie V de venir à leur secours. Le Pape mit aussitôt sa flotte sous le commandement de Marc-Antoine Colonne et envoya des légats aux rois d'Espagne, de Portugal, de France et de Pologne, ainsi qu'aux princes d'Italie, à l'empereur d'Allemagne et au souverain de Moscou, leur proposer une sainte ligue contre les Turcs en vue de la défense commune de la chrétienté.

A l'exception du roi d'Espagne et des princes d'Italie, tous les souverains répondirent à cet appel et, pour éviter les différends, déclarèrent le Pape chef de la ligue. Don Juan d'Autriche, frère de Philippe II, roi d'Espagne, qui, en plusieurs occasions, a déployé de grands talents militaires, est nommé généralissime des troupes. Il reçoit à Naples l'étendard envoyé par le Saint-Père.

Pendant les négociations et les préparatifs, la ville de Nicosie fut prise d'assaut, après un siège

de sept semaines (1570). Le pacha offrit la vie sauve au commandant, à la garnison et aux magistrats retirés dans le palais. A peine ont-ils déposé les armes qu'il les fit hacher en morceaux : vingt mille victimes furent égorgées et deux mille esclaves des deux sexes réservés aux plaisirs des vainqueurs.

Mehmed avait chargé trois vaisseaux de butin et de mille femmes réduites en esclavage : une d'elles, pour venger sa patrie, mit le feu au magasin de poudre : le navire sauta et incendia les deux autres (1).

Mehmed montra la même perfidie et usa de la même cruauté à l'égard des défenseurs de Famagouste. D'autres îles subissent un sort semblable et furent complètement ravagées.

*
* *

A la nouvelle de ces scènes de meurtres et de pillages, le Pape presse l'expédition et fixe

(1) J. DE HAMMER, t. III, liv. XXXVI, p. 566. *Histoire des Ottomans*, en allemand.

Messine comme lieu de rendez-vous général. Il prédit la victoire au généralissime s'il se conduit en chrétien et s'il chasse de son armée tous les gens de mauvaise vie. Lui-même prescrit des prières publiques dans tout le monde catholique.

En septembre 1577, la flotte quitte le port de Messine et fait voile pour le golfe de Lépante, où elle arriva le 7 octobre.

Les Turcs sont prêts au combat : ils ont trois cents vaisseaux de guerre, et les chrétiens deux cent neuf. Don Juan occupe le centre ; Colonne, amiral du Pape, s'établit à sa droite et Sébastien Veniero, amiral de Venise, à sa gauche.

Le jour même, la bataille s'engagea sur toute la ligne. Outre l'infériorité du nombre, l'escadre chrétienne avait le désavantage de la position ; mais le vent changea et chassa la fumée de l'artillerie dans la direction des Turcs. Vers quatre heures, l'amiral turc s'élança entre le vaisseau de don Juan et celui de Colonne ; un autre pacha sépara de l'autre côté don Juan de

l'amiral Veniero. Pendant une heure entière, on se battit corps à corps. Enfin, un boulet blessa l'amiral turc. Un soldat espagnol monta à l'abordage, coupa la tête au chef et la planta au bout de sa lance. Ce fut le signal du désastre. Les Turcs perdirent trente mille hommes et deux cent vingt-quatre vaisseaux. Depuis lors, leur prestige sur mer fut ruiné pour l'avenir.

Les chrétiens victorieux firent quatre mille prisonniers et brisèrent les chaînes de quinze mille chrétiens ; mais ils perdirent quinze galères et huit mille braves, parmi lesquels l'amiral vénitien Barbarigo.

Dans leur riche butin, il se trouva cent dix-sept gros canons et deux cent cinquante-six plus petits, les étendards des pachas, les fanaux d'or et les pavillons de pourpre, des croissants et des étoiles de grand prix.

Cette victoire porta le coup de grâce à la puissance du croissant : il ne se releva plus, et les chrétiens d'Occident vécurent en paix.

Sélim II, énervé par ses excès, mourut en 1574 d'une chute qu'il fit en état d'ivresse. Ses successeurs dégénérèrent de plus en plus et ne se montrèrent plus à la tête des armées.

Mourad III, son fils, commença son règne par faire égorger ses cinq frères : c'était l'usage de tous les sultans. Il s'abandonna ensuite à la volupté et laissa ses vizirs gouverner en son nom et diriger les guerres en Perse, en Géorgie et sur le Danube.

Son fils et héritier, Mehmed III, fit aussitôt étrangler dix-neuf princes et noyer leurs femmes. Sophie Baffo, la sultane favorite, gouverna, trafiquant des honneurs et des emplois.

Dès son avènement au trône, les Autrichiens rouvrirent les hostilités sur les bords du Danube et expulsèrent les Turcs de toutes les places fortes. Les janissaires forcèrent le lâche sultan à envahir en personne la Hongrie à la tête d'une armée formidable. Il obéit, prit Erlau d'assaut et battit les troupes de l'empereur Rodolphe II à Kéresztas (1596).

Mais la période des conquêtes est passée pour les Osmanlis. En 1603, les Persans s'emparèrent de Tauris et de Bagdad et exterminèrent l'armée du sultan.

Mehmed III laissa un empire délabré à son fils Ahmed Ier, enfant de quatorze ans, qui régna sans gloire et mourut sans honneur au milieu des femmes du harem (1617).

Ahmed laissait sept fils en bas âge, de sorte que son frère cadet Moustapha hérita du trône. Mais la vie du sérail en avait fait un tel idiot qu'on se vit obligé de le remettre en cage (1) et de placer sur le trône Othman II, fils aîné d'Ahmed, âgé seulement de treize ans (1618).

Travaillé de l'esprit de guerre, Othman commença contre la Pologne une guerre malheureuse, dont les désastres provoquèrent une révolte des janissaires. Cette redoutable milice égorgea le sultan, rappela Moustapha et commit toutes sortes d'atrocités.

(1) *Cage* est le nom donné à l'appartement des fils et des frères du sultan au sérail.

Mourad IV, fils d'Othman, prit les rênes de l'État à quinze ans, après que Moustapha eut été de nouveau renfermé dans le sérail; bientôt il s'affranchit de la dépendance de sa mère et des vizirs, se débarrassa des turbulents et domina par la cruauté et la terreur. En 1635, il porta la guerre en Perse, enleva Erivan et reprit Bagdad.

Ce prince belliqueux succomba à ses dérèglements (1640), avec le triste renom d'avoir fait périr cent mille victimes.

Après le règne insignifiant d'Ibrahim, Mehmed IV monta sur le trône et laissa à son grand vizir Kiuperli le soin de gouverner.

Celui-ci, sans reculer pour quelques échecs en Occident, envahit la Pologne et alla se mesurer avec le célèbre Sobieski (1). Après lui, son neveu, Kara Moustapha, continua sa politique : il franchit le Danube avec le dessein de pénétrer au cœur de l'Allemagne et de fonder un nouvel empire musulman dont il serait le sultan.

(1) Voir : *Vie de Jean Sobieski.*

En 1683, il assiégea Vienne; mais son impéritie permit à Jean Sobieski de lui infliger une défaite, qui sauva l'Allemagne de l'invasion. Mehmed IV, mécontent de son grand vizir, envoya à Belgrade l'ordre de décapiter Kara Moustapha.

Après cette désastreuse campagne, l'empire turc fut amoindri de tous les côtés : il perdit une à une toutes les places de Hongrie et même la forteresse d'Ofen, son plus puissant boulevard (1687), puis la Morée et les îles Ioniennes.

Au moment où les Autrichiens s'avançaient sur le Danube et s'emparaient de Belgrade, Mehmed IV fut déposé et Soliman III proclamé sultan. Soliman et son successeur (1691), Ahmed II, régnèrent sans gloire et sans vertu.

Moustapha II, moins indolent, recommença la lutte contre les princes d'Occident. Ses armées battirent les Vénitiens, chassèrent le czar Pierre Ier de la Crimée (1695) et envahirent la Hongrie. Mais le célèbre prince Eugène leur fit essuyer, dans les plaines de Zeutha, une déroute si complète que le sultan même faillit y laisser la vie.

Cette victoire amena la conclusion de la paix de Carlowicz (1699), qui impliquait en quelque sorte le partage de la Turquie. La Russie récupéra le territoire d'Azoff, la Pologne, l'Ukraine et la Podolie, et l'Autriche la Transylvanie et la Hongrie.

L'heure de la décadence approche.

CHAPITRE VIII.

Décadence de l'islamisme.

Infidèles au traité de Carlowicz, les Turcs attaquèrent la Morée en 1715 et l'enlevèrent aux Vénitiens. Ce triomphe provoqua l'intervention des Autrichiens et porta malheur à la Turquie.

Le prince Eugène, commandant des armées de l'empereur Charles VI, marcha contre les cohortes ottomanes, les rencontra à Peterwardein et les défit complètement : l'*agha* ou chef des

janissaires resta sur le terrain avec trente mille hommes. Le prince Eugène emporta ensuite Temesvar, où il reprit douze cents canons autrichiens, puis alla assiéger Belgrade. Plusieurs princes français et allemands étaient accourus pour aider à la guerre sainte.

Dans une bataille mémorable (16 août 1717), les chrétiens écrasèrent les forces du grand vizir Astchi Ali. C'en était fait enfin de la domination étrangère sur les pays danubiens.

Le sultan et Charles VI résolurent la paix et, avec la médiation de la Hollande et de l'Angleterre, ouvrirent un congrès à Passarowicz (1718). La base du traité fut l'*uti possidetis* : il assurait à l'empereur la possession de Belgrade et une partie de la Servie et de la Valachie; il enlevait la Morée aux Vénitiens, mais leur donnait en échange l'île de Cérigo et d'importantes forteresses en Albanie, en Herzégovine et en Dalmatie. Les armes d'Ahmed III furent non moins malheureuses contre la Perse.

Le mécontentement éclata, la multitude s'in-

surgea, le sultan fut déposé et jeté dans les fers (1730). Outre le trésor, on trouva dans le palais du grand vizir Ibrahim une somme de trente-deux millions et un coffret renfermant des pierreries pour une valeur de quarante-cinq millions.

Le règne de Mahmoud Ier commença au milieu de la tourmente; mais, grâce à sa perfidie ou à sa prudence, il sut rétablir le calme. Il envoya six mille révoltés au supplice et mille aux galères.

Il songea alors à venger sur les Perses la défaite de son prédécesseur. Les Turcs reprirent Tauris et Hamadan et se firent céder l'Arménie et la Géorgie. Le fleuve Aras devint la limite des empires persan et turc.

Le grand vizir, Osman Topal, c'est-à-dire le boiteux, alla secourir Bagdad que l'ennemi assiégeait. Il vainquit et, pour célébrer la victoire ottomane, il éleva une pyramide avec trente-cinq mille têtes!

Mais la Porte, menacée d'une guerre avec la

Russie, se vit contrainte de faire la paix et de rendre l'Arménie et la Géorgie à la Perse.

Constantinople reste toujours le théâtre des émeutes et des soulèvements : des milliers de maisons sont incendiées. Mahmoud doit changer sans cesse ses ministres ; il a toujours des révoltes à réprimer et ne préserve sa vie qu'en semant la mort autour de lui.

Son frère, Othman III, lui succède (1754) : jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, il est resté enfermé dans le sérail. Pour la première fois, il peut voir les rues de la ville et d'autres figures que celles des odalisques et des eunuques. Il s'amuse à tout examiner comme un enfant. Sur le trône, il se livra à des légèretés et à des caprices absurdes et recourut à la cruauté pour conserver le pouvoir. Le peuple se vengea par des incendies, dont un détruisit les deux tiers de la ville. Sur le point de mourir, il se fit porter dans le kiosque de la pointe du sérail pour recevoir le dernier salut de la flotte (1757).

Moustapha III hérita de la couronne. Les mal-

heurs de son père, Ahmed III, l'ont instruit; son esprit a mûri dans l'étude et la réflexion. Laborieux et ami de la justice, il travaille aussitôt à rétablir les finances et entreprit des réformes opportunes.

En enlevant au *kislar aghassi* (1) l'administration des fonds destinés à l'entretien du harem, il affranchit les vizirs de bien des cabales et accrut considérablement leur influence. Il veilla aussi à l'exécution des lois somptueuses avec une sévérité inexorable et alla jusqu'à parcourir lui-même les rues accompagné du bourreau pour châtier ceux qui portaient des habits luxueux.

Inquiet des développements que prenait la Russie, il somma Catherine II d'évacuer la Pologne. Mais ses échecs dans la campagne de 1768-1774 donnent aux Russes la prépondérance politique sur la puissance ottomane.

Catherine II nourrissait le dessein de chasser les Turcs d'Europe et d'affranchir la Grèce

(1) Chef des eunuques en charge du sérail.

pour s'attirer les louanges des philosophes du XVIIIe siècle. Le fils puîné du grand-duc Paul fut baptisé sous le nom de Constantin et confié à une nourrice grecque. Le même sentiment qui avait placé Poniatowsky sur le trône de Pologne donna à Grégoire Orloff le gouvernement de la Grèce.

Les ambassadeurs russes répandaient les idées de révolte et assuraient la protection de la czarine à tous les rebelles. Bien plus : Catherine occupa la Crimée et déclara dans une note aux puissances « qu'elle avait ainsi agi par amour pour le bon ordre et pour le bonheur de ce pays ».

Le nouveau sultan, Abd ul-Hamid Ier, se sentant impuissant à résister à la Russie et à l'Autriche, se résigna pour l'heure à sa perte ; cependant, pour échapper à une ruine complète, il commença des préparatifs de guerre et demanda à la France des ingénieurs et des artilleurs.

La Porte déploya alors une énergie inattendue : elle exigea l'éloignement du consul russe en Moldavie, le retrait des troupes de la Géorgie et la visite régulière des vaisseaux qui traverseraient

le détroit. Puis, cédant aux sollicitations de la Prusse et de l'Angleterre et aux intrigues du grand vizir Hodja Youssouf pacha, elle déclara la guerre. Le ministre russe fut relégué aux Sept-Tours et un nouveau khan fut donné aux Tartares.

Dès 1770, Catherine II avait proposé à Joseph II le partage de la Turquie. Mais l'Europe gêna la solution de cette fameuse *question d'Orient :* la question de décider à quelle puissance doit échoir Constantinople.

La mort d'Abd ul-Hamid et de Joseph II, ainsi que les graves événements de France, compliquèrent l'état des affaires. En fin de compte, la paix de Jassy, signée par Sélim III, affaiblit encore l'empire ottoman au profit de la Russie (1792).

A l'exemple des innovations de l'époque, Sélim III essaya des réformes : il brisa le pouvoir des vizirs et donna au *divan* la forme d'un conseil d'État européen ; il tenta de régénérer le caractère national et de réprimer la licence des janis-

saires. Depuis que les sultans avaient cessé d'être guerriers pour se faire dévots, les ulémas prévalaient et les innombrables mosquées de Constantinople entretenaient une foule de ministres opiniâtrement attachés aux vieux usages. De concert avec les janissaires, ils préparaient toutes les émeutes. Les janissaires n'étaient plus alors recrutés parmi les jeunes chrétiens capturés à la guerre, mais parmi les enfants des soldats de cette milice. Ce corps redoutable disposait du trône au gré de ses caprices et avait déjà fait périr cinq sultans. Sélim III ne se fiait point à eux : ils le savaient.

Irrités de ce que le sultan poussait les Turcs dans la voie de la civilisation, les ulémas et les janissaires soulevèrent Constantinople et y répandirent le carnage et l'incendie.

Sélim envoya contre eux les troupes réunies de quarante pachas, mais les rebelles l'emportèrent. Se précipitant aussitôt vers le palais, ils massacrèrent les favoris de la cour et détrônèrent le souverain.

Moustapha Baïradkar, pacha de Roustchouk, accourut pour étouffer la révolte. C'était trop tard : Sélim III avait péri sous le poignard des assassins. Mahmoud est tiré du harem et proclamé sultan (1807).

De son côté, le parti des ulémas acclama Moustapha IV, mais Baïradkar fit étrangler l'intrus et, peu après, il s'ensevelit avec les chefs de la révolte sous les ruines d'un magasin à poudre, auquel lui-même mit le feu.

Au début, la fortune sourit à Mahmoud II. Il conclut la paix avec l'Angleterre et fit un traité avec la Russie. Le peuple le prit en affection. Dernier rejeton de la race d'Osman et dernier gardien du khalifat, il resta inviolable au milieu des haines des janissaires et des ulémas.

Après la courte occupation de l'Égypte par Napoléon Ier, la Porte rentra en possession de ce grand fief et les Mamelouks reprirent leur tyrannie féodale. Leur destruction fut résolue.

L'amiral invita les Mamelouks à un banquet et les accueillit à coups de fusil, mais les deux

principaux chefs échappèrent au guet-apens. Kosrew, le nouveau pacha envoyé au Caire, leur fit une guerre d'extermination. Mehmed Ali, ancien marchand de tabac de la Macédoine, se rendit en Égypte, en qualité de chef des Arnaoutes (1), et excita les beys à prendre le dessus. Kosrew fut défait. Soldats et ulémas acclamèrent Mehmed gouverneur de l'Égypte, et la Porte se résigna à le reconnaître.

Dans l'entre-temps, les Wahabites (2) tentèrent de rappeler l'islamisme à la rigoureuse observance des temps primitifs et prêchèrent dans les villes. Suleiman, pacha de Bagdad, reçut l'ordre de les exterminer, mais il ne réussit point (1810).

Mehmed Ali résolut de les dompter; mais il anéantit auparavant la race des Mamelouks, en les faisant massacrer dans une cérémonie.

(1) Milice de Skipetars ou montagnards de la Roumélie.

(2) Secte d'Arabes mahométans fondée par Abd el-Wahab au milieu du XVIII[e] siècle, qui réduit le mahométisme à un pur déisme. L'autorité politique et religieuse de la secte est concentrée dans la famille de Saoud, gendre de Wahab.

En 1812, une expédition de trois mille hommes, commandés par son fils Touzou, échoua; alors les Mamelouks relevèrent la tête; six ans plus tard, son fils Ibrahim les extermina complètement.

Pendant ce temps, des soulèvements se reproduisent en Turquie; de fréquents incendies révèlent le mécontentement et la Porte accorde à la rébellion triomphante ce qu'elle a refusé à la fidélité suppliante.

Depuis la conquête, les Turcs ignorants se servent des Grecs pour l'administration de l'empire. Quelques familles fanariotes (1) privilégiées dirigent la diplomatie et les finances; elles pourraient trahir les secrets de l'État et aider leurs frères à secouer le joug, mais elles préfèrent combattre les catholiques.

C'est ainsi qu'ils obtiennent de Mahmoud le Hatti Chérif (2), qui enjoint aux catholiques

(1) De Phanar, quartier de Constantinople, dans la Corne d'or, habité par les Grecs.

(2) Édit impérial.

d'Alep de se rendre à l'église schismatique. Il en résulte un tumulte qui coûte la vie à plusieurs personnes et la liberté à beaucoup d'autres.

Mahmoud était complètement ignorant de la politique extérieure. Cette ignorance lui fit accepter la paix humiliante de Bucharest, alors que la situation déplorable de la Russie eût pu lui garantir de meilleures conditions (1812).

En 1815, l'empereur Alexandre Ier de Russie ouvrit l'Orient à l'activité des esprits. Il montra aux Grecs le labarum déchiré par les guerriers de Mahomet, leur parla du cimeterre musulman toujours suspendu sur leurs têtes et de la fraternité des Slaves et des Grecs.

Les Grecs, dès lors, se bercent de nouvelles espérances et croient leur affranchissement proche. D'abord, la Porte n'est pas mise au courant; ensuite, elle exagère et jure de les exterminer comme si elle pouvait exister sans eux.

Comprenant que, si elle laisse s'évanouir son prestige, c'en est fait de sa puissance, elle tente un dernier effort et cherche sa force dans le

fanatisme : elle proclame la *guerre sainte*, jusqu'à l'extrémité de l'empire des Tartares. Dans les mosquées, les imams enflamment la multitude contre les ghiaours (1); les étudiants des médressés (2) prêchent la ruine des chrétiens, et une lutte cruelle commence. Les janissaires de Constantinople réclament aussi leur part de sang et de butin et le sultan est impuissant à réprimer leur rébellion et leurs violences.

Pour frapper la religion dans son chef, Mahmoud fait pendre le patriarche grec en habits pontificaux, le jour de Pâques, au milieu des applaudissements frénétiques d'une horde sauvage et impie. Les membres du synode sont livrés à des tourments raffinés, puis jetés à la mer.

La Russie demande satisfaction pour l'assassinat du patriarche. La Porte répond avec hauteur qu'elle a le droit de punir les rebelles à sa guise. Bien plus : elle demande de livrer les coupables

(1) Infidèles. Proprement « chiens des chrétiens ».
(2) Collèges, écoles.

réfugiés sur les territoires russe et autrichien, se réservant d'exécuter alors les traités.

La barbarie de la Turquie, comme la violence inconsciente d'un ivrogne, lui a toujours servi d'excuse.

Alexandre a trouvé un motif de guerre et songe à attaquer l'empire ottoman. Mais la chute prochaine du colosse au pied d'argile fait concevoir des craintes aux puissances européennes; malgré les promesses de partage, elles s'engagent à le conserver : d'un côté, elles empêchent la rupture avec la Russie et, de l'autre, cherchent à réconcilier la Turquie avec les Grecs.

Enorgueillie de la faveur des puissances, la Turquie relève le front et le différend se complique. Alexandre exige que ses alliés rappellent leurs ambassadeurs de Constantinople : tous s'y refusent pour divers motifs.

Cependant, les Grecs se révoltent; le sang coule partout. Et, pendant que l'Europe applaudit à leurs héroïques efforts pour reconquérir leur autonomie, les croiseurs anglais et autres inter-

ceptent l'argent, les munitions et les secours de leurs amis : c'est de Corfou et non de Stamboul (1) que sortent leurs ennemis les plus nuisibles.

Mahmoud, voyant son empire prêt à s'écrouler, se résout à adopter la civilisation européenne. Il oublie qu'en Turquie les réformes peuvent être administratives, mais jamais morales. Ses premières réformes regardent l'armée. Comme Sélim, il veut tirer cinquante hommes de chacune des cinquante et une compagnies de janissaires pour en former des régiments à l'européenne. Après avoir entendu la déclaration du mufti, les officiers jurent de se soumettre; ils reçoivent des uniformes et des fusils à baïonnette. Mais bientôt ils mettent Constantinople à feu et à sang.

Mahmoud, irrité, rassemble des troupes et de l'artillerie de tous côtés et déploie la robe du prophète. Il bénit la foule, pressée autour de la

(1) Constantinople proprement dit.

grande relique, puis l'envoie assaillir les janissaires dans l'hippodrome. En une seule nuit, quatre mille furent tués et jetés dans le Bosphore (15 juin 1826). Les jours suivants, vingt-cinq mille ont le même sort. Leurs femmes, leurs enfants furent égorgés et noyés ; leur nom même fut anéanti et il ne resta que le souvenir de ceux qui avaient été si longtemps les défenseurs et l'effroi de l'empire.

L'Ottoman, croyant se faire Européen, ne réussit qu'à enlever au peuple sa confiance fataliste et à l'armée son énergie farouche. Mahmoud fait consister l'abolition des anciens usages à remplir le sérail de femmes grecques et à s'enivrer tous les jours. Malgré la fermeté de sa volonté, son esprit borné l'égare : il sape l'ancien édifice sans en élever un nouveau.

Cependant, la hiérarchie scientifique des ulémas reste cramponnée au passé. Habitués dès l'enfance à apprendre de mémoire des sentences qu'ils ne comprennent pas, les musulmans ont l'intelligence enchaînée au moment où elle com-

mence à se développer. La réforme de Mahmoud n'a donc d'autre résultat que de détruire le vrai caractère du musulman : elle ne l'améliore point. C'est ainsi qu'elle proclame l'émancipation des femmes, mais les harems ne s'ouvrent pas ou bien elles n'obtiennent que la liberté nécessaire pour amener le scandale et augmenter la corruption.

Sur la fin de sa vie, Mahmoud affiche de la tolérance envers les chrétiens et les catholiques.

En 1839, il envoya Hafiz pacha en Syrie pour ramener au devoir le pacha Ibrahim et les troupes égyptiennes. Il fut mis lui-même en complète déroute : il perdit quatre mille hommes et laissa à l'ennemi neuf mille prisonniers, cent quatre pièces d'artillerie et vingt mille fusils.

Mahmoud n'eut pas la douleur d'apprendre ce désastre : il avait cessé de vivre quand la nouvelle arriva à Constantinople.

Son fils, Abd ul-Medjid, à peine âgé de seize ans, lui succéda.

Des dangers extérieurs environnent la Turquie ; pour comble de malheur, en juillet même, le capitan pacha (1) fit sortir la flotte turque des Dardanelles et alla la livrer à Mehmed Ali dans le port d'Alexandrie.

Assis sur un trône chancelant, le jeune souverain, sans flotte ni armée, incapable de se faire obéir, est perdu sans l'intervention des puissances européennes.

L'action de l'Europe mécontente la Russie, qui regrette de voir un empire vigoureux remplacer la Turquie mourante.

Sur l'initiative du grand vizir Réchid pacha, Abd ul-Medjid tente des réformes administratives. Il débute par son *Hatti Chérif de Gulhané*, publié le 3 novembre 1839, qui contient en germe le tanzimat (2) plein de promesses. Puis il prend des mesures pour garantir la vie, les biens et l'honneur de ses sujets et assurer la

(1) Ministre de la marine.

(2) Législation.

perception régulière des impôts et la levée des milices. Il ordonne la publicité des jugements rendus d'après une sentence régulière et défend de faire mourir personne en secret. Il veut que les biens soient possédés sans trouble et transmis aux héritiers et restitue les biens confisqués des condamnés à leurs enfants. Ces dispositions regardent tous les sujets de l'empire, sans distinction de religion. Enfin, il promet des codes et des lois sur chaque matière.

Avouer ainsi les graves désordres de l'empire sans avoir en mains les remèdes fut considéré comme imprudent. L'autorité des magistrats diminua sans accroître la sécurité des sujets : ce système enleva aux Turcs les privilèges de la conquête, sans se réconcilier les *rayas* (1).

En 1841, la *Convention des Détroits* déclara la vice-royauté héréditaire d'Égypte.

Cependant, la révolution seconda d'abord les vues de la Russie. Le czar, fidèle à sa politique,

(1) Sujets de l'empire ottoman soumis à la capitation.

agit très librement en Asie et se rapprocha de Constantinople.

Le protectorat religieux des Grecs schismatiques, obéissant à la Russie, menace particulièrement la Turquie, car l'idée du panslavisme cherche à rallier toutes les populations slaves. L'ambition de la Russie s'est fortifiée à la suite des traités de Bucharest, d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi; la *Convention des Détroits* n'est qu'un échec transitoire.

Pendant que Napoléon III s'efforce d'affermir son trône, le czar Nicolas croit l'heure venue de résoudre la question d'Orient selon ses vues. Un prétexte est facilement trouvé.

La France est la protectrice officielle des religieux latins de Jérusalem et des catholiques de l'empire ottoman.

A Jérusalem, Grecs et Latins sont en lutte. Les Grecs, soutenus par l'argent et la diplomatie russe, servent l'influence du czar.

En 1851, ils enlèvent violemment neuf sanc-

tuaires aux Latins, qui invoquent l'appui de la France. Celle-ci réclame auprès d'Abd ul-Medjid; le sultan veut faire justice, mais la Russie l'en empêche habilement.

Après une année de négociations, le czar brusque les événements. Le 5 mai 1853, il envoie le prince Menchikoff à Constantinople, avec mission de remettre au sultan une note qui lui demande l'engagement de maintenir les immunités de la religion orthodoxe; en d'autres termes, le czar veut étendre son protectorat sur onze millions de sujets ottomans. En même temps, la Russie masse des troupes sur les frontières turques et rassemble une nombreuse flotte à Sébastopol. L'insolence de Menchikoff ne laisse aucun doute sur les intentions de son maître. Lorsque Abd ul-Medjid est sur le point de céder, l'ambassadeur quitte brusquement et rompt toutes les relations officielles avec la Porte.

Le czar veut connaître les dispositions de l'Angleterre : il sonde l'ambassadeur Hamilton Seymour. Il lui représente la Turquie comme

un *homme malade,* qui peut mourir d'un jour à l'autre, et insiste sur la nécessité de faire des arrangements préalables, et, pour la possession paisible de Constantinople, il lui offre Candie et l'Égypte.

Au mois de juillet, Nicolas fait passer le Pruth à ses troupes et occupe les principautés danubiennes.

Fatiguée des exigences de la Russie, la Porte lui signifie que, si le 23 octobre les principautés ne sont pas évacuées, la guerre sera déclarée. Cette fermeté laisse pressentir que la Turquie a un appui, mais le czar s'est trop avancé pour reculer.

A la nouvelle de l'invasion russe, les flottes française et anglaise se rapprochent des Dardanelles et franchissent bientôt le détroit. Une inique agression de la Russie et les massacres de Sinope les déterminent à entrer dans la mer Noire.

Dès que l'ambition de la Russie est démasquée, l'Angleterre l'abandonne. Le czar se tourne

vers la France; sa hauteur dans le ton hautain de sa lettre (29 janvier 1854) à Napoléon III provoque la guerre.

Dès l'abord, la Russie fut attaquée sur ses deux points vulnérables : à Cronstadt, dans la Baltique, et à Odessa, dans la mer Noire. Les Turcs contiennent les Russes, qui s'acharnent au siège de Silistrie; les Russes sont obligés de se retirer et Omer pacha les rejette au delà du Pruth.

On attaque alors les Russes chez eux. Les alliés prennent la résolution de s'emparer de Sébastopol, siège de la puissance moscovite dans la presqu'île de Crimée. Dans les premiers jours d'octobre, ils arrivent devant Sébastopol et ouvrent le siège, qui sera un des plus mémorables de l'histoire. Les événements de la guerre se précipitèrent. Le czar Nicolas, humilié de voir s'écrouler l'édifice construit avec tant de peine, s'empoisonna (1855). Son fils, Alexandre II, monta sur le trône.

Après une série de combats acharnés et un

terrible bombardement, la tour de Malakoff fut enlevée par les Français.

Le 25 février 1856 commencèrent les séances d'un congrès.

La paix signée le 30 mars enleva à la Russie tous les avantages obtenus depuis un demi-siècle et anéantit ses plus puissants moyens d'action sur la Turquie : un article confirma le Hatti Chérif et garantit l'intégrité de l'empire ottoman.

Quelques jours auparavant, le *Hatti Houmayoun* (1) avait ratifié le Hatti Chérif de Gulhané, en vue d'effacer toute distinction entre chrétiens et musulmans.

La guerre de Crimée amena des événements déplorables en Syrie. Replacée sous la domination turque depuis 1840, la Syrie, voyant sans cesse grandir l'antagonisme entre Druzes et Maronites, les incursions et les pillages des Druzes, soutenus par les Turcs, obligèrent les Maronites à prendre les armes. Le commandant

(1) Autographe du sultan.

Osman bey offrit aux chrétiens de Hasbeya et de Rascheya de les protéger s'ils livraient leurs armes. Trompés par ce perfide, les chrétiens furent abandonnés à la fureur des Druzes, qui les massacrèrent (1860). Zahlé et Déir el-Kamar, deux villes du Liban maronite, subirent le même sort. Kourchid pacha, gouverneur de Beyrouth, non seulement ne fit rien pour les sauver, mais il empêcha encore *Joseph Karam*, jeune chef maronite, de défendre Zahlé, et lui-même assista à la ruine de Déir el-Kamar. Près de quatre-vingts villages furent détruits, quatre mille chrétiens périrent et vingt mille prirent la fuite.

La populace de Damas se jeta à son tour sur les chrétiens et en tua pendant six jours, sous les yeux d'Ahmed pacha. Sans l'intervention d'Abd el-Kader avec les Algériens de sa garde, pas un seul chrétien n'aurait échappé.

La Porte croit qu'il suffit, pour calmer l'indignation universelle, de destituer Kourchid et Ahmed et d'envoyer un pacha pour rétablir l'ordre; mais l'opinion publique exigeait

davantage. Les Français allèrent occuper la Syrie.

Mais l'Angleterre n'eut pas honte de soutenir la Porte en empêchant l'exécution des coupables et en faisant réduire de moitié les trente millions d'indemnité alloués aux Maronites. Elle réussit à faire nommer au poste de gouverneur Daoud pacha, Arménien à sa dévotion.

Abd ul-Medjid mourut le 25 juin 1861 et son frère, Abd ul-Aziz, lui succède aux acclamations du peuple.

Jusqu'à ce moment, Abd ul-Aziz avait mené une existence paisible en compagnie d'une seule épouse circassienne. Il ne s'est occupé des affaires du pays que pour en déplorer le triste état.

Voyant l'agriculture négligée, malgré la fertilité du sol et la clémence du climat, et calculant les immenses richesses dont elle pourrait être la source, il établit une métairie dans les environs de Béïcos (1) et fit venir un fermier suisse pour

(1) Village sur la côte asiatique du Bosphore.

lui enseigner l'art de la culture. Il s'efforça aussi d'améliorer la race bovine avec les meilleurs étalons d'Europe.

Bientôt sa métairie devint une ferme modèle et, grâce à ses soins, les terres de ses voisins fructifient merveilleusement. Il comptait de nombreux amis et de chauds partisans, surtout dans la génération jeune et intelligente, qui comprenait la nécessité de réformes éclairées et d'un gouvernement sage. Aussi la sympathie pour Abd ul-Aziz changea en un dévouement aveugle au jour de son avènement.

Durant les premières années de son règne, les espérances du peuple ne furent point déçues. Le nouveau sultan s'était choisi deux ministres capables de l'aider dans sa tâche rénovatrice : Ali pacha, le grand vizir, et Fuad pacha, ministre des affaires étrangères.

Il inaugura des séances nocturnes au Séraskérat (1) et les présida lui-même; souvent, elles

(1) Ministère de la guerre.

se prolongeaient après minuit. Les fanaux illuminés de la tour disaient au peuple que son souverain prenait à cœur les affaires de l'État.

Il abolit la coutume de prendre chaque année la nouvelle femme que, selon l'usage, lui présente la sultane validé (1).

Il ouvrit et subventionna des écoles gratuites pour toutes les confessions religieuses et rendit l'instruction obligatoire; il protégea les œuvres de bienfaisance, les hospices et les sociétés de secours mutuels; il modifia le costume des hommes et le fit plus conforme à la vie active; il voulut pour les femmes un voile plus transparent; les édifices, les meubles, les voitures, tout prit une forme européenne.

C'est surtout quand Abd ul-Aziz, brisant avec les vieilles coutumes, entreprit un voyage en Égypte et, l'année 1867, en Europe, que la jeune génération turque applaudit.

Par un acte de généreux désintéressement, il

(1) Mère du sultan.

choisit comme compagnons de route les fils d'Abd ul-Medjid, ses neveux, appelés à lui succéder.

Fuad pacha, homme d'esprit et fin politique, ami de toutes les cours d'Europe, suivit son maître.

Seuls, les mollahs fanatiques et les anciens employés, soutenus par les femmes du harem, se posèrent en ennemis acharnés des réformes civilisatrices.

Le jour où le grand conseil des ministres approuva le voyage du sultan en Europe, plusieurs mollahs haut placés donnèrent leur démission. Le parti religieux se crut frappé dans ses ministres. Les vieux mollahs représentèrent à la sultane validé le dessein du monarque comme un danger pour le salut de son fils et le sien. Toutes les démarches auprès du sultan aboutirent à la promesse qu'il ne prolongerait pas son voyage au delà d'un mois.

C'est de ce moment que datent les deux partis, qui divisent encore le pays : la *Jeune* et la *Vieille Turquie*.

Les jeunes gens les plus distingués par leurs qualités et leur naissance accompagnèrent le sultan jusqu'aux Dardanelles.

Abd ul-Aziz visita Paris, Londres, Berlin et Vienne.

Le 24 juillet, un télégramme annonça la rentrée du sultan à Constantinople pour le lendemain.

Ali pacha, le grand vizir, pressé de juger le changement opéré sur les idées du souverain par son séjour dans les cours européennes, va au-devant de lui.

Après avoir entendu son maître raconter ses impressions, le célèbre ministre ne put s'empêcher de soupirer : il avait cru Abd ul-Aziz capable de saisir le côté utile de la vie des nations civilisées, et celui-ci n'en a remarqué que les côtés faibles. Dès lors, il est convaincu qu'Abd ul-Aziz va reprendre la politique de ses prédécesseurs.

En effet, le sultan rapporte la conviction que la Turquie est un peuple plus civilisé que la France, l'Angleterre et la Prusse. En France,

l'impératrice seule lui plaît; en Angleterre, il n'a que la flotte à admirer, et il ne trouve rien à envier à l'Allemagne et à l'Autriche. Il jure sur sa foi de sultan de trouver une jeune femme plus belle qu'Eugénie et de se faire construire des cuirassés meilleurs que ceux des Anglais.

Après son retour, on attend en vain des réformes dans les finances, le commerce, l'agriculture et la marine marchande, qui doivent mettre l'empire au niveau des autres nations. La sultane n'est pas favorable aux idées d'émancipation européenne!

La déception fut générale quand on le vit, plus fanatique que jamais, se retirer à Beylerbey (1) avec son harem. C'est là qu'il épousa l'esclave circassienne Mihri, qui, pour le malheur du pays, devient bientôt la sultane favorite.

Dès qu'elle règne sur le cœur d'Abd ul-Aziz, la puissance l'affole. Pour prouver qu'elle surpasse l'ancienne sultane, elle veut une résidence

(1) Village sur la côte asiatique du Bosphore.

plus belle que Dolma-Baghtché (1), et on lui élève à quelque distance le palais de Tchéragan (2), qui coûte cinquante millions à la Turquie.

Le budget de l'État ne suffit pas à payer la construction de mosquées de trente millions, d'immenses casernes, de fontaines, de fermes, de kiosques et l'achat de bijoux pour le harem. Les pachas Ali, Fuad et Midhat pressent le sultan de régler le compte des finances, de pourvoir aux besoins des provinces et d'augmenter le matériel de guerre; leurs représentations sont rendues vaines par le caprice de la favorite.

Sur les conseils de la sultane validé, les têtes grises du fanatisme turc rentrent en fonctions, et la *Jeune Turquie* est écartée des emplois. Bientôt les deux ministres manquent aussi à l'empire. Ali est remplacé par Mahmoud Nédim pacha, beau-frère d'Abd ul-Aziz.

(1) Palais impérial.

(2) Superbe palais sur la rive européenne du Bosphore à peu de distance de Dolma-Baghtché. Il sert actuellement de prison à Mourad V.

L'impératrice des Français avait promis de rendre sa visite au sultan. Le 20 septembre 1869, elle arriva à Constantinople. Abd ul-Aziz avait fait des préparatifs somptueux pour la recevoir et poussé l'attention jusqu'à copier exactement la chambre qu'il lui destine sur celle des Tuileries. Rien ne surpasse la splendeur des fêtes données à cette occasion.

Devant la double succession d'un grand politique et d'un ministre intègre, Mahmoud ne s'effraya point. Tout d'abord, il se préoccupa de ses propres intérêts et des caprices du sultan, puis il chercha les faveurs du palais. Il diminua tous les appointements... sauf les siens, et renvoya une foule de fonctionnaires attachés aux ministères.

Quand les folies de Mihri sultane eurent épuisé le trésor, Mahmoud, sur le conseil d'Ignatieff, alors ambassadeur de Russie à Constantinople, ouvrit cette série d'emprunts qui devinrent si funestes à la Turquie.

Un grand mécontentement règne à Constan-

tinople et une colère sourde couve dans les cœurs. Mahmoud a tous les ministres contre lui; seul Ignatieff constate avec joie que chaque année de cette politique avance d'un demi-siècle la décadence du croissant : il approuve Mahmoud et le déclare le ministre du moment. Et quand les ambassadeurs demandent compte de ces extravagances à la Sublime-Porte, Ignatieff assure à Mahmoud qu'il fait un acte d'énergie nécessaire au bien de l'empire.

Cependant, Midhat pacha, le chef des réformateurs, tâche d'ouvrir les yeux au sultan. Abd ul-Aziz lui accorde trois mois de pouvoir pour justifier ses assertions; naturellement, Midhat ne réussit qu'à dévoiler l'intégrité du grand vizir et à découvrir les plaies de l'empire, sans pouvoir, en si peu de temps, réparer les fautes et combler les déficits de Mahmoud.

Après une succession de vizirs éphémères, Mahmoud revint au pouvoir. Aussitôt il fournit des sommes énormes au palais et proteste que la Russie est la meilleure amie de la Porte.

Mais pendant ce temps, la révolte se prépare. Milan Obrenovitch, prince de Serbie, poussé et soutenu par les grandes puissances, surtout par l'agent de Russie, songe à s'affranchir de la dépendance ottomane et à reconstituer l'ancien empire serbe, avec annexion de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Bulgarie, de la Roumanie et une partie de l'Albanie.

En 1875, l'insurrection éclate en Herzégovine : elle était soutenue par des volontaires amenés des pays slaves par Lioubobratich et Péko Pavlovitch.

La Turquie, ennemie de la guerre, fit tous ses efforts pour éviter les hostilités ; mais des agents russes, épars en Bosnie et en Herzégovine, où ils semaient l'or à pleines mains, parvinrent à rallumer la question d'Orient : un refuge inviolable leur était ouvert dans le Monténégro, auquel le traité de Saint-Pétersbourg garantissait la neutralité.

Hélas ! les Turcs n'avaient dans toute l'Herzégovine que sept bataillons mal équipés et mal

armés, dont on put à grand'peine former trois bataillons complets capables d'entrer en campagne. Ils avaient d'ailleurs pour mission d'occuper les villes et les blockhaus pour empêcher les insurgés de s'y fortifier.

Holmes, consul d'Angleterre à Bosna-Séraï, s'empressa de notifier cette affaire au comte Derby.

La Turquie, voulant éviter l'effusion du sang, entra en pourparlers avec les rebelles et leur promit réparation de tous leurs griefs, à la condition qu'ils déposeraient les armes. Les insurgés rejetèrent la proposition et répondirent aux délégués que le gouvernement avait d'abord à accepter leurs propres conditions. Cependant, les rebelles parcouraient le pays, mettant tout à feu et à sang. Les choses en arrivèrent à ce point que beaucoup de chrétiens cherchèrent un refuge dans le Monténégro, puis passèrent en Dalmatie pour s'y organiser et rentrer en Herzégovine les armes à la main.

Le consul anglais reçut l'ordre de transporter

sa résidence en Herzégovine pour essayer de pacifier le pays ; tous ses efforts furent vains, surtout que déjà des bandes de révoltés, de plus en plus nombreuses, se formaient en Bosnie.

De son côté, le Monténégro s'armait, et la Serbie mobilisait des troupes : ce qui encourageait la résistance des insurgés herzégoviniens. Incendies, dévastations et meurtres terrifiaient ce malheureux pays, sans que le gouvernement pût rien faire pour mettre fin à de tels excès. Les Turcs, du reste, étaient battus dans toutes leurs rencontres avec les insurgés.

Savfet pacha, alors ministre des affaires étrangères à Constantinople, fit des instances auprès du gouvernement autrichien pour qu'il empêchât les révoltés de se réfugier sur son territoire et invoqua l'intervention de l'Angleterre auprès des cabinets de Rome et de Vienne pour dissuader les Serbes et les Monténégrins de prendre part à l'insurrection de l'Herzégovine.

Le 12 décembre 1875, le sultan adressa un *firman* au grand vizir Mahmoud Nédim pacha,

par lequel il décrétait une série de réformes importantes concernant les procédures, la formation et les impôts de tribunaux, et établissait des règles très sages pour la réorganisation et l'amélioration des affaires judiciaires. Les puissances ne s'en contentèrent pas; mais le cabinet de Vienne, poussé par l'Allemagne et la Russie, expédia un *memorandum* à Rachid pacha, ministre des affaires étrangères, et les ambassadeurs d'Allemagne et de Russie à Constantinople déclarèrent que leurs gouvernements respectifs adhéraient aux résolutions de l'Autriche.

La Porte, sachant que la France, l'Italie et l'Angleterre ratifieraient cet acte officiel, ne tarda pas à répondre. Rachid pacha, par une lettre adressée, le 13 février 1876, au comte Zichy, déclara que, les puissances se montrant disposées à rappeler au devoir les insurgés de l'Herzégovine, le sultan mettrait immédiatement à exécution les réformes suggérées par le comte Andrassy.

En effet, l'*iradé* (1) impérial du 11 février les promulgua.

Ces réformes garantissaient la liberté du culte à tous les sujets non musulmans; elles abolissaient l'affermage des impôts, pourvoyaient à la vente du sol et à l'affranchissement de l'agriculture; elles assuraient les formes et l'impartialité dans les contrats; elles décrétaient la constitution des tribunaux et accordaient des concessions et des privilèges à la Bosnie et à l'Herzégovine.

Quand les insurgés eurent connaissance de ce décret, ils expédièrent un *memorandum* (26 février 1876) à leurs puissances protectrices par lequel ils déclaraient insuffisantes les concessions de l'*iradé* impérial et demandaient l'indépendance absolue sous la protection de la Russie. La main de Gortchakoff apparaissait dans cette affaire!

Le gouvernement russe employa quelque sévérité pour marquer sa sincérité à la Turquie.

(1) Décret.

Il fit séquestrer vingt-cinq mille fusils prêts à être expédiés pour le Monténégro et refusa le transit par l'Autriche de soixante-cinq mille autres armes. Plusieurs chefs insurgés furent arrêtés, parmi lesquels Lioubobratitch, dont l'attitude à Raguse compromettait l'Autriche.

La Porte arma sa flotte de telle sorte qu'au commencement de mars elle surpassait en force et en nombre toutes les flottes de la Méditerranée. Elle mit en état de défense le détroit des Dardanelles et l'embouchure nord du Bosphore, où elle plaça trente-six énormes pièces de canon Krupp; enfin, elle envoya une escadre de cuirassés aux bouches du Danube.

Les dépenses causées par ces préparatifs ruinèrent les finances et mirent la dette publique dans une situation désespérée.

Voyant la lutte se prolonger, les chancelleries des trois empires résolurent d'employer d'autres moyens et se réunirent en conférence à Berlin. Personne n'a jamais connu le secret de cette réunion.

La Turquie, irritée de l'aide manifeste accordée aux insurgés par le Monténégro, avait décidé, semble-t-il, de lui déclarer la guerre, au grand déplaisir de Gortchakoff.

Au temps de la conférence, le czar était à Berlin. Gortchakoff fut autorisé à dresser un *memorandum* dans le but d'arracher à la Turquie les concessions demandées par les insurgés, avec la menace dissimulée d'une intervention des puissances.

Il expédia cette dépêche, ratifiée préalablement par l'Allemagne et l'Autriche. La France et l'Italie y adhérèrent aussi, mais l'Angleterre, devinant la portée de cet acte, refusa net son consentement et accentua son refus par l'envoi d'une flotte de vingt cuirassés dans cette même baie de Besika où s'étaient réunis les vaisseaux de la France et de l'Angleterre, à la veille de la guerre de Crimée.

Cette tactique équivalait à la promesse de défendre la Turquie et à une réponse à la déposition du grand vizir Mahmoud pacha, dévoué

corps et âme à Ignatieff : une démonstration des *softas* (1) avait amené sa chute.

La Bulgarie était en révolte : des massacres atroces se commirent en mai dans les quelques districts où régnait l'insurrection. Dans l'Herzégovine, la lutte continuait très vive, surtout dans les environs de Gatchko et de Niksitch. En Serbie, les esprits étaient surexcités; bientôt les troubles y prirent les proportions d'une guerre nationale slave, soutenue par les comités slavophiles de Moscou et de Saint-Pétersbourg, qui fournissaient l'argent et les armes (2).

Abd ul-Aziz a conscience de la situation et sent l'orage gronder sur sa tête. Depuis quatre ans, il ne se montre plus que le vendredi, à la mosquée de Dolma-Baghtché; parfois, le soir, il se rend à son nouveau kiosque de Tchamlidja (3)

(1) Erudits, professeurs.

(2) Voir : *Souvenirs historiques de la guerre des Balkans.*

(3) Montagne sur la côte asiatique.

ou de Flamour (1) pour se livrer à la douce ivresse du rake (2).

Le vendredi 16 avril 1876, il est à Flamour avec son vizir. Le sultan n'est plus tel que nous l'avons vu en France : il est devenu obèse, ses cheveux ont blanchi ; l'ennui et la défiance donnent seuls un peu d'expression à son visage apathique. Il n'aime plus à rire ; rien ne lui plaît, et même le délicieux séjour de Flamour lui paraît plus triste que la prison des Sept-Tours.

Pendant que Mahmoud lui parle de la situation, l'aide de camp Hassan bey, frère de la sultane Mihri, entre auprès d'eux et leur apprend qu'un pur hasard vient de le faire assister dans la mosquée de Chèh-zadè-Bachi (3) à une réunion de conspirateurs, présidée par des mollahs et des softas. Presque en même temps arrive un télégramme de Derviche pacha, qui annonce sa défaite et demande des vivres et des renforts.

(1) Châlet sur la côte européenne.

(2) Eau-de-vie de Chio très estimée.

(3) Grande mosquée à Stamboul.

L'armée est mobilisée : des contingents de volontaires descendent des provinces dans la capitale pour combattre les insurgés de la Bosnie et de l'Herzégovine. Des réunions se tiennent le soir à Stamboul et se prolongent fort avant dans la nuit : les conférences des conspirateurs ont lieu dans les mosquées.

Ces dispositions belliqueuses jettent l'alarme parmi les chrétiens, qui craignent une éventualité fatale. Les quartiers des *rayas* prennent un aspect de sombre inquiétude.

Les ambassadeurs, aussi effrayés que leurs compatriotes, demandent chaque jour compte à la Sublime-Porte de ces rassemblements, de mauvais augure pour les chrétiens.

A l'exception du grand vizir, les ministres répondent que les conspirations ne visent que le gouvernement; mais les Européens, bien loin de s'en tranquilliser, émigrent en foule, dès le mois de mai.

On ne veut plus ni de Mahmoud, ni du Chèyh

ul-Islam (1), et les ministres, pour éviter une révolution toute proche, supplient le sultan d'écarter son favori. Abd ul-Aziz, persuadé que Mahmoud est nécessaire au salut de l'État et à sa propre sécurité, lui confie un pouvoir illimité.

Le calme de Mahmoud, au milieu de cette tourmente populaire, est le fruit des conseils de l'ambassadeur de Russie.

On n'attend qu'une révolte des musulmans et un massacre de chrétiens pour fournir à la Russie l'occasion de prendre les armes, sous prétexte de protéger ses coreligionnaires, mais, en réalité, pour venger, après trente ans, une défaite qui blesse son orgueil.

Mais les conspirateurs traversent tout à coup tous ces desseins, en essayant de relever l'empire ottoman par une politique nouvelle.

La Russie a donc tout intérêt d'étouffer la révolution.

En 1876, deux camps bien distincts existent à

(1) Chef de l'islamisme.

Constantinople : celui des Russes et des chrétiens, représenté par Mahmoud et ses partisans, et celui de la *Jeune Turquie*, conduit par les ministres Midhat, Husséin Avni et Rédif pachas.

Vingt fois par jour, de faux bruits et des télégrammes contradictoires paralysent les affaires et troublent les commerçants levantins.

Le 7 mai 1876, la nouvelle des massacres des consuls de France et de Russie, à Salonique, répand la consternation à Constantinople : si le gouverneur n'a pas été du complot, il l'a ouvertement toléré et approuvé.

Chose sans exemple dans les annales de la dynastie ottomane : le vendredi suivant, Abd ul-Aziz, craignant pour sa vie, à la vue de plusieurs milliers de softas, qui l'attendent devant la mosquée pour lui remettre une supplique, fait courir le bruit qu'il est malade et reste caché derrière les fenêtres du harem.

Les softas ne se tiennent pas pour battus : le lendemain, ils vont par petits groupes acheter

des revolvers chez les armuriers de Galata (1) et de Péra, dans le but d'alarmer les chrétiens de ces quartiers européens. Dans le fait, les étrangers s'alarmèrent.

Déjà plusieurs ambassadeurs ont envoyé leurs bagages à bord des navires stationnaires, et ordre est donné de chauffer les chaudières au premier coup de feu.

Au palais, on dort plus mal encore, et les sentinelles sont doublées aux portes du harem.

Pourtant, le lendemain, Constantinople reprend son animation habituelle. Vers dix heures, une nouvelle députation des softas se dirige vers Dolma-Baghtché et demande à parler au sultan.

Un aide de camp répond que Sa Majesté est souffrante. Ils réclament alors bruyamment la destitution du grand vizir et du Chèyh ul-Islam. Le sultan accorde tout et promet d'expédier sans délai le *firman* à la Sublime-Porte.

(1) Faubourg de Constantinople sur la rive européenne du Bosphore.

En effet, peu de temps après, un chambellan du palais va annoncer aux ministres que les sceaux de l'État sont confiés à Mehmed Ruchti pacha et que Haïroullah effendi devient chef de la religion.

Le nouveau vizir, prévenu immédiatement, est conduit en triomphe à Dolma-Baghtché par les softas.

Abd ul-Aziz le reçoit seul et lui laisse comprendre que sa nomination est l'effet des événements.

Le vizir est renversé, mais son parti, que la *Jeune Turquie* veut anéantir, reste inébranlable.

Au moment où le trésor ne peut suffire à la solde de la troupe et aux dépenses de la guerre, Abd ul-Aziz prépare des fêtes royales pour le mariage de sa sœur, et il demande l'argent à son vizir.

Mehmed Ruchti pacha refuse : son maître, mécontent, ne lui cache pas ses sentiments.

Le grand vizir se rend au conseil des ministres, décidé à donner sa démission ; mais ses collègues

et le parti de la *Jeune Turquie* le conjurent de rester au poste, de peur qu'à un nouveau changement la guerre civile n'éclate.

Le 29 mai, Mehmed Ruchti, Rédif et Hussein Avni pachas se rendent à Dolma-Baghtché pour faire entendre raison au monarque.

Ils trouvent le sultan enfoncé dans un grand fauteuil, inquiet, l'œil morne et la face altérée.

Après avoir demandé des nouvelles de l'armée au ministre de la guerre, il s'adresse à son vizir pour lui réclamer son coupon de rentes et lui fait observer que Mahmoud, en concluant le traité financier qui a réduit la rente, lui a garanti le payement intégral.

Le vizir répond que l'armée a faim et que les blessés meurent faute de soins, et il lui représente que le peuple est mécontent, que la guerre civile menace d'éclater, que vingt mille musulmans n'attendent qu'un moment favorable pour ensanglanter Stamboul, si les fonctionnaires protégés par Mahmoud ne sont destitués.

Le sultan, irrité, menace d'abattre quelques

têtes importantes pour mettre fin à l'exaltation, et il chasse les ministres en les appelant des traîtres et leur défend de reparaître devant lui.

Humiliés, les trois ministres se rendent au grand conseil, où leurs collègues attendent avec impatience l'issue de l'audience impériale.

Le Chèyh ul-Islam, Mehmed Ruchti et Husséin Avni pachas se sont toujours opposés au renversement du trône d'Abd ul-Aziz; or, pour déposer le souverain, la loi musulmane exige la signature du Chèyh ul-Islam.

Après quatre heures de discussion, le conseil décide d'envoyer à Haïroullah effendi un aide de camp de confiance, avec ces deux questions signées par tous les ministres :

« Lorsqu'un sultan dissipe les finances et ruine le peuple pour pourvoir à ses amusements, sans souci du bien du pays, peut-il être destitué ? »

« Lorsqu'un sultan devient incapable de conduire son royaume par suite de défauts intellectuels, peut-il être destitué ? »

Voici la réponse que Haïroullah apposa au bas des questions :

Avec l'aide d'Allah, le 29 mai 1293 de l'hégire.

Oui, un sultan peut être destitué s'il ruine le pays par son entêtement et ses folles dépenses, car un sultan doit être le père de ses sujets et non leur tyran. Allah lui pardonne! Lui seul est grand et miséricordieux!

(Signé) HAÏROULLAH.

Forts de la sanction du chef religieux, les ministres donnent les ordres nécessaires pour hâter le coup d'État et assurer sa réussite : un échec ferait tomber des milliers de têtes.

La déposition d'Abd ul-Aziz et son remplacement par son neveu Mourad est fixée au lendemain, 30 mai, à midi.

Le soir, deux bateaux, ancrés devant l'arsenal, reçoivent l'ordre d'allumer leurs feux et de se tenir prêts à partir. Le commandant reçoit un pli cacheté qu'il ne doit ouvrir qu'à vingt milles dans la mer de Marmara.

Un avis secret du ministre de la guerre au

général de la garde impériale lui enjoint de se rendre immédiatement à l'arsenal avec ses hommes tout équipés.

Officiers et soldats sont conduits dans des pontons à bord des bateaux. Tout s'exécute sans délai : le général croit obéir à un ordre de Sa Majesté.

A dix heures, les vaisseaux sortent du port. L'éloignement de la garde impériale, dévouée corps et âme au sultan, est un premier succès.

A ce moment même, le sultan écoutait les flatteries de Mihri. Il rêvait, comme son père, de faire égorger cinq cents personnes en une nuit pour montrer sa puissance.

Tout à coup, le bruit des roues d'un bâtiment de guerre — les navires marchands ont défense de naviguer la nuit — frappe son attention. De sa fenêtre, il reconnaît les deux bateaux-transports de la Corne d'Or. Et il n'a pas donné l'ordre de lever l'ancre!

Il lui vient un soupçon de trahison; se penchant au dehors, il aperçoit des groupes confus

de soldats. Inquiet et furieux, il envoie un aide de camp chercher le ministre de la guerre.

L'officier saute en selle et s'élance vers le Séraskérat.

Hussein Avni et deux autres ministres s'y trouvent réunis, se flattant déjà du succès de l'entreprise.

La vue du messager les terrifie.

Une fois l'aide de camp parti, le ministre rassemble en hâte les chefs de la conjuration et les supplie de prendre des mesures énergiques s'ils ne veulent être tous perdus. La colère du sultan et l'ordre de se rendre au palais, dont le matin il lui a interdit l'entrée, lui font penser qu'un traître les a vendus. Les moments sont précieux : une résolution vigoureuse et la discrétion absolue peuvent seules tout sauver.

Il n'y a pas à balancer un moment entre l'avenir du pays et les caprices d'Abd ul-Aziz. Le complot fixé au lendemain éclatera à l'instant même, et avant l'aube Abd ul-Aziz ne sera plus sultan. Et Midhat pacha dresse un plan dont doit

dépendre le salut de la patrie. C'est un coup de main audacieux dans lequel chacun a son rôle difficile et périlleux.

Husséin Avni ira réveiller le prince Mourad et l'amènera au Séraskérat au milieu d'un peloton d'infanterie.

Un contingent de *rayas* des patriarcats grecs et arméniens doit s'unir aux conjurés pour saluer le nouveau sultan.

Le Chèyh ul-Islam et les autres ministres assisteront à la lecture du *Hatt* impérial.

Pendant ce temps, Rédif pacha se rendra à la caserne de Dolma-Baghtché et, au nom du ministre de la guerre, mettra général, officiers et soldats de service aux arrêts de rigueur, confiera à un homme sûr le commandement du bataillon désigné pour cerner le palais et remplacera par des conjurés les officiers de garde.

Le ministre de la marine prendra les mêmes précautions à l'égard des cuirassés à l'ancre devant Dolma-Baghtché.

L'heure de l'action était venue.

Un peu avant minuit, Rédif pacha et Salaheddin bey, aide de camp du ministre de la guerre, entrent à la caserne de Dolma-Baghtché, suivis d'une trentaine de conjurés.

A la vue de l'aide de camp, les officiers de garde s'empressent de saluer.

Le pacha exhibe avec sang-froid l'ordre du ministre. Quatre sentinelles choisies parmi les conjurés gardent la porte du général; les officiers de service sont remplacés et Salaheddin prend le commandement du bataillon.

Quelques minutes après, la troupe, arrachée à son premier sommeil, est en armes dans la cour.

L'aide de camp du ministre, pistolet au poing, suivi de quelques officiers armés de revolvers, passe un à un les soldats en revue : ceux-ci ne comprennent rien à cette inquisition; il importe de s'assurer qu'il n'y a pas de traître dans les rangs. Puis, les menaçant de son arme, il s'écrie : La consigne est le silence; c'est la patrie qui le veut : quiconque dit un mot est mort!

Et aussitôt le peloton, suivant Rédif pacha,

descend la longue route qui conduit à la place de Dolma-Baghtché.

Tout semble dormir; il n'y a pas de lumière aux fenêtres du harem impérial.

Devant la grille, la sentinelle veut crier *qui vive?* mais le pistolet qu'un des officiers lui met sur la gorge en lui glissant le mot d'ordre à l'oreille la fait taire. Elle est relevée de son poste et mise au milieu du bataillon.

La même chose se répète aux trois portes du palais. Les soldats sont échelonnés en haie épaisse autour de Dolma-Baghtché afin d'en fermer les issues. Salaheddin bey garde la porte du harem qui donne sur la mer : c'est le poste le plus périlleux.

Alors Rédif pacha, suivi de trois officiers armés, monte les degrés du perron qui conduit au salon des eunuques, et en ouvre la porte avec un passe-partout.

Au bruit, les Arabes s'éveillent en sursaut. Mais Rédif leur dit qu'il veut parler au sultan pour une affaire importante et demande leur

chef pour être conduit immédiatement chez Sa Majesté.

Le chef des eunuques se présente. Rédif lui ordonne d'aller prévenir le sultan qu'il désire être reçu sur-le-champ. Comme il craint que la mort ne punisse son audace, le pacha le rassure et le menace de le suivre s'il ne fait vite. Un des officiers s'empare du flambeau qui vacille dans la main du Nubien.

L'Arabe monte l'escalier de marbre qui conduit au premier étage : après avoir traversé plusieurs salons déserts, ils arrivent devant la chambre d'Abd ul-Aziz. L'eunuque entre tout tremblant.

Rédif pacha, resté seul avec ses officiers, allume tranquillement les flambeaux du salon. Tout à coup, le sultan, à peine vêtu, paraît sur le seuil de sa chambre; d'une voix terrible, il demande à Rédif ce qu'il vient faire à pareille heure.

S'inclinant profondément, Rédif lui répond que le ministre de la guerre, qu'il a mandé d'ur-

gence au palais, n'a pu se rendre plus tôt à ses ordres. Le sultan le menace, mais Rédif lui dit qu'il n'a bravé le danger que pour ne céder à personne l'honneur de lui remettre une missive de son auguste neveu.

Le sultan saisit vivement la lettre et pâlit à la lecture des premières lignes. Puis, froissant le pli, il relève sur Rédif et sur ses compagnons un regard chargé de colère et de mépris et les traite de lâches. Vous osez me commander de renoncer au trône et à l'empire pour me soumettre au sultan, mon neveu? Depuis quand y a-t-il un autre souverain que moi en Turquie?

Rédif lui répond avec sang-froid : « Sire, depuis que le peuple, las, a secoué le joug de la tyrannie, depuis que le clergé a renié son chef, depuis que les nations ont abandonné leur allié et que l'armée n'obéit plus à son roi; depuis cette nuit même où la Turquie a acclamé Mourad pour son sultan. »

Et pour confirmer ses paroles, Rédif, le bras étendu vers la fenêtre qui donne sur le jardin, lui

montre les troupes qui l'entourent. Il n'a plus d'autre ressource que de se soumettre aux ordres de son illustre neveu, car le peu de partisans qui lui demeurent fidèles sont au pouvoir des conjurés.

Un moment abattu par la véhémence de Rédif pacha, Abd ul-Aziz s'apprête à braver son ministre, lorsqu'un cri déchirant, parti de sa chambre, le fait pâlir; au même instant, la porte s'ouvre et Mihri, à demi voilée, se précipite à ses genoux en s'écriant : « Sire, nous sommes perdus! »

Abd ul-Aziz veut appeler du secours. Rédif lui apprend que sa garde a été embarquée la nuit pour la Marmara. Le sultan se rappelle avoir vu partir deux navires : il avait eu le pressentiment qu'ils emportaient son bonheur.

Sur un signe de Rédif, un des conjurés sort et revient bientôt suivi de l'eunuque portant le manteau et les socques du sultan. Abd ul-Aziz suit son ministre au dehors.

Le 30 mai, au lever du soleil, cent et un coups

de canon annoncent à la Turquie qu'elle a changé de sultan. Pas une goutte de sang n'a été versée, pas un coup de feu n'a été tiré. Personne n'a soupçonné ce coup d'État, sans précédent dans les annales de l'Islam.

Tout le monde acclame avec transport Mourad V, fils de l'ancien sultan : on le sait brave et intelligent.

Le peuple, qui a si longtemps vécu dans une sombre terreur, se réveille dans l'allégresse pour assister au triomphe de son favori et pour inaugurer une ère de prospérité.

* * *

Le parfait accueil fait par les cours européennes aux fils d'Abd ul-Medjid, lors du voyage d'Abd ul-Aziz, avait tellement vexé le sultan, leur oncle, qu'il leur retira toute liberté et les tint complètement éloignés du monde.

Auparavant, Mourad effendi passait la belle saison à Prinkipo (1), où il menait une vie très

(1) Ile des princes, joli village habité en été par les Européens.

simple. Il rendait visite aux Grecs et aux Arméniens, ses voisins, s'occupait de musique et charmait ses hôtes par son affabilité et ses manières distinguées.

Au retour de son voyage, il n'eut plus d'autre résidence que le petit kiosque de Haïdar pacha (1), et il ne lui fut plus permis de voir d'autres amis que ceux de son oncle.

Ses aides de camp furent remplacés par des serviteurs du sultan, qui avaient ordre de surveiller toutes ses démarches. On lui enleva même ses maîtres de musique et ses professeurs de langues.

Ainsi se passa la jeunesse de ce fils de sultan, destiné à régner lui-même un jour. Au milieu de faux courtisans et d'espions, privé de toute amitié, sans distraction, il perdit peu à peu son caractère enjoué et la tristesse envahit son esprit.

La sympathie des musulmans pour le prince Mourad se manifesta le jour où ils apprirent

(1) Village situé sur la côte asiatique, près de l'ancienne Chalcédoine. Point de départ du chemin de fer de l'Asie-Mineure.

qu'Abd ul-Aziz voulait reconnaître pour héritier présomptif son fils Youssouf Yzzeddin, alors âgé de dix ans, et écarter ainsi le légitime héritier, selon les lois de l'empire.

Abd ul-Aziz allait imiter l'exemple d'Ismaël, pacha d'Égypte. Sûr de l'amitié de la Sublime-Porte, sa suzeraine, ce prince foula aux pieds les lois du Coran et profita de l'ouverture du canal de Suez pour déposséder son frère, Moustapha Fazil pacha, et déclara héritier son fils unique.

Le peuple gémit de voir Abd ul-Aziz féliciter son auguste vassal et s'apprêter à nommer son fils héritier présomptif du trône.

*
* *

Salaheddin bey, qui avait accompagné Mourad dans son voyage, fut chargé de lui porter la nouvelle de son élévation au trône. Pour avoir un prétexte de l'approcher, il passa chez le tailleur du prince et demanda des échantillons de drap léger, puis, sous un costume civil, se présenta au pavillon de Tchéragan. Grâce à ce stratagème, il fut aussitôt introduit.

L'auguste prisonnier jouait au tavli (1) avec un de ses eunuques. Mourad reconnut sans peine le messager, mais dissimula. Prenant les échantillons, il s'approcha de la fenêtre, comme pour mieux les examiner, mais, en réalité, pour lire le billet qui y est caché : c'est la notification de son couronnement pour le lendemain ! A cette nouvelle, le prince manqua de défaillir.

L'aide de camp fit signe à l'eunuque d'éloigner les mollahs.

Une fois seul avec son ami, Mourad le remercie avec effusion. Puis, il s'informe de ce qu'on allait faire du sultan détrôné. Salaheddin répond qu'il sera exilé. Mourad demande qu'on respecte sa vie, protestant qu'il ne veut pas un trône souillé de sang ou baigné de larmes.

* * *

Le 30 mai après midi, Mourad, seul, selon l'étiquette ottomane, sort en voiture de gala des

(1) Jeu de trictrac.

cours du Séraskérat, en uniforme très simple, portant les insignes du Medjidié.

Il fait son entrée triomphale dans sa capitale.

La voiture impériale traverse Galata, Top-Hané (1), Cabatache (2) et arrive sur la place de Dolma-Baghtché : la grande porte du palais est ouverte pour recevoir Mourad V.

Au moment où la voiture franchit la grille dorée, Hassan bey, officier de la suite d'Abd ul-Aziz, s'avance hardiment et tend un pli cacheté au sultan.

Le soir, les journaux donnèrent le texte de la missive.

« *Majesté, permettez que le dernier de vos sujets soit le premier à vous souhaiter un long règne et un glorieux avenir. Je ne veux implorer qu'une grâce : c'est celle de ma vie et la permission de vivre avec ma famille dans ce même pavillon de Tchéragan que j'ai fait construire*

(1) Faubourg sur la côte d'Europe, siège de la fonderie impériale de canons, qui lui donne son nom.

(2) Entre Top-Hané et Dolma-Baghtché.

pour vous. Puisse Allah éclairer de sa haute sagesse l'esprit de Votre Majesté. S'il m'est permis de vous donner un conseil, Sire, c'est de ne pas vous fier à l'armée. J'avais tout sacrifié pour elle, et c'est elle qui m'a trahi. Vivez longtemps, vivez heureux, Sire, c'est le vœu le plus cher de votre sujet respectueux.

« ABD UL-AZIZ. »

Mourad accéda sur l'heure au désir de son oncle et donna ordre de mettre le kiosque de Tchéragan à la disposition d'Abd ul-Aziz.

Le parti de l'ex-sultan comptait bien profiter de l'émotion causée par cette lettre : la résignation d'Abd ul-Aziz était feinte, et déjà il méditait une prompte revanche; mais, quand il se vit entouré d'officiers dévoués à Mourad, il comprit qu'il fallait renoncer à l'espoir de remonter sur le trône.

Ni l'affection de sa mère, ni les tendresses de ses femmes ne purent calmer son désespoir : on craignit pour sa raison ébranlée et on le surveilla de peur qu'il n'attentât à ses jours.

Un sultan ne peut être abattu que par la mort!

S'il est cruel d'être banni de sa patrie, il est plus triste encore de vivre prisonnier aux portes de son palais; aussi Abd ul-Aziz ne peut se résigner à mener une vie de captif à deux pas de son propre trône.

Cinq jours se sont écoulés. Le premier dimanche de juin, au matin, Abd ul-Aziz est assis dans un petit salon du kiosque.

La sultane validé et Mihri lui tiennent compagnie. Ismaël bey (1) lit dans la place voisine. Soudain Abd ul-Aziz demande à sa femme un miroir et des ciseaux pour égaliser sa barbe.

Les deux femmes se retirent et rentrent au harem.

Quelques instants après, on entend le bruit d'une lutte et des cris poussés par Ismaël bey. Les deux sultanes accourent et voient un spectacle qui les glace de terreur.

Abd ul-Aziz, étendu sur le sofa, baigne dans

(1) Officier préposé à la garde d'Abd ul-Aziz.

son sang, qui s'échappe à flots des poignets, des bras et des chevilles, tandis qu'Ismaël bey tâche en vain d'arrêter l'hémorragie avec son mouchoir.

Pendant que les sultanes validé et Mihri sanglottent et demandent assistance, les autres sultanes brisent les vitres et les grilles des fenêtres et crient au secours.

Un médecin militaire accourt : il examine les blessures et cherche l'instrument qui a causé la mort; lorsque Mihri voit dans la main du docteur ses propres ciseaux ensanglantés, elle tombe évanouie.

Ismaël bey, entouré de femmes soupçonneuses et menaçantes, leur explique qu'il a vu trop tard le sultan en train d'accomplir froidement le suicide; que, quand il s'est élancé au secours, déjà les artères des bras et des mains étaient coupées et qu'Abd ul-Aziz gisait mourant.

Beaucoup persistèrent à croire qu'il y avait eu meurtre. Jamais l'histoire ne lèvera le voile qui couvre cette mort tragique.

Quand Mourad apprit la fin terrible de son oncle, il fut pris d'une crise nerveuse qui mit sa vie en danger et, par la suite, lui ôta la raison.

Abd ul-Aziz fut enterré à côté de son père, sans cérémonie officielle.

*
* *

A peine monté sur le trône, Mourad V envoya aux commissaires impériaux en Bosnie et en Herzégovine l'ordre de publier une amnistie pleine et entière pour tous les insurgés et un armistice de six semaines.

Pendant ce temps, les mécontents devaient exposer leurs griefs et obtenir justice : il fut enjoint aux autorités d'user de bonté. Sauf l'approvisionnement de Niksitch, les opérations militaires resteraient suspendues.

Les commissaires exécutèrent les ordres reçus, mais les insurgés refusèrent de déposer les armes, soit qu'ils soupçonnassent un piège, soit qu'ils fussent excités par les agents des puissances. Ils profitèrent de l'armistice pour mieux

s'organiser et se préparer à une plus grande entreprise.

Cependant, les craintes d'une guerre entre l'Angleterre et la Russie, fondées sur les articles du *Nord* beaucoup plus que sur les armements des deux nations, augmentaient de jour en jour. *Le Nord* accusait hautement l'Angleterre de provoquer la révolution à Constantinople. Gortchakoff ne pardonnait pas à l'Angleterre de lui avoir lié les mains en n'adhérant pas au *memorandum*.

Le 9 juin, la *Neue Freie Presse* publiait un document de haute importance, c'est-à-dire un projet de démembrement de la Turquie élaboré par Ignatieff.

Aucun démenti ne lui fut opposé.

C'est alors que furent assassinés le ministre des affaires étrangères, Rachid pacha, le ministre de la guerre, Husséin Avni pacha, et que le ministre de la marine, Ahmed Kaïsserli pacha, fut grièvement blessé par Hassan bey, frère de la sultane Mihri.

Une grave maladie, causée par les émotions

des derniers événements, a conduit la favorite au tombeau. Son frère a juré de la venger.

Le sultan Mourad, souffrant de cruelles insomnies et miné par la fièvre, reçut des médecins défense de s'occuper des affaires de l'État.

C'est le conseil des ministres qui gouverne : il se réunit à la Sublime-Porte, au Séraskérat ou chez Midhat pacha.

Comme une grande agitation règne dans le parti militaire en faveur du fils d'Abd ul-Aziz, Husséin Avni pacha prend la résolution d'exiler tous les chefs de parti, en les envoyant en Herzégovine.

Hassan bey est promu capitaine au sixième corps d'armée, en garnison à Bagdad, et reçoit l'ordre de partir. Il refuse d'obéir et est mis aux arrêts.

Après quatre jours, il se soumet et recouvre sa liberté. Mais, à peine libre, il court armé de deux revolvers au conak (1) de Husséin Avni

(1) Palais.

pacha. On lui apprend que le ministre est à Stamboul pour assister le soir au conseil chez Midhat pacha.

Vers huit heures, Hassan se présente au conak de Midhat : les domestiques, qui le connaissent, le laissent passer librement. Il éloigne le valet posté dans l'antichambre de la salle du conseil et le prie d'aller chercher l'aide de camp; pendant ce temps, il se rue au milieu du conseil et décharge son revolver sur le ministre de la guerre.

Hussëin reçoit une balle en pleine poitrine; il a encore la force de se lever, mais Hassan s'élance sur lui et l'achève d'un coup de yatagan.

Midhat pacha, qui conserve son sang-froid, ouvre vite une petite porte donnant sur le harem et s'y réfugie avec ses collègues. Hassan bey se précipite derrière eux.

Midhat parvient à le retenir un instant et cherche à lui arracher ses revolvers, mais une balle lui brise l'épaule : il lâche prise et s'enfuit.

Furieux de voir sa proie lui échapper, Hassan

bey, aveuglé par la colère, se jette sur Rachid pacha et l'abat raide mort.

Debout entre deux cadavres, hurlant comme un forcené, il s'efforce d'enfoncer la porte du harem.

Au bruit des détonations, tous les domestiques accourent armés d'épées, de poignards et de pistolets, mais ils ont beaucoup de peine à désarmer le meurtrier et à le ligoter.

Savfet pacha fut nommé ministre des affaires étrangères et Abd ul-Kérim pacha ministre de la guerre.

Sur ces entrefaites, le général Tchernaïeff, qui avait obtenu du czar la permission de commander l'armée serbe, organisait les troupes régulières, renforcées des volontaires russes; des centaines de Serbes, qui servaient dans l'armée russe avec le grade d'officier, furent autorisés à rentrer dans leur patrie pour remplir les cadres de l'armée nationale.

L'armée, disciplinée à la manière moscovite, fut divisée en trois corps.

Constantinople prit d'abord le parti de dissimuler; mais quand la Serbie, jetant le masque, s'allia aux insurgés, le grand vizir Mehmed Rachid pacha, dans une lettre très courtoise, demanda au prince Milan le motif de sa conduite.

Pour toute réponse, Milan énuméra les mesures énergiques qu'il avait prises pour défendre les Serbes et les empêcher de suivre le soulèvement de la Bosnie et de l'Herzégovine : il exagérait la force du « cordon militaire » avec lequel il avait fermé ses frontières uniquement pour observer les devoirs de la neutralité.

Puis, rappelant les violences des Circassiens et des Arnaoutes, qui poussaient leurs incursions sur le territoire serbe, il parlait des « cris de douleur » des voisins, dont son peuple était ému.

Il promettait, toutefois, de redoubler les mesures de prudence, faisait forces promesses pacifiques et offrait enfin au grand vizir d'envoyer un délégué à Constantinople. De fait, le prince Milan voulait expédier à Constantinople

un Cristitch, proche parent du ministre Ristitch, avec mission d'exiger la reconnaissance de l'indépendance de la Serbie et la permission d'entrer avec son armée en Bosnie et en Bulgarie pour y rétablir l'ordre. Naturellement ses prétentions furent rejetées, et Cristitch resta à Belgrade.

Le 22 juin 1876, Milan adressa une nouvelle lettre au grand vizir : après avoir fait à sa façon l'histoire du soulèvement des provinces et avoir raconté les cruels abus des gouverneurs turcs, il alléguait les dommages causés à la Serbie par cet état de choses et déclarait ne pouvoir se fier à des promesses de réformes. Il demandait plus formellement l'autorisation de passer avec ses troupes en Bosnie et en Bulgarie pour y restaurer l'ordre moral et y asseoir un bon gouvernement.

La conduite du prince Nicolas de Monténégro fut plus loyale. Usant des droits d'indépendance que lui reconnaissait la Russie, sans hypocrites subterfuges ni trompeuses protestations, sans offrir à la Turquie de combattre pour le « rétablissement du bon ordre » dans les provinces

révoltées, il appela les Monténégrins sous les armes et, le 2 juillet, déclara la guerre à la Turquie. Le même jour, il quitta Cettinié, descendit avec ses troupes dans l'Herzégovine et fit une proclamation aux habitants, leur disant la pure vérité et prenant l'attitude d'un défenseur des chrétiens opprimés pour les adjoindre plus tard à ses sujets du Monténégro.

Voilà comment ces deux princes, pupilles de grandes puissances, déclaraient en même temps la guerre à la Turquie avec la certitude de ne rien perdre en cas de défaite, puisque Saint-Pétersbourg leur promettait qu'ils conserveraient leurs conquêtes, et avec la conviction que, s'ils n'étaient pas vainqueurs, la Russie elle-même défendrait leur indépendance et leur territoire.

Mais, parce que les projets des deux assaillants étaient bien différents, il ne se fit pas d'alliance entre eux.

La Turquie jeta six corps d'armée en Herzégovine et en Bosnie et remporta la victoire dans toutes les rencontres avec les insurgés.

Le prince Milan voulut continuer la guerre à tout prix, mais le sentiment de la nation refroidit l'ardeur de ses troupes.

Les Serbes, après avoir été repoussés sur le Timok et à Alexinatz, demandèrent la médiation des puissances. La Turquie, victorieuse, demanda la paix ; mais ses conditions ne furent pas acceptées (1).

(1) *Souvenirs de la guerre des Balkans.*

CHAPITRE IX.

Abd ul-Hamid II.

Le 31 août 1876, la folie de Mourad V livra à Abd ul-Hamid II un pouvoir que lui-même avait ramassé dans le sang d'Abd ul-Aziz. Le 7 septembre suivant, le nouveau sultan ceignit le cimeterre de Mahomet dans la mosquée d'Eyoub.

Abd ul-Hamid est petit de taille, maigre et nerveux. Il a le teint bruni de la race arménienne dont on le dit issu. Son œil inquiet semble tou-

jours à la recherche d'un assassin. L'expression de fatigue peinte sur son visage indique la tension de son intelligence et l'effort continuel de sa volonté. Tout en lui trahit une vague terreur et comme une folie endémique à laquelle sont sujets tous les membres de la famille d'Othman.

Bien que doué d'un esprit sagace et d'un caractère doux, bien qu'il ait un commerce agréable, la manie de la peur le rend souvent cruel et inabordable. Se croyant sans cesse menacé, il ne recule devant aucun moyen pour effrayer ses ennemis et déjouer leurs prétendus desseins ; il conjure les dangers imaginaires en supprimant la cause qui, selon lui, va les produire.

Abd ul-Hamid vit enfermé dans le kiosque d'Ildiz, devenu une véritable forteresse ; des milliers de soldats de la garde impériale, les meilleurs du pays, campent sous les murailles protectrices. Il n'en sort que le vendredi, pendant une heure, pour se rendre à une mosquée, que la frayeur lui a fait ériger à quelques mètres de son palais.

A son avènement, l'empire traversait la période la plus originale de son histoire. La *Jeune Turquie* — c'est le nom que prend le parti des musulmans libéraux — veut implanter les principes de l'Europe dans le cœur même de la puissance ottomane.

Abd ul-Aziz, atteint d'une véritable aliénation mentale, avait livré l'empire tout entier à la Russie, son plus mortel ennemi; alors éclata la conspiration qui lui enleva le pouvoir et la vie.

Dans leur vanité, les ministres qui ont écarté le sultan, au lieu de chercher un appui en Europe pour résister aux projets ambitieux de la Russie, croient mieux faire d'attribuer à Abd ul-Aziz seul la cause de la crise. Avec ce mépris instinctif des Turcs pour les occidentaux, ils sont naïvement convaincus que, une fois leur forme de gouvernement adoptée, ils se suffiront à eux-mêmes et pourront tout braver impunément.

La Porte, par une proclamation que publient les journaux de Constantinople, ordonne aux Serbes de se soumettre. Elle regarde comme ses

enfants, affirme-t-elle, ses sujets musulmans et chrétiens sans distinction. Elle veut punir ceux-là seuls qui ont pris les armes contre elle, mais protéger les habitants paisibles, et enjoint aux commandants militaires de sauvegarder leur vie et leurs biens.

Le 15 septembre, une circulaire est adressée aux six grandes puissances : la Porte s'y déclare prête à faire la paix aux conditions qu'elle développe en cinq points. La Russie refuse de prendre part aux travaux de la paix avant la conclusion d'un armistice en règle entre la Porte et la Serbie. De son côté, Constantinople exige, comme condition d'un armistice, que les volontaires russes cessent de grossir l'armée serbe.

Sur ces entrefaites, un grand mouvement se produit en faveur de la proclamation de Milan roi de Serbie.

La situation devenait inquiétante.

Après plusieurs jours de délibération sur les propositions de paix, la Porte rejeta la clause qui rendait autonome l'administration des pro-

vinces insurgées, mais elle s'engagea à faire des réformes dans tout l'empire. Elle se montra prête à donner liberté aux chrétiens sujets ottomans et accepta une suspension des hostilités, mais non un armistice.

Sur la fin du mois, la lutte reprit.

Le sultan confia à Osman pacha le commandement des troupes réunies à Nisch, pour la lutte contre la Serbie, et peu après le nomma commandant de Widdin.

Le général organisa son armée avec une ardeur incroyable, franchit la frontière au grand étonnement de l'ennemi et courut établir son quartier général sur les collines d'Isvor (1).

Cependant, la Porte, cédant à la pression des puissances, signa un armistice de deux mois, à partir du 1er novembre.

Le 23 décembre, un *Hatt* impérial, adressé au grand vizir Midhat pacha, promulgua une nouvelle constitution (2).

(1) Voir : *Souvenirs de la guerre des Balkans.*

(2) *Souvenirs de la guerre des Balkans,* note page 29.

Le même jour, une conférence des grandes puissances se réunit à Constantinople, sous la présidence du général Ignatieff; mais, après vingt jours de discussion, le grand conseil ottoman rejeta les propositions de la conférence comme incompatibles avec l'indépendance de la Porte.

Dès lors, tous les efforts de la diplomatie furent impuissants à maintenir la paix. La solution de la question balkanique est laissée au sort des armes. La Russie se prépare à une campagne depuis longtemps.

La Turquie ne se fait pas d'illusion : elle sait que, pour elle, ce sera une lutte à mort; elle s'y dispose avec une énergie extraordinaire. Au commencement de 1877, elle a quatre cent mille hommes sous les armes : une partie campe sur le Danube et en Asie; l'autre n'attend qu'une destination.

D'autre part, la Russie, malgré mille entraves, a formé une armée du Danube, forte de deux cent vingt-cinq mille hommes. C'est avec ces forces

qu'elle a dessein de passer le Pruth et de marcher à l'ennemi.

L'œuvre de la *Jeune Turquie* est donc momentanément arrêtée.

Dans l'entre-temps, le nouveau Parlement sert à rejeter les exigences de la Russie et de toutes les puissances; puis il sécularise le pouvoir, qui cesse d'être une fonction du khalifat. Par ce fait, la constitution ouvre à l'empire des destinées nouvelles, puisque la puissance temporelle et le khalifat religieux, réunis dans la personne du sultan, sont la véritable cause de sa décadence. Ce mode d'organisation a pu donner à la Turquie sa force conquérante et sa grandeur avant que le christianisme n'opposât une digue aux invasions de l'Islam; mais, depuis près de deux siècles, il l'a rendue faible et chancelante.

C'est que, dans le fait, un khalife ne pouvait accorder aux chrétiens de l'empire les droits et les libertés qu'ils revendiquaient, sans commettre un sacrilège aux yeux des musulmans, ni assimiler aucune des nombreuses races des

contrées conquises, sans violer les lois du Coran.

Si, un moment, les chrétiens, abandonnés par l'Europe, ont songé à embrasser l'islamisme qui leur offrait les avantages du pouvoir et de la fortune et si les apostasies se sont multipliées, par bonheur, la politique orientale de Pierre le Grand a subitement arrêté ce mouvement de défection et, dès lors, l'espérance raffermit les cœurs (1). Un jour viendra où les populations chrétiennes briseront le joug religieux et politique du croissant et se vengeront d'une trop longue oppression.

La *Jeune Turquie* a donc eu raison de donner des libertés au peuple et de supprimer le despotisme des sultans, revêtus d'une autorité surnaturelle.

Malgré ses protestations de respect pour la réforme, Abd ul-Hamid ne laissa que quelques mois la chambre des députés et le sénat conti-

(1) Klaczko, *Évolutions du problème oriental.*

nuer leurs délibérations illusoires. Infatué de ses idées particulières, désireux de diriger personnellement les affaires et de commander sans contrôle, il supprima la constitution.

Croyant Midhat pacha et ses amis capables de lui faire subir le sort d'Abd ul-Aziz, mais n'osant pousser les précautions jusqu'à la vengeance préventive, il fit acte d'habileté et se débarrassa d'un entourage gênant. Il exila Midhat pacha et condamna du même coup tout son système de réformes.

Grâce à la politique d'Abd ul-Hamid, les Russes vont bientôt surprendre l'Arménie, envahir la Bulgarie et franchir les Balkans, puis venir dicter leurs conditions de vainqueurs à San-Stefano.

Au lieu de laisser la direction des opérations militaires à des généraux d'une valeur incontestée, Abd ul-Hamid fait élaborer dans son palais les plans stratégiques qui doivent livrer ses provinces à la Russie.

On se rappelle les événements de la guerre des Balkans (1).

Le 23 avril 1877, le czar arriva à Kichineff, sur la frontière roumaine, et, le lendemain, il déclara la guerre à la Turquie.

Aussi longtemps que le Danube sépara les armées belligérantes, aucune action sérieuse ne s'engagea. Les Russes employèrent deux mois à transporter leur armée et leurs munitions sur les rives du fleuve.

Le 27 juin, ils passèrent le Danube et, sans s'arrêter, pénétrèrent au cœur de la Bulgarie et à travers les défilés des Balkans jusque devant Nicopolis.

Quinze jours plus tard, la situation de la Turquie était si critique qu'Abd ul-Hamid télégraphia à Osman pacha, à Krividol (2), que l'empire se trouvait entre la vie et la mort.

Les Russes marchèrent de succès en succès.

(1) *Souvenirs de la guerre des Balkans.*

(2) Ouvrage cité, page 67.

Ce fut à l'héroïsme d'Osman pacha, le vaillant défenseur de Plevna, que la Turquie dut de ne pas être anéantie complètement. Son heure n'avait pas sonné ! Peut-être servira-t-elle encore une fois d'instrument à Dieu pour châtier les nations, et alors seulement elle s'écroulera et étouffera l'islamisme sous ses ruines.

Dans le moment de la détresse, Abd ul-Hamid se tourna vers l'Europe et demanda le salut à l'Angleterre : l'*honnête courtier* accorda, mais prit l'île de Chypre en échange de sa faveur.

Le plan du général Ignatieff, auteur de la guerre, visait à morceler la Turquie (1). Le traité de San-Stéfano divisa les possessions ottomanes en trois tronçons, sans lien ni unité, et laissa la Turquie seule en face de la Russie ; le congrès de Berlin changea cet ordre de choses et, au prix de nouveaux sacrifices, donna à l'empire du sultan un second voisin : l'Autriche. C'est un grand service que l'Europe rendit à Constantinople : les

(1) Ouvrage cité.

convoitises de Vienne et de Saint-Pétersbourg y causèrent le conflit qui la sauve. Quoi qu'il en soit, Abd ul-Hamid et son entourage regardent le traité de Berlin comme contraire à leurs intérêts.

Après les sanglants échecs qui faillirent détruire à jamais la puissance politique de la Turquie et achever sa déconfiture financière, Abd ul-Hamid, au lieu de se soumettre franchement au traité de Berlin et de réorganiser l'empire, au lieu de se recueillir, comme la Russie en 1856 et la France en 1871, passa trois années entières à débattre avec l'Europe les concessions au Monténégro et à la Grèce. Il risqua vingt fois de rallumer la guerre et ajourna indéfiniment toute réforme intérieure; en fin de compte, le sultan fit des sacrifices qui dépassent de beaucoup l'abandon immédiat de quelques territoires.

L'esprit étroit d'Abd ul-Hamid, son éducation médiocre et son instruction plus médiocre encore poussent ses convictions religieuses jusqu'au fanatisme. Il est convaincu que, depuis l'entrée de l'empire ottoman dans le concert européen,

la colère d'Allah s'appesantit sur la race ottomane.

Le mouvement de réaction qui suivit les désastres de la Turquie le trouva trop crédule pour ne pas s'y associer et trop habile pour ne pas le diriger à sa guise et pour son profit.

Le rêve d'Abd ul-Hamid est de regagner par l'agitation islamique ce qu'il a perdu comme souverain ottoman. Aussi, fait-il prêcher partout la solidarité des peuples de l'Islam et la nécessité d'une coalition pour défendre leur foi menacée par la chrétienté. Des centaines de chèyhs parcourent le pays et sèment la haine des chrétiens et de l'Europe.

Une telle politique contraint le sultan non seulement à braver l'Angleterre dans l'Inde, la Russie dans l'Asie centrale, la France en Afrique et l'Autriche en Bosnie et en Herzégovine, mais encore à s'immiscer dans les affaires des musulmans du monde entier et à entretenir une armée et une flotte ruineuses pour le pays.

Au lieu de cent mille hommes pour la subven-

tion desquels la commission a alloué un crédit de trois cent mille livres sterling, l'effectif monte à trois cent mille hommes : la bourse des contribuables fournit l'argent. Tous les ministres qui se sont succédé depuis la guerre n'ont cessé de déclarer qu'il faut réduire cet effectif. Abd ul-Hamid, sultan de Turquie, n'a besoin que d'une armée de cent mille hommes; mais le khalife des musulmans demande des forces bien plus considérables : qu'importe que l'empire se ruine, pourvu que les sectateurs de Mahomet aient un khalife à même de les défendre contre les ghiaours!

Pour flatter le sultan, le *Terdjumani Hakikat* (1) n'a pas rougi un jour d'affirmer que l'armée turque était supérieure à celle de la France, et les journaux d'outre-pont (2) ont écrit « *qu'une ligue islamique frapperait le monde*

(1) L'*Interprète de la Vérité,* journal turc.

(2) Les journaux turcs se publient à Stamboul, les journaux français à Galata ou à Péra : les premiers s'appellent journaux d'outre-pont.

chrétien de stupeur » : — cette ligue n'est qu'une pure illusion dans l'esprit d'Abd ul-Hamid!

Abd ul-Hamid, vaincu, dépouillé de ses plus belles provinces, conserve bien encore le dévouement fataliste des Turcs; mais les Arabes lui attribuent la responsabilité de tous les malheurs qui pèsent sur la patrie et la religion et, peu à peu, ils ont pour lui moins d'attachement et de respect : de là, ces aspirations d'indépendance nationale des musulmans de Damas, de la Palestine et de Bagdad; de là aussi les soulèvements qui se renouvellent dans ces contrées.

Les Turcs de Syrie, dont le fanatisme avait été surchauffé par de brillantes promesses, fournirent un fort contingent de troupes dans la guerre des Balkans; mais les fautes stratégiques d'Abd ul-Hamid développèrent en eux le désir de s'émanciper d'une domination dont ils ont toujours souffert et de reprendre en mains l'autorité du khalifat.

Aussi bien, ces peuples ne sont jamais complètement confondus avec leurs vainqueurs : seule

la communauté de croyances a empêché une séparation semblable à celle des chrétiens. D'un autre côté, les Arabes du Hèdjaz, de l'Yémen et de ces contrées éloignées de Constantinople ne reconnaissent au sultan que le titre de khalife, encore fort contesté dans la pratique, mais sans aucune autorité politique.

L'ancien chérif Husni, de La Mecque, grand ami des Anglais, commit l'imprudence de se déclarer hautement pour la séparation du sultanat et du khalifat : il périt victime d'un mystérieux assassinat! Il fut remplacé par le chérif Abdul-Moutaleb, de la famille des Devized, rivale de la puissante famille des Abadites; celle-ci occupait l'émirat de La Mecque avant qu'il ne fût absorbé par le khalifat ottoman, et c'est autour d'elle que se concentrent les espérances des séparatistes arabes. Mais Abd ul-Hamid a donné le chèyh Fadyl comme lieutenant au nouveau chérif, avec droit de succession. Fadyl, devenu un personnage important depuis la mort du chérif Husni, est un ancien agent des Anglais

dans l'Inde. Après s'être brouillé avec eux, il vint à Constantinople et se fit l'instrument d'Abd ul-Hamid pour trahir ses anciens maîtres. Il a à sa disposition des forces militaires concentrées dans ces régions, et sa mission consiste à nouer des relations avec les tribus arabes amies de l'Angleterre, en vue de les amener à remettre au sultan la direction de l'alliance musulmane.

La doctrine de la séparation, appuyée sur les commentaires du Coran et du chérifat, est comme un mot d'ordre colporté à travers les provinces musulmanes et jusqu'à Constantinople par les chèyhs et les pèlerins de La Mecque.

Pour les musulmans, le gouvernement légal, celui du khalifat, a fini avec la dynastie des Abbassides, qui remontait en ligne droite à Mahomet : un khalife doit appartenir à la tribu des Coréichites. Or, actuellement, les chérifs de La Mecque et du Maroc seuls se réclament du droit d'une pareille origine.

Le sultan ne peut rester indifférent à toutes ces considérations : il en pressent les graves

conséquences. L'opinion, très en vogue dans les masses musulmanes et même chez des personnes d'une grande autorité, qu'Abd ul-Hamid n'est pas khalife n'est pas de nature à le rassurer.

Dans son ouvrage, Haïreddin pacha osa soutenir cette opinion en la confirmant par des textes du Coran, et il déclara que les ulémas et les ministres avaient le droit de déposer le souverain si, *après remontrances, il persistait à violer la loi et à suivre ses caprices*. Le livre fut aussitôt saisi et brûlé à Constantinople et l'auteur devint suspect à Abd ul-Hamid : la mort le débarrassa de tout souci !

Munif pacha, chargé de réfuter les arguments d'Haïreddin, s'efforça de justifier les droits de la famille d'Othman au khalifat, mais il ne put convaincre personne. Cependant, le portefeuille de l'instruction publique le paya de sa peine.

Voilà comment, depuis la guerre, l'idée de Midhat pacha et de ses amis reparut sous une nouvelle forme, non plus pour sauver l'empire

par son unité nationale, mais pour achever sa ruine par la séparation.

Aux yeux de l'Europe, la Turquie n'est plus qu'un tronçon d'empire incapable de se soutenir lui-même. Déjà les Arabes échappent au service militaire; les pauvres Turcs d'Anatolie pourvoient aux frais de l'unité islamique au prix de leur sang et de leur vie.

Au milieu de la dissolution générale des vassaux du croissant, l'Anatolie, la plus fertile des provinces de Turquie, reste seule dévouée à Abd ul-Hamid. Ses ports, ses rades, son industrie et ses éléments de prospérité, au moyen de quelques travaux publics que les capitalistes étrangers s'offrent d'exécuter, feraient affluer des richesses considérables dans les caisses de l'État; mais le sultan préfère l'épuiser pour l'armée islamique : l'empire ottoman sera la victime des prétentions démesurées et du fanatisme exclusif d'Abd ul-Hamid.

Qui le croirait? Abd ul-Hamid est convaincu que les désastres de la Turquie sont dus à

l'existence des chemins de fer! Sans les fatales lignes de Bulgarie et de Roumélie, prétendent les Turcs, nous aurions vaincu la Russie. Et ils rejettent toute la responsabilité sur Midhat pacha, qui a favorisé leur construction et a ainsi ouvert les portes de Constantinople à la Russie. Aussi, par ordre d'Abd ul-Hamid, toutes les nouvelles propositions des étrangers doivent être repoussées sans violence, mais sans rémission : la commission de Top-Hané, créée à cet effet, n'a que trop bien rempli sa mission.

Les Turcs ont, sans contredit, de grandes qualités; cependant, ils n'ont pu jamais se fixer là où ils ont passé. N'ayant pris racine nulle part, ils exigent une taxe des pays où l'organisation municipale a survécu et entretient constamment le désir et le besoin de l'indépendance. Leur empire reste comme en dehors du droit commun en Europe : c'est une horde armée, qui est venue dresser ses tentes dans les plus belles contrées de l'Occident et qui disparaîtra un jour sans laisser de traces.

Le sultan est maître du sol, les propriétés sont incertaines; elles lui retournent en entier, à défaut d'héritiers, et en partie s'il en existe. Les magistrats se payent; les témoins s'achètent. Les femmes sont enlevées pour peupler les harems et les jeunes gens pour devenir eunuques ou icoglans : malheur à la jeune fille qui se hasarderait aux abords du palais! On se rappelle le procès d'Odessa, qui révéla que bon nombre de jeunes personnes des meilleures familles russes, engagées comme institutrices par contrat légal, étaient livrées au harem impérial pour n'en jamais sortir.

En parlant d'Abd ul-Hamid, M. Goschen disait, il y a quelques années, dans un discours : « *Il faut se défier d'un souverain capable de changer chaque jour de sentiments comme d'idées.* » On a eu, depuis lors, maintes fois l'occasion de constater la justesse de cette remarque.

Chez le sultan, toutes les rancunes personnelles naissent de la peur et, par là-même, sont plus

implacables. L'assassinat d'Alexandre II l'impressionna tellement que, pour se débarrasser des hommes qu'il redoutait, il ordonna une enquête sur la mort d'Abd ul-Aziz. Il trouve toujours des prétextes pour écarter des courtisans suspects : c'est ainsi qu'il fit pendre à la branche d'un arbre l'Arabe de Bechiktache sans nulle forme de procès; c'est ainsi encore qu'il retient son fils et héritier, Sélim effendi, captif dans les nouvelles casernes de Ildiz.

L'empire ottoman a toujours beaucoup souffert des vices de ses souverains. Occupés de leurs plaisirs et de leurs fantaisies dispendieuses, ils dilapidaient le trésor et négligeaient les affaires : le mal qui menace actuellement de l'emporter est tout différent. Avant Abd ul-Hamid, le pouvoir du sultan, bien qu'absolu, s'exerçait par les ministres, qui avaient un rôle actif dans le gouvernement et dans la conduite des affaires intérieures et extérieures. Aujourd'hui, la Porte s'appelle encore Sublime, mais rien de plus; le grand vizir n'a que le rôle que comporte l'étymo-

logie de son nom (1); les ministres sont devenus de simples commis qui exécutent sans discussion; le conseil des ministres est un corps sur lequel le sultan peut, au besoin, faire retomber la responsabilité de sa mauvaise administration.

Lors du changement du ministère Kiamil pacha, le 3 septembre 1891, les journaux de Stamboul reçurent ordre de publier cette note : « *Le ministère n'étant plus à la hauteur de sa tâche, le changement a été jugé nécessaire* » Et le rescrit impérial contient cette phrase : « Mon unique préoccupation étant la prospérité, le salut, la gloire et la puissance de Notre empire, Je veux que Mes ministres, avec l'aide d'Allah et l'appui moral du Prophète, dirigent tous leurs efforts vers ce but (2). »

Depuis le commencement de son règne, Abd ul-Hamid ne réussit pas à trouver des ministres assez désintéressés pour n'avoir aucune idée per-

(1) Portefaix.

(2) *Levant Herald* du 4 septembre 1891.

sonnelle : — cela explique le grand nombre de ceux qui ont passé au pouvoir et les nombreuses altesses qui vivent à Constantinople (1). Midhat, Edhem, Haïreddin, Savfet, Kadri et Saïd pachas n'ont pas voulu lui servir aveuglément de jouet. Chose inouïe : Kiamil pacha, que Djevad remplace aujourd'hui, a pu, à force de docilité, conserver le pouvoir presque six ans. Fils d'un juif chypriot devenu Turc, dans son intérêt personnel, il a su lire sur le visage du maître ses pensées et ses désirs les plus intimes. Sans exercer la moindre influence, même dans son ministère, et au milieu d'une nuée d'espions, il s'est toujours prêté à toutes les fantaisies du sultan. Quelle raison grave l'a écarté ? Depuis longtemps, l'entente franco-russe préoccupe Abd ul-Hamid, qui aime d'être avec le parti le plus fort, mais en restant libre de le lâcher dès que la prépondérance se déplace. Un fort parti, formé dans son entourage, l'a pressé de se tourner vers Paris et

(1) Le grand vizir a le titre d'*altesse* à vie.

Saint-Pétersbourg : il s'est décidé et, pour opérer ce revirement, a lâché Kiamil.

Abd ul-Hamid combine et dirige seul les entreprises diplomatiques; par ses manœuvres, il tente d'échapper aux prescriptions du traité de Berlin. Non content d'avoir supprimé la Sublime-Porte, il règle encore lui-même jusqu'au moindre détail, même l'emploi d'une légère somme destinée à une province du bout de l'empire. Presque toutes les archives du ministère reposent dans son palais; les ordres ministériels ne sont plus en usage : tout se fait par iradé impérial. Le sultan vit plongé dans les grandes affaires et noyé dans les petites, sans qu'aucune ne rebute son esprit minutieux; mais la composition d'une affaire retarde souvent la décision d'une autre, et ainsi la machine gouvernementale s'arrête sans cesse.

Faut-il s'étonner qu'avec ce système les étrangers, appelés dans les administrations turques, n'aboutissent à rien? Cependant, il y a eu des hommes capables dans presque tous les départements : seuls, les indifférents qui regardent les

choses aller leur paisible train et les hommes les plus intéressés restent en place.

Il y a une dizaine d'années, le bruit se répandit à Constantinople qu'une mission allemande allait accaparer tous les services publics et peut-être aussi le gouvernement de son empire : c'est qu'Abd ul-Hamid, à cette époque, avait besoin de l'appui diplomatique du cabinet de Berlin.

Quand les Germains arrivèrent à Constantinople, il ne fut plus question que de *l'Allemagne protectrice de la Turquie! Elle nous protège, dit le vieux Ruchti pacha, mais c'est pour nous conserver comme un objet d'échange.*

Ces paroles furent rapportées à Abd ul-Hamid : il comprit alors qu'il avait ouvert son empire aux éclaireurs de la conquête autrichienne et avait introduit les ennemis dans la place. Mais les Allemands n'ont eu aucun succès en Turquie; peu à peu, ils quittent le service et bientôt il n'en restera plus un seul : la régénération de la Turquie par des étrangers est illusoire.

Abd ul-Hamid concentre le pouvoir dans ses

mains, mais l'exécution de ses volontés est éparpillée entre une foule d'employés subalternes. Il lui arrive de créer aujourd'hui un grand nombre de nouvelles fonctions pour les détruire demain. Ses folies ruinent la Turquie au point que le trésor ne peut payer que quatre mois d'appointements aux fonctionnaires! En 1888, les étrangers engagés par contrat, payable à la Banque ottomane, restent plus de dix mois sans recevoir le traitement que la Banque ottomane devait leur payer, et les agents diplomatiques turcs à l'étranger se virent refuser tout crédit.

Faut-il s'étonner, dès lors, si les fonctionnaires prélèvent des ***bakchichs*** (1) et pressurent les infortunés contribuables! L'honnêteté du fonctionnaire turc diminue en raison directe de l'élévation de son poste. Une corruption inouïe règne dans les rangs de l'armée. Impossible de se figurer les tripotages qui ont lieu dans l'intendance, dans le haut état-major et au ministère

(1) Pots-de-vin.

de la guerre : c'est un avilissement moral complet.

Pendant l'administration d'Ali Saïb pacha, enlevé, il y a quelques mois, par une mort si extraordinaire, il s'est passé des faits inouïs et révoltants : certains généraux sont conspués à Constantinople pour leurs inconcevables rapines. Le personnel entier, du haut en bas de l'échelle, vit d'exactions : c'est ce qu'en Orient on appelle les *mangeurs*, et le vieil axiome arabe a raison de dire : « *Balik bachdan kokioeur* » (1). Avec ce système de changement journalier de fonctionnaires, c'est l'inférieur qui a le plus à souffrir, c'est l'administré qui paye les pots-de-vin. A peine a-t-il eu le temps de rassasier un *mangeur*, que celui-ci cède la place à un autre aussi vorace que le premier.

Ce ne sont pas seulement les Turcs qui *mangent*, mais encore les Grecs, les Arméniens et les juifs ; le clergé lui-même donne l'exemple à tous les degrés de la hiérarchie (2).

(1) Le poisson commence à puer par la tête.

(2) Le clergé catholique *latin* fait exception.

A Constantinople, où le sultan s'occupe de tout, les ministres n'exercent aucun pouvoir et n'assument aucune responsabilité. Dans les provinces, ses agents, de concert avec les medjliss (1), se partagent le butin. Les valis (2), les mutessarifs (3) et les mudirs (4), qui administrent les provinces, les districts et les communes, sont placés sous le contrôle de medjliss électifs, c'est-à-dire d'un conseil des notables, des gros propriétaires du pays et des chefs de communautés religieuses; les uns exploitent indignement le paysan, les autres dépouillent leurs ouailles. Et faut-il l'avouer?... la corruption est plus grande encore dans les communautés chrétiennes que chez les Turcs! Les chrétiens de Turquie ne sont arrivés à la richesse que par des voies obliques.

C'est d'en haut que la moralité doit descendre

(1) Conseils.

(2) Gouverneurs.

(3) Sous-préfets.

(4) Maires ou, d'après la traduction littérale, *directeurs*.

dans le cœur de l'empire ottoman; or, Abd ul-Hamid est le premier obstacle. Et presque tout son entourage profite de sa folle terreur pour exploiter : fonctions, grades militaires, décorations, tout se vend au plus offrant.

Dans ces derniers temps, des Européens ont obtenu la concession de chemins de fer, de mines et d'autres entreprises à l'heure même où la Turquie, à bout de ressources, est sur le point de faire banqueroute; mais on leur a mis la condition qu'ils prêteraient de l'argent au gouvernement aux abois, et malgré cela les hauts fonctionnaires n'ont pas rougi de réclamer, au nom de leur maître, des bakchichs qui se chiffrent par centaines de milliers de francs.

Dans des moments de détresse financière, la Porte a recours à des moyens plus vils, mais tenus bien secret. Le soir, un aide de camp est envoyé chez tel millionnaire grec ou arménien et le mande au palais; là, on le force à signer des bons et des lettres de change pour des sommes considérables : il ne pourrait refuser sans courir

le danger d'être jeté dans les souterrains d'Ildiz! Ce sont des faits notoires.

Les institutions de Midhat pacha eussent mis un frein à cette anarchie administrative; dans les chambres, il y eût toujours eu quelques hommes hardis et éloquents pour condamner à la tribune les fautes et les crimes des fonctionnaires, mais Abd ul-Hamid et son entourage préfèrent conserver les abus, dont ils tirent avantage. Du reste, de l'aveu de Turcs éclairés et nullement fanatiques, l'autorité du sultan, le prestige du khalifat, l'organisation politique et religieuse de la Turquie périraient sous le coup des discussions d'une assemblée indépendante et des cris d'une presse libre.

Le 31 août 1890, jour anniversaire de l'avènement d'Abd ul-Hamid, le *Sabah* (1) publiait en tête de ses colonnes l'article suivant, que nous reproduisons aussi littéralement que possible :

« Les Ottomans ont un empereur éminent et

(1) *Le Matin.*

digne de tout éloge. Son caractère royal et les dons élevés dont il est orné recueillent l'admiration non seulement des habitants de la terre, mais encore de ceux du ciel. Ses qualités sublimes, la supériorité de ses œuvres et de ses desseins sont le garant de la paix et de la tranquillité du monde. La sainteté des moyens qu'il met en action a assuré la sécurité matérielle et morale de tous ses fidèles sujets et mérité la reconnaissance universelle. Asile de bienveillance et foyer d'influence puissante, comme le soleil, il répand à profusion la lumière vers quelque point où il se tourne et jette mille reflets de bonheur et de munificence extraordinaire. L'abondance de ses faveurs, comme un esprit subtil, a pénétré les veines et l'âme de la nation; à chaque moment éclate la manifestation de la reconnaissance due à Sa Majesté Impériale : les cœurs des Ottomans, remplis de sentiments de contentement, les éloges et les prières continuelles de toutes les bouches en sont la preuve...

» Les personnes qui obtiennent les hautes

faveurs du sultan rajeunissent, et ceux qui sont fidèles aux devoirs de la gratitude se rendent dignes de la miséricorde d'Allah. Les anges mêmes sont incapables d'apprécier les grandes actions de l'empereur, et les chérubins qui prennent les qualités de Sa Majesté pour des roses de leurs lèvres lui préparent une gloire sans fin *(sic)*. »

Le peuple, dans sa simplicité, gobe ces compliments ridicules et voit dans le vicaire de Mahomet un être supérieur aux anges.

De l'avis de tous ceux qui connaissent la Turquie, il n'y a qu'un moyen de la régénérer : c'est d'établir une tutelle européenne au centre même de l'administration et du gouvernement, comme en Égypte. Mais est-ce au moment où Abd ul-Hamid est dominé par la pensée d'opposer l'islamisme au christianisme, d'évincer peu à peu les Européens de son empire et de rendre la terre musulmane aux musulmans qu'il voudra souscrire à une diminution de sa puissance? Un besoin pressant ou l'espoir d'avantages immé-

diats est seul capable de l'amener à faire des concessions; mais, après coup, malgré ses engagements, il ne se croira pas le moins du monde lié envers des ghiaours. Il serait donc temps qu'il sautât de la patache gouvernementale et l'abandonnât embourbée dans les désordres de sa mauvaise administration.

L'étude de la situation de l'empire ottoman, à quelque point de vue que l'on se place, convainc bientôt qu'il ne pourra jamais se transformer, ni reprendre vie nouvelle; son mal est incurable et sa décadence irrémédiable; cependant, la *question d'Orient*, qui préoccupe tous les hommes d'État, ne sera résolue que par une conflagration générale au sein de l'Europe.

L'empire turc, ce colosse qui inspira tant d'effroi à nos pères, ébranlé jusque dans ses fondements, s'affaisse de toute part sous son propre poids et menace d'une chute prochaine. Les immenses lambeaux qui, récemment encore, s'en sont détachés attestent que ce grand corps se dissout. Mais que d'illusions nourrissent les

souverains qui assument la mission de fixer les destinées de ce peuple pour s'approprier ou se partager ses dépouilles! Voilà bien peu d'années, ils étaient loin de prévoir l'état actuel du moribond, et de même aujourd'hui ils sont impuissants à déterminer de quel côté il tombera et à qui appartiendront ses dépouilles.

Tandis que, depuis un demi-siècle, les gouvernements rivaux s'efforcent d'étouffer cet empire agonisant, l'Évangile gagne sur le sol ottoman : il y rallie les esprits et s'enracine dans les cœurs.

Les Turcs pressentent que leur temps est passé; ils comprennent qu'ils n'ont plus qu'une ombre de nation prête à s'évanouir : un principe de mort mine leur constitution.

Le mahométisme confesse sa décadence. Il commence à oublier son caractère antichrétien et voudrait compter parmi les nations chrétiennes. Simples, loyaux et nobles de caractère comme sont les Turcs, — nous entendons parler du peuple et non de la classe des fonctionnaires et des grands, — ils confondent dans une égale

adversion les sectaires et les juifs et témoignent de l'intérêt pour les catholiques.

Le Turc observe sans discuter. Sourd à un raisonnement, il est sensible à un bienfait; la reconnaissance le conduira sûrement à la vérité : ce sera le fruit de la charité catholique.

Mais ce n'est pas seulement en Turquie et en Égypte que le mahométisme meurt et nous tend la main : en Perse, les seigneurs ont plus que de la tolérance pour le catholicisme. L'Islam y est dans une telle décadence, que les hommes de cœur cherchent à se rattacher à une croyance meilleure. Mais, là aussi, l'influence schismatique de la Russie met plus d'entraves aux progrès du catholicisme que l'opposition des gouvernements turc et persan.

En 1840, le schah de Perse a accordé liberté de conscience aux catholiques et a menacé de châtiments sévères quiconque empêcherait le libre exercice de leur culte ou les molesterait; il leur a laissé la faculté de bâtir des églises, de contracter des mariages, d'exercer le commerce

et leur a garanti la possession de leurs biens. Les Lazaristes et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont des établissements en Perse : les grands et le peuple leur témoignent beaucoup de respect.

Depuis que la Syrie n'est plus gouvernée à la turque, elle forme un rameau détaché du trône : il n'est plus possible de lui communiquer la sève musulmane et le fanatisme y est en forte baisse. Des églises, des écoles et des collèges ont été ouverts. Certains mahométans, capables d'apprécier les questions religieuses, étudient le christianisme en secret. Déjà en 1838, un village entier s'est converti. Damas, la *ville sainte* de l'Islam, dans les murs de laquelle un chrétien ne pouvait jadis entrer que tête nue et en payant une capitation, cesse d'exercer cette odieuse tyrannie et permet toutes les cérémonies du culte.

L'ignorance religieuse, empreinte de fanatisme chez les musulmans et de superstition chez les hérétiques, voilà le principal obstacle aux progrès de l'Évangile. L'instruction de la jeunesse préparera donc les voies au triomphe de la foi.

Le Coran a proscrit tout enseignement; cependant, les khalifes encouragent et protègent l'instruction, et le peuple se rit d'une loi qui le condamnait à l'ignorance. Le patrimoine de Mahomet retournera à l'Église de Jésus-Christ.

Une opinion très répandue en Orient veut que la Compagnie de Jésus soit appelée à convertir les musulmans et à recueillir une riche moisson sur le beau sol de Turquie, si longtemps voué à la stérilité du paganisme. Au début du siècle passé, les Jésuites avaient à Constantinople une église et une maison : l'une et l'autre furent abandonnées en 1773, lors de la suppression de l'ordre : les Lazaristes occupent aujourd'hui leurs anciens bâtiments et ils ne sont connus des Turcs que sous le nom de Jésuites.

Après la confiscation des biens de la Compagnie par le gouvernement italien, les Jésuites de Sicile allèrent ouvrir une résidence sur les bords du Bosphore. Quelque temps après, obéissant aux circonstances, ils fondèrent un collège qui prospéra.

Mais en face du succès surgirent les difficultés : les choses en arrivèrent à ce point que le décret d'expulsion des Jésuites fut remis signé entre les mains du ministre de l'intérieur. Une heureuse disposition de la Providence en empêcha seule l'exécution.

« Le chien aboie, mais la caravane passe, » dit le proverbe arabe. Et aujourd'hui sur les hauteurs de Péra, dominant la ville et le port, s'élève, à côté de l'église du Sacré-Cœur, le magnifique collège de Sainte-Pulchérie.

La croyance populaire prétend qu'un Jésuite montera le premier dans la chaire de Sainte-Sophie quand cet antique temple sera rouvert au culte de Jésus-Christ.

*
* *

Abd ul-Hamid ne se fait aucune illusion sur le sort de la Turquie. Beaucoup de Turcs le croient le dernier sultan : une guerre est donc pour lui une question de vie ou de mort. Aussi, en vue du suprême combat, n'hésite-t-il pas à épuiser les dernières ressources de son peuple.

Naguère, il comblait de prévenances Moussa bey, chef des Kurdes, qu'il désirait gagner à sa cause. Déjà bon nombre de Kurdes sont enrôlés dans la division d'Ildiz, en garnison au palais. Ce sont ces hordes de cavaliers sauvages, vivant de brigandages dans leurs montagnes, et plus terribles que les Cosaques, qui marcheront en tête des armées ottomanes, lorsque la Turquie, déployant une dernière fois l'étendard du Prophète et réunissant toutes ses forces pour la *guerre sainte*, portera le fer et le feu au sein de l'Europe chrétienne.

L'entente de la Porte avec la France et la Russie est un fait accompli (1) : une lutte les mettra en présence de la triple alliance. Les petits États auront à se ranger pour l'un des deux adversaires, et les forces seront en équilibre.

Si l'on considère les engins de destruction dont

(1) Le Coran lui permet de la rompre au besoin; en attendant, elle n'empêche pas Abd ul-Hamid de faire massacrer les expéditions antiesclavagistes au Taganika par les bandes de Roumaliza, chef arabe, qui obéit à ses ordres.

les armées disposent, on ne peut se figurer sans effroi le nombre des victimes qui joncheront la plaine. Chaque rencontre amoncellera des cadavres.

Où sera le théâtre de la guerre? Rien ne l'indique; cependant, la combinaison même des alliances permet de croire que l'Autriche et peut-être aussi l'Allemagne verront se renouveler les scènes de carnage du temps de Soliman et de Sélim II.

L'issue de la lutte n'est point douteuse. Comme Pie V et Innocent XI, le Pape Léon XIII n'attend la victoire que de la Sainte Vierge, *secours des chrétiens*. Léon XIII pressent le danger et tâche de le conjurer. Si, comme l'a si bien dit Mgr Turinaz, évêque de Nancy, notre gouvernement français redoute plus les prières des catholiques que la dynamite des anarchistes, la Turquie, elle aussi, craint plus les vainqueurs de Lépante et les Sobieski que les armements formidables de l'Occident.

La justice divine aura son cours et l'empire du croissant tombera en poussière. Thiers a dit que le cadavre de la Turquie empesterait l'Europe durant cinquante ans. Nous ne sommes pas de son avis : la triple alliance a changé la face des choses.

Quant à l'heure de la conflagration européenne, l'état des nations et l'esprit qui les anime nous l'annoncent à bref délai. Alliance, congrès, diplomatie et protestations de paix seront impuissants à tenir longtemps en respect les redoutables antagonistes : le conflit éclatera comme un coup de foudre dans un ciel serein !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5
CHAPITRE Ier. — Mahomet, fondateur de l'islamisme. 9
— II. — Les premiers khalifes. — Développement de l'islamisme 37
— III. — Luttes et dissensions 53
— IV. — Les croisades 69
— V. — Décadence de l'islamisme en Espagne et expulsion des Maures. . . . 93
— VI. — Conquêtes des Turcs ottomans et chute de l'empire byzantin . . . 113
— VII. — Luttes des Turcs en Occident . . 135
— VIII. — Décadence de l'islamisme 159
— IX. — Abd ul-Hamid II 235


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 691 126 7

